N° 235 — Tome LXVI 1er Avril 1907

MERCVRE

DE

FRANCE

Dix-huitième Année

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

S P



HENRI ALBERT, EDMOND BARTHÉLEMY, GEORGES BOHN,
R. DE BURY, RICCIOTTO CANUDO, JACQUES DAURELLE, PIERRE DUFAY,
JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT,
A.-FERDINAND HEROLD, CHARLES-HENRY HIRSCH, FRANCIS JAMMES,
P.-G. LA CHESNAIS, LOUIS LE CARDONNEL, STUART MERRILL,
H. MESSET, MARCEL MONTANDON, PÉLADAN, JEANNE PERDRIEL-VAISSIÈRE,
GEORGES POLTI, PIERRE QUILLARD, RACHILDE,
WANDA DE SACHER-MASOCH, A. VAN GENNEP.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | Étranger : 1 fr. 50

DIRECTEUR
ALFRED VALLETTE

PARIS-VIe
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMVII

SOMMAIRE

—

N° 235. — 1er AVRIL 1907

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai d'UN MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 15, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, éditeur, 11, rue de Grenelle, PARIS

DERNIÈRES PUBLICATIONS

à 3 fr. 50 le volume in-18 jésus

LFRED CAPUS.

HISTOIRES DE PARISIENS

ICHEL CORDAY.

LA MEMOIRE DU COEUR

ÉON DAUDET.

LA LUTTE (roman d'une guérison)

EORGES DOCQUOIS.

LE PLAISIR DES NUITS ET DES JOURS (poésies)

I.-HENRY HIRSCH.

POUPÉE FRAGILE

ENRY KISTEMAECKERS.

LES MYSTÉRIEUSES

AURICE MAETERLINCK.

L'INTELLIGENCE DES FLEURS

DOUARD ROD.

L'OMBRE S'ÉTEND SUR LA MONTAGNE

BRIEL TRARIEUX.

ÉLIE GREUZE

MILE ZOLA.

CORRESPONDANCE — LETTRES DE JEUNESSE

Envoi FRANCO contre mandat ou timbres

FÉLIX ALCAN, Éditeur, 108, boulevard St-Germain Paris, 6e

OUVRAGES DE M. FÉLIX LE DANTEC

Théorie nouvelle de la vie. 1 vol. in-8 de la *Bibliothèque [s]cientifique internationale.* 3e é[dition,] 1904, cartonné 6

Le déterminisme biologique et la personna[lité] consciente. 1 volume in-12 de la *Bibliothèque de philosophie cont[empo]raine,* 2e édition, 1904 2

L'individualité et l'erreur individualiste. 1 vol [in-12] de [la Bi]bliothèque de philosophie contemporaine, 2e édition, 1905 2

L'évolution individuelle de l'hérédité. 1 vol. in[-8 de] la *Bibli[othèque] scientifique internationale,* 1898, cartonné 6

Lamarckiens et Darwiniens. Discussion de quelques [théories] sur la formation des [espèces.] 1 vol. in-12 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine.* 2e édition, 1904.

L'unité dans l'être vivant. Essai d'une biologie chimique. [1 vol.] in-8 de la *Bibliothèque de philo[sophie] contemporaine,* 1902 7

Les limites du connaissable. La vie et les phénomènes n[aturels.] 1 vol. in-8 de la *Bibliothè[que de] philosophie contemporaine,* 2e édition, 1904 ....

Traité de biologie. 1 fort vol. grand in-8 avec 101 figures, 2e [édition,] 1906 15

Les lois naturelles. Réflexions d'un biologiste sur les sciences. [1 vol.] in-8 de la *Bibliothèque scientifique i[nterna]tionale,* 1904, cartonné 6

Introduction à la pathologie générale. 1 f[ort vol.] gra[nd in-8,] 1906 15

Eléments de philosophie biologique. 1 vol. [...] 1907.

Envoi franco au reçu de la valeur en mandat ou timbres

NUOVA ANTOLOGIA

a plus importante Revue Italienne

de Science, Lettres, Politique et Beaux-Arts

42[e] ANNÉE

Paraît à Rome, le 1[er] et le 16 de chaque mois

CHAQUE NUMÉRO EST D'ENVIRON 200 *PAGES*

Directeur : **MAGGIORINO FERRARIS**
Député au Parlement

La **NUOVA ANTOLOGIA** est la plus ancienne et la plus
portante revue italienne. Ses articles inédits sont signés par les
s éminents littérateurs, sénateurs, députés et professeurs des
iversités italiennes.

L'ANTOLOGIA publie dans chaque numéro des romans
dits.

Abonnement à la NUOVA ANTOLOGIA :

FRANCE ET UNION POSTALE
Par an, 46 francs. — Par semestre, 23 francs.

S'ABONNE A TOUS LES BUREAUX DE POSTE

Un numéro spécimen gratis sur demande

ROME, 131, Corso Umberto I, ROME

CUMIN & MASSON, Éditeurs, à LYON

Édition imprimée entièrement sur Satin de Lyon

PAUL VERLAINE

Fêtes Galantes

ORNÉES DE 69 DESSINS

Par A. GÉRARDIN

GRAVÉS SUR BOIS

par les Membres de la Société artistique du Livre Illustré

UN BEAU VOLUME IN-8

Imprimé par les soins de la Maison Hérissey, d'Evreu

Nous avons acquis la totalité des deux tirages

I. sur Satin de Lyon ; - II. sur Papier du Japon, se composant de :

1° **Dix exemplaires** de grand luxe, imprimés entièrement s
Satin de Lyon. — Prix de l'exemplaire ..... **1.000 f**

A ces exemplaires sont joints :

1° Un **Dessin original** inédit, par A. Gérardin.
2° Un tirage à part, sur Chine, des bois signés par les graveurs.

Payable 50 francs par mois. (Il reste 3 exemplaires.)

2° **Dix exemplaires** sur papier des **Manufactures du Japon**
comprenant un tirage à part des bois sur Japon. — Prix... **350 f**

Payable 25 francs par mois. (Il reste 3 exemplaires.)

Ces exemplaires sont livrés dans un emboîtage.

La Librairie CUMIN ET MASSON, à Lyon, publie tous les mois u
Catalogue de Beaux Livres. (Envoi sur demande.)

CHARLES GUÉRIN

—

On me demande que je l'ensevelisse. Je venais d'écrire à sa mère que j'hésitais à une telle tâche.

Allons! Il faut de nouveau ouvrir l'armoire où l'on prenait les draps quand il couchait ici. Il faut le rouler là-dedans, cacher sa face aux hommes et le mettre en terre :

> Ouvre ton lit désert comme un sépulcre, et dors
> Du sommeil des vaincus et du sommeil des morts.

Il meurt à Lunéville, dans cette même Semaine qu'il avait déjà soufferte à Orthez :

> Ce fut un triste et long Dimanche des Rameaux.

C'est le saint Jour-de-la-Passion que la couronne d'épines a pénétré si avant dans ce front qu'un flot de sang y a noyé sa vie.

Mon regard, une dernière fois, plonge dans ses yeux avant que l'on ne les ferme à jamais.

« L'œil d'Albert Samain mort, me disait Eugène Carrière, c'était une vallée chavirée. »

Et je songe aux brumes incessantes qui s'élevèrent de cette autre vallée de larmes sur quoi retombent, comme des voiles d'argile, les paupières fatiguées de Charles Guérin.

Hier, j'ai parcouru les sentiers où nous fûmes ensemble. Et, quand j'ai eu appuyé mon fusil à quelque chêne, et contemplé ces talus rongés de primevères, et entendu ces oiseaux, et touché à cette mousse, et aspiré ce jeune parfum des eaux

courantes, j'ai ressenti, pour la première fois, que le Printemps ne renaissait pas tout entier.

Charles Guérin fut tel que je ne sais pas si, depuis Stéphane Mallarmé, aucun nous donna l'exemple d'une dignité plus haute.

Encore que son œuvre méritât plus d'honneurs qu'elle n'en reçut, on ne le vit point user de sa fortune pour forcer la gloire. Il avait trop conscience que cette dernière était à lui pour qu'il la traitât en vendue. Il gardait cette pudeur d'un Paul Claudel, d'un Henri de Régnier, d'un Remy de Gourmont, d'un Francis Vielé-Griffin.

Ses mains demeuraient nues quand elles avaient livré son cœur. C'est qu'alors il venait de tout donner avec la générosité de ceux qui ne veulent posséder que du génie.

Il ne fut vain ni du prix que lui avait décerné l'Académie française, ni de la certitude qu'elle l'accueillerait, ni des avantages que lui eût conférés sa famille prépondérante en Lorraine. Tel, encore inconnu, un soir, il heurta à ma porte passant divin qui entonnait en mon honneur le plus beau de ses hymnes, tel je le retrouvai bien plus tard fidèle à son amitié :

> Mais que nul de nous deux, malgré l'âge, n'oublie
> Le jour où fortement nos mains se sont unies.

Et, aujourd'hui, de nos deux cœurs, le mien demeure seul. Qu'il soit l'urne funéraire et jalouse de ce *Semeur de cendres*.

★

« *Votre pauvre ami Charles Guérin enlevé cette nuit par congestion cérébrale.* »

C'est la dépêche que j'ai reçue de ce père qu'il aimait tant et qu'il me représentait comme l'un de ces chefs antiques et justes dont l'autorité est pleine d'une tendre sollicitude. Leurs conversations les plus cordiales étaient toujours empreintes des formes solennelles qui, dans la Bible, s'établissent entre le père et le fils. La tradition Catholique n'a jamais cessé de régir cette grande Maison. Et sur les rêves des jeunes filles faisant du crochet dans le parc, et sur les jeux de son frère

et sur les *Mélancolies passionnées* de ce *Cœur solitaire*, jamais l'aile des angelus ne plana sans s'incliner.

Charles Guérin descendait de ses appartements dans le jardin. Il était pâle, de cette pâleur de ceux qu'éclaire une flamme au-dedans. Il était bien l' *Homme intérieur*. Son front droit, sous des cheveux en brosse un peu longs, ses yeux couleur de palissandre sertis de cils d'ébène, son nez à peine relevé, qu'il fronçait parfois avec une ironie charmante et auquel il donnait alors une chiquenaude, sa barbe noire que le fer n'avait jamais touchée, composaient un ensemble assez monastique, surtout quand il s'avançait entre les roses en égrenant son chapelet.

Il remontait le perron, s'allait asseoir à la table de sa chère famille. Et cependant que tant de murmures d'enfants joyeuses répondaient à ceux des guêpes sur les compotiers, deux regards sombres se croisaient dans une douloureuse tendresse, deux regards qui s'interrogeaient peut-être avec l'appréhension de ce deuil si amer : le regard de Charles Guérin et celui de sa mère.



Je ne veux pas ici m'occuper d'une œuvre poétique si parfaite et si importante qu'elle compte parmi les plus durables de ce siècle. La forme classique du vers à laquelle il était revenu complètement était tissue de ce pur langage que Jean Moréas et Henri de Régnier connaissent, mais qu'ignorent ceux qui ne songent qu'à *parvenir*.

Charles Guérin est mort sans appartenir à la Légion d'honneur. Qu'il soit, pour de plus jeunes que lui, un grand exemple. C'est parce que son lit funèbre n'est point encombré de palmes qu'ils peuvent aujourd'hui contempler un poète exposé dans toute sa grandeur, et le front nu.

Il sut être jusqu'au bout le camarade de ceux qui, avant lui, pétrirent le pain de la douleur. Il nommait avec émotion Mallarmé, Rachilde et Moréas. Il savait trop le prix de la souffrance des méconnus pour ne point la louer en autrui et l'accepter en lui-même.

Il emboîtait le pas, à son rang, comme un bon soldat qu'il était et qui avait choisi la frontière pour y être de l'avant-garde. « *Il ne voulait rien être* » de plus que lui-même.

O mes amis! C'est pourquoi je peux l'évoquer à Orthez, pa
une tiède soirée, sur une petite place où l'on faisait de l
musique, saisissant de ses doigts délicats les ailes d'u
sphinx réfugié sur un reverbère.

19-20 mars 1907.

FRANCIS JAMMES.

LA TRISTE ÉGLISE

À Numa Gillet.

J'entends dans le vent tinter la cloche
De la petite église des champs
Où l'on ne va, du village proche,
Que pour des enterrements d'enfants.

Son cimetière est plein d'herbes folles
Qui frémissent sur tous les tombeaux,
Son portail est vert de mousses molles,
Dans ses deux tours gîtent des corbeaux.

Son seuil, toute l'année, est sans roses
Et son autel sans cierges la nuit.
Parfois un prêtre aux gestes moroses
Y rôde avec des clefs et s'enfuit.

A son ombre, la route où ne passe
Personne du printemps à l'hiver
Vient d'on ne sait où, là-bas, puis, lasse,
Meurt quelque part au bord de la mer.

La pluie est grise pendant l'automne
Sur le pays jaune d'alentour.
C'est la saison mortelle où frissonne,
Au cœur lourd de la terre, l'amour.

Nul bruit, sauf celui du vent des dunes
Ou des larmes autour d'un cercueil.
Que luisent les soleils ou les lunes,
La cloche n'a voix que pour le deuil.

T'ouvriras-tu jamais à la joie,
Pauvre petite église des champs,
Quand de chaque jardin qui verdoie
Monteront des ailes et des chants?

Viendra-t-elle au tournant de la route,
Sur des airs légers de violons,
La noce aux belles toilettes, toute
Folle de rubans et de galons?

Ou verra-t-on, lançant des dragées,
La bonne marraine et le parrain
Mener jusqu'à tes marches rangées
Les gens du baptême et tout leur train ?

Hélas ! C'en est fini. Nul n'adore
Ton pâle Christ aux yeux sépulcraux;
Ton encens à jamais s'évapore,
La poussière ternit tes vitraux.

Les saisons peuvent mourir ou naître,
L'on ne portera plus au saint lieu,
Comme une offrande qu'on doit au maître,
Les prémices des bontés de Dieu.

L'on épandra sur l'aire des granges
Tout le blé pour notre seule faim;
C'est pour notre soif qu'après vendanges
Dans les cuves fumera le vin.

Lance ton appel sur la contrée!
Nul, de ton clocher à l'horizon,
Ne s'arrêtera, cette vêprée,
Pour murmurer la vieille oraison.

Nous ne te porterons en cortège
Que nos enfants trépassés sans foi,
Puis, dans la poussière ou dans la neige,
Nos pas s'effaceront loin de toi.

Que l'herbe voile ton cimetière
Et que les corbeaux souillent tes tours!
Meurs solitaire, pierre par pierre,
De la morsure lente des jours,

Jusqu'à ce que tu sois devenue
La ruine maudite qu'on fuit
Dans le vent obscur et sous la nue,
Demeure des morts et de la nuit!

STUART MERRILL.

LITTÉRATURE ET DÉMOCRATIE

—

HUGO
ET
L'ESTHÉTIQUE DE GUERNESEY

—

« LES CONTEMPLATIONS ». — « L'HOMME QUI RIT ». — « LES TRA-
VAILLEURS DE LA MER ». — « LA LÉGENDE DES SIÈCLES » (1)

—

Le livre de M. Paul Stapfer, *Victor Hugo à Guernesey* (2) outre sa valeur propre, a cette utilité qu'il engage à revoi plus ou moins ce qui s'est écrit sur le long séjour du poète dans les îles anglo-normandes; et mieux encore il est le bien venu parce qu'il ramène la pensée sur Victor Hugo lui-même sur son existence dans l'exil, d'une si grande importance quant à l'art du poète. L'heure n'est donc peut-être pas inopportune pour émettre quelques réflexions à ce sujet.

Nous ne saurions parler en détail, ici, de toute cette littérature biographique suscitée par l'exil du poète. Il y a les écrits officiels en quelque sorte : *Pendant l'exil*, continuation de l'autobiographie intitulée *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie ;* ensuite *Victor Hugo et son temps*, d'Alfred Barbou, plus maints passages de *Choses vues*. Il y a les écrits de la famille, des proches et des amis, tels que la correspondance de Mme Victor Hugo, conservée en partie, çà et là, dans divers ouvrages des correspondants, tous gens plus ou moins célèbres *la Normandie inconnue* de François-Victor Hugo ; *les Profil*

(1) Nous n'avons pas besoin de prévenir le lecteur que ces œuvres, d'ailleurs toutes composées en exil, ne sont pas citées dans leur ordre chronologique, mais selon l'ordre esthétique fixé dans cette étude. *Les Misérables* n'y sont point mentionnés datée des années 40 du XIXe siècle, l'idée de cette œuvre se ressent bien plus de cett époque que de la période de Guernesey.

(2) *Victor Hugo à Guernesey. Souvenirs personnels*, par Paul Stapfer; Société française d'Imprimerie et de Librairie, 1905.

et *Grimaces* et *les Miettes de l'Histoire* (passim) d'Auguste Vacquerie; *Histoire du Romantisme* (passim) de Théophile Gautier, etc. Ajoutez les écrits anecdotiques : *Victor Hugo à Guernesey* d'Henri de Monteymar, livre curieux par la qualité de son auteur, qui est Guernesiais, et les pages publiées naguère par M. Henry Houssaye sous ce titre : *De Marine-Terrace à Hauteville-House ;* des monographies : *Victor Hugo intime*, par Alfred Asseline; *Victor Hugo chez lui*, par Gustave Rivet; les études de politique et d'histoire, où il faut distinguer, pour cette période : *les Proscrits du coup d'Etat en Belgique*, par P. Wauwermans ; les indiscrétions, comme *les Propos de table de Victor Hugo*, recueillis par le secrétaire Richard Lesclide; enfin les ouvrages étrangers, parmi lesquels l'œuvre considérable mais sévère de Frank T. Marzials : *Life of Victor Hugo*, etc.

Il sied de mentionner à part le tiers livre de M. Edmond Biré, *Victor Hugo après 1852*. M. Biré, « cette lippe », comme a dit M. Henri de Régnier, n'a jamais fait « lippe » plus accentuée que dans cette partie finale de ses travaux biographiques et critiques sur Hugo. « On ne parle pas ainsi de la grande vie d'un Hugo », a dit encore M. de Régnier ; et cette observation était d'autant plus nécessaire que l'ouvrage de M. Biré est bien loin d'être sans valeur. Sous le rapport strictement biographique, on sait quel travail de bénédictin il est ; la critique littéraire, quoique point très sûre, — il est absurde de dire que *les Châtiments* sont le chef-d'œuvre de Hugo, ou qu'il n'y a qu'un pamphlet dans *l'Homme qui rit*, — quoique superficielle, est intéressante ; enfin, il y a de l'esprit dans ces pages, beaucoup d'esprit. Que ce soit là l'esprit d'un homme d'esprit qui persifle, qui dénigre, et qui ne montre son esprit que dans cette fonction, c'est là le phénomène de ce livre. Nous ne connaissons pas assez et la vie et l'œuvre générale de M. Biré pour nous permettre d'assigner des causes à une telle humeur. Mais, fût-ce avec les raisons d'être les plus plausibles déduites de ses opinions et de ses attaches, sa critique reste, non seulement par trop négative, mais encore bizarre, maniaque, oui, à force de persistance dans le dénigrement. Elle est un phénomène, disons-nous, et un phénomène point très beau, bien que *sui generis*, — surtout dans cette dernière partie, où l'exil pouvait bien n'être pas une raison de

se taire, mais où le grandissement de l'œuvre et la résistance du caractère de l'écrivain exilé étaient, tout de même, un spectacle propre à incliner le critique, non pas à des complaisances, mais à de certains élargissements de manière, d'attention, qui eussent été une façon d'être consciencieux... Il est vrai qu'il eût fallu pour cela être non pas un polémiste, mais un critique, au sens plein du mot. Le procédé de M. Biré consiste ici à rapprocher des misères, parfois fastidieuses, de l'exil les succès et les mérites du Second Empire. Le Second Empire remporte la victoire de l'Alma : pendant ce temps, Victor Hugo fait tourner les tables. Le Second Empire rétablit l'ordre, donne essor à l'industrie, accroît la richesse nationale : pendant ce temps, Victor Hugo se livre à des déclamations anarchistes. Enfin, le Second Empire permet-il, en 1867, la reprise d'*Hernani* ? M. Biré s'arrange pour donner à Victor Hugo la plus piteuse figure d'obligé malgré soi. On finit par ressembler à ce que l'on déteste : et de fait M. Edmond Biré, dans toute cette partie de sa biographie, a usé, lui aussi, de l'antithèse avec une véritable virtuosité ! Seulement, l'opposition manque, ici, de caractère, et ce que l'auteur pense ainsi mettre en valeur dans sa critique n'est pas toujours le côté lumineux et fier. On fait ce qu'on peut.

C'est vers l'époque de cette reprise d'*Hernani*, tant reprochée à Hugo par M. Biré, que M. Paul Stapfer, alors professeur de français au collège Elizabeth de Guernesey, fit la connaissance du poète. Ses rapports avec Hugo durèrent près de trois ans. Il y avait alors quatorze ans que Victor Hugo vivait hors de France, et un peu plus de neuf ans qu'il habitait son logis de Hauteville-House. Dans cette confortable demeure, des habitudes avaient pu se reformer. M. Stapfer trouva un homme à la vie régulière, bourgeoise, assise de longue date. C'est cet homme qui apparaît dans les souvenirs familiers de M. Stapfer, tranquille, méthodique, en pleine possession de soi-même. La part du tempérament, et peut-être aussi des circonstances, se marque, çà et là, dans quelques colères rouges, après manger, du moins au dire des commensaux qui s'en plaignent. M. Stapfer parle encore, toujours par ouï-dire, d'une irritation rentrée, causée par l'indifférence des fils du poète qui ne mettaient plus les pieds à Guernesey. Mme Hugo, de son côté, était le plus souvent à Paris, où elle soignait ses

yeux malades. Mme Drouet habitait l'île. La belle-sœur du poète, Mme Chenay, tenait la maison. Pour le surplus, « Victor Hugo, constate M. Stapfer, se souciait médiocrement des insulaires au milieu desquels il vivait, et en retour un goût vif pour l'auteur de *la Légende* n'était point la règle dans l'île anglo-normande. » Telle apparaissait, à cette époque, la vie de Hugo.

Le biographe n'en tire pas grand indice (et d'ailleurs il n'essaye pas) touchant les sentiments intimes, la vie intérieure de Hugo, celle d'où sortait l'œuvre du poète. De cette œuvre, et des dispositions secrètes qui l'engendraient, on s'aperçoit vite, à la lecture des souvenirs de M. Stapfer, que Victor Hugo n'en parlait guère, sinon tout à fait incidemment et en passant. A vrai dire il devait être prêt à parler de tout, excepté de cela. A l'heure où il devenait visible, ordinairement au moment du déjeuner, il avait travaillé toute la matinée, selon son habitude. L'effort quotidien était fourni, le combat coutumier livré, et le plus souvent gagné ; le poète donnait congé à son inspiration. Les familiers de la maison voyaient, comme j'imagine, un homme placide, calmé par le travail, tout au contentement égoïste de l'artiste qui vient de s'acquitter, avec régularité, de sa fonction. Il n'avait plus maintenant qu'à se délasser, à parler de choses et d'autres, à se répandre en propos de table. C'est de ces propos de table surtout qu'est fait le livre de M. Stapfer. L'auteur a recueilli de la sorte les opinions littéraires et philosophiques de Hugo. Il expose les premières, où Racine et Taine sont fort maltraités (les aperçus sur Taine sont très importants au point de vue de l'histoire littéraire), en critique très averti ; et les secondes, tout empreintes du spiritualisme que l'on sait, avec un humour discret, avec l'air dont un homme d'esprit et de tact prend des choses qui ne se discutent point. Il y a de la finesse dans ce livre. Ajoutez l'attrait du renseignement anecdotique. Mais là s'arrête M. Stapfer, et d'ailleurs comment eût-il été plus loin ? Comment eût-il mis à profit, pour une étude plus poussée, celle qui porte sur les sentiments, sur le fond même d'une existence, son séjour à Guernesey, — si, de son propre aveu, le voisinage de l'homme le gênait ? Sans doute se fit-il non seulement une difficulté d'exprimer alors toute sa pensée sur les œuvres de Victor Hugo, mais encore un scrupule de pren-

dre trop de notes, d'écrire des choses trop *vues*, à deux pas de la maison hospitalière. Pour être exempt de ce scrupule, pour tenir son esprit attentif aux dedans intimes de cette solitude illustre, aux réalités voilées de cette vie de grand poète exilé, il eût fallu avoir l'acuité d'observation, l'arrière-pensée d'art psychologique d'un Goncourt. Un Goncourt seul (le Goncourt du *Journal*) eût été de taille à résister aux suggestions négatives, à la fois intimidantes et prosaïques, de la présence réelle (quelque chose comme celle d'un rentier retiré à la campagne ayant eu, ayant encore, une grande situation dans le monde) ; à trouver, dans celle-ci, le stimulant d'une observation divinatrice qui fût allé saisir et eût dégagé, avec une précision analytique, le contenu *poétique* d'une telle existence.

C'est surtout de cette période de Guernesey qu'il faudrait parler en biographe minutieux et préoccupé du drame intime des sentiments : les conclusions psychologiques et esthétiques se composeraient d'elles-mêmes au cours d'une telle observation et proviendraient de son fond même, au lieu de ressortir, toutes données, de la seule lecture de l'œuvre, qui d'ailleurs, et même de cette façon abstraite, ne les indique pas toujours. Plusieurs choses s'expliqueraient ainsi, de ce point de vue que j'appellerais *vital*, parmi lesquelles on pourrait peut-être compter certains défauts de l'écrivain ; résultat non négligeable, s'il est aussi important de comprendre les défauts d'un auteur, si rebutants soient-ils, que ses qualités mêmes. Et de ces défauts, le plus grand, celui que Baudelaire, avec raison, a qualifié d' « hérésie », c'est-à-dire la prétention moralisatrice et utilitaire, l' « enseignement », montrerait sans doute sa portée secrète. C'est un des points touchés dans cette étude, — très insuffisamment touché, il est à craindre, la méthode biographique étant si malaisée. Elle veut un homme de génie ou un manœuvre, un Balzac ou un Boswell. « *Jouer* la biographie d'un de ses frères humains, comme dit Carlyle à propos du complexe Cromwell, voir avec les yeux de cet homme, son frère, à tous les points de sa *carrière*, les choses qu'*il* voyait ; bref, *connaître* sa carrière et lui, comme peu d' « Historiens » vraisemblablement le font » : entreprise où réussiront d'autres que nous. Nous voudrions seulement tracer ici quelque esquisse.

Avant la date de 1852, *Olympio* représente la date principale de Victor Hugo ; celle-ci prépare celle-là ; elle s'y relie dans le développement d'une analogie de sentiment et d'art. Prenez le poète vers cette période d'*Olympio* (1), que voyez-vous ? Un homme parvenu à l'époque d'après la trentaine, à ce stade ingrat du « mezzo del camino » de la vie, si mystérieusement difficile pour tous ; âpre et déconcertant aussi bien pour un Hugo, en qui une maturité trouble, passionnée, succédait à l'austère, calme, magistrale jeunesse d'hier (2) ; et qui, conséquence d'une disproportion morale jalousement épiée par le pharisaïsme, voyait se retourner contre l'homme la gloire de l'artiste...

> Ta feuille est dans la poudre, et ta racine austère
> Est découverte aux yeux.
> Hélas ! tu n'as plus rien d'abrité dans la terre
> Ni d'éclos dans les cieux...

Et dans le second *Olympio*, un peu plus tard, l'accent était plus sombre encore. Le puissant trouble élégiaque du poète, — plus que jamais exposé à d'empoisonnées louanges, — s'y exaltait en sa plénitude, et, de là, s'approfondissait étrangement, prolongé à la fin en de certaines notes défaillantes et ténébreuses, comme se mélangeant d'une volupté funèbre parmi cette nature et cette vie incessamment changeantes, où tout est néant, excepté la pâle étoile du souvenir d'amour, la nostalgie crépusculaire de quelque lointaine heure d'or.

Le poète, et l'homme avec lui, touchait tristement le fond de cette destinée de passion où l'on avait voulu, en réponse au dénigrement et à la calomnie, voir le sort même, la destinée telle quelle de la créature. Mais après tout, des impressions de ce genre, — cette gamme de sentiments amortis, — étaient, trouvés au dernier repli de la passion élégiaque spiritualisée par son achèvement même, les premiers moyens d'une couleur plus profonde, d'une inspiration ultérieure, où, par un senti-

(1) Des deux *Olympio*, celui des *Voix intérieures* (1837, octobre 1835) et celui des *Rayons et les Ombres* (1840).

(2) On a l'impression toute vive de Balzac (*Lettres à l'Etrangère*, juillet 1840) sur le Hugo de toute cette période. « Il a quitté sa femme pour Juliette... En somme, il y a plus de bon que de mauvais en lui. Quoique les bonnes choses soient une continuation de l'orgueil, quoique tout soit profondément calculé chez lui, c'est un homme aimable, outre le grand poète qu'il est. Il a beaucoup perdu de ses qualités, de sa force, de sa valeur, par la vie qu'il a menée. Il a considérablement aimé. »

ment plus universel, plus impersonnel et en même temps plu exact de la vie humaine, l'art du poète devait prendre toute sa portée. Plusieurs des pièces qui devaient, quinze à dix-hui ans plus tard, paraître, sans disparate, dans *les Contemplations*, ont été composées durant la même période dont le double poème d'*Olympio* porte les dates (1). Ceci n'est-il pas significatif, et, pour avoir été ainsi simultanées, n'a-t-il pas fallu que les deux inspirations, en apparence assez différentes, l'une encore sentimentale, l'autre déjà universelle, fussent liées d'une certaine façon ? Cette destinée par la passion, chantée en d'incomparables élégies, le poète, bien qu'il n'en fût certes pas l'homme et le parangon, devait cependant quelque temps la vivre..., pour entrevoir, par antithèse, un certain autre plan de l'existence, le plus étranger possible à la passion (— à moins que, prise pour elle-même, la passion, « la passion quand même », ne fût devenue précisément ce fatalisme —) et dont le sentiment ne cessera désormais de grandir en lui : l'indifférence de la création à nos émotions humaines ; la perpétuelle vicissitude de l'être autour de nous, où se perd toute mémoire de nos joies, de nos douleurs, de nos efforts ; la solution de continuité, en apparence infranchissable, qu'il y a, comme d'un monde à un autre, entre notre volonté et le cours des choses, l'évolution perpétuelle « du sans fin coulant dans le sans fond ».

Durant la période qui, de suite après la crise d'*Olympio*, va de 1840 à 1852, un certain arrêt est sensible dans l'art de Hugo : peut-être conséquence immédiate et transitoire de cette crise, — conséquence, à vrai dire, qui, pour le poète, parvenu du reste au plein des satisfactions mondaines et sociales de sa carrière, académicien, pair de France, risquait fort bien d'être définitive. Notons quelques-unes des circonstances de cette période : — le voyage aux bords du Rhin, dont il rapporta l'idée pas très nette de ces *Burgraves*, où le sentiment, comme le poète le manifeste à cette occasion, ne témoigne plus de cette impressionnabilité lumineuse et agile dont provint le pittoresque radieux d'*Hernani*, la grandesse spirituelle de *Ruy Blas*, mais où il hésite et se fausse dans on ne sait quelle préoccupation eschylienne à peu près artificielle et la difficulté de concevoir un sujet du Moyen-Age en quelque sorte *sub*

(1) Entre autres : *Melancholia* et *Magnitudo Parvi* (1839).

specie antiquitatis* (1) ; — puis, l'année même de la chute des *Burgraves* (1843), cette catastrophe de Villequier où périt, avec son mari, en un voyage de noces, la fille du poète, deuil terrible qui confondit le cœur de l'homme et découragea l'écrivain (2) ; — enfin, dérivatif sans doute, la lutte politique : longue et confuse tentative d'un homme de lettres illustre qui se veut prouver à lui-même son influence et son sérieux social en… devenant un homme de gouvernement ! Tentative qui ne réussit pas plus à Hugo qu'à Chateaubriand et qu'à Lamartine, qui jamais ne réussira à un écrivain de talent ; tentative où l'incompréhension, l'antipathie radicale du milieu politique pour tout ce qui est littérature, où l'impossibilité d'être sérieusement adopté et porté par aucun parti, d'avoir jamais une situation consistante, explique surtout, selon nous, les variations de Hugo, conservateur en 1848, républicain en 1849, socialiste en 1851, — ce dernier terme étant comme une manière pour sa littérature de percer tout de même en politique (3). Mauvaise manière, à peine moins dangereuse pour l'art de Hugo que le portefeuille attendu de Louis Bonaparte ! Si bien qu'on peut admettre que l'exil, — épreuve d'ailleurs si périlleuse, — fut alors ce qui pouvait arriver de mieux au poète. Il est difficile, à ce moment-là, d'imaginer toute autre possibilité qui fût le meilleur des possibles, comme dit Leibniz de toute chose viable ; d'imaginer tout autre prolongement de la carrière de Hugo qui n'emportât point une diminution pour l'art de Hugo. Quelque circonstance inattendue était d'autant plus nécessaire que la carrière de l'écrivain, pleine d'œuvres, pouvait, en somme, dans les données habituelles d'une activité, s'arrêter là. L'exil fut cette circonstance excentrique et rénovante. Hugo sentit cela obscurément : c'est pourquoi son départ fut à peu près volontaire. Plus encore qu'à des motifs politiques, il obéit à quelque voix secrète ; secrète, en cette conjoncture, et mystérieuse et profonde terriblement, peut-être

(1) Voyez la préface des *Burgraves*. On regrette, je dirai presque on s'étonne, étant donnée la préoccupation épique du poète ici, que Victor Hugo n'ait pas emprunté plutôt son sujet aux *Niebelungen*. Il est bon, au surplus, dans de si grandes entreprises, de ne pas trop *inventer* des sujets.

(2) Voir la poésie intitulée *Trois Ans après*, dans *les Contemplations*, et datée de 1846.

(3) C'est ce que virent bien les contemporains. Voyez là-dessus un curieux article, d'ailleurs fort malveillant, de la *Revue des Deux-Mondes* de l'époque (1er juin 1850) : *la Carmagnole d'Olympio*.

à peine croyable, et cependant le plus haut et le plus indubitable commandement qu'homme ait sans doute jamais reçu de l'instinct poétique.

M. Stapfer, qui connut Victor Hugo dans les dernières années de l'exil, dit son étonnement de constater « combien peu on faisait attention » au célèbre écrivain : on le laissait vivre ajoute-t-il, « dans la solitude d'un oubli profond, comme dans une espèce de second exil ». Certainement, l'homme souffrit. L'impression de déracinement dut être d'abord accablante.

Il y avait, hier, rue de la Tour-d'Auvergne, un homme solidement assis dans sa fortune : académicien, pair de France recevant des ministres, des ambassadeurs, des princes, et toutes les illustrations des lettres, de l'art, des sciences. Maintenant il y avait un fugitif, un isolé ; un homme de haute culture, presque privé soudain de tout commerce relevé, tenu de subir les promiscuités parfois douteuses de la proscription, où se trouvaient tout de même, pour quelques détresses dignes, trop de cerveaux brûlés, d'incapables, de brouillons, victimes surtout du désordre de leur vie, et qui se réclamaient de l'illustre exilé tout en le détestant et le dénigrant. —Au mois d'octobre 185. il se trouvait ainsi mêlé à une espèce d' « Affaire Hubert » sordide et exhalant la plus triste odeur de bohême politique. Il s'agissait de « juger » un compagnon, un certain Hubert sorte de hère mi-illuminé, mi-mouchard, surtout mouchard pris en flagrant délit d'espionnage. Quelques douzaines de compagnons s'étaient constitués dans ce but en une manière de Sainte-Vœhme. Le hère courait risque de mort. Hugo, peu soucieux de s'associer à pareil mélodrame, eut fort à faire pour arracher le mouchard à l'exaspération de ces exaltés. Mais quelles histoires, quel disparate! Avoir à retirer son épingle d'un tel jeu, sa responsabilité, sa dignité! Il y a au fond de ceci quelque chose d'humiliant, une sensation de dénûment social (1). — La venue du poète dans le pays avait été mentionnée en ces termes par les journaux et dans la langue du crû : « On annonce l'arrivée de M. Victor Hugo, un de nos muses les plus distingués. » En somme, on ne voyait pas très bien ce qu'il était venu faire, ni pourquoi il avait quitté la France. On démêlait, en gros, qu'il était un « révolté » ; quelques habitants appelaient même Hugo et les autres réfugiés

(1) *Choses vues : l'Espion Hubert.*

« *ces biaux révoltés* ». Tel était le point de vue local. Un premier essai d'établissement à Jersey ne put réussir. Il fallut, vers la fin de l'année 1855, recommencer la tentative dans l'île voisine, à Guernesey, où, moyennant certaines concessions, comme de se retirer des sociétés de proscrits, l'on supporta le poète, l'opinion restant d'ailleurs plutôt malveillante à son égard. « Le *cant* piétiste et puritain lui était même très décidément hostile, constate M. Stapfer, et s'indignait tout bas — ou tout haut — de sa vieille liaison avec Mme Drouet, malgré l'âge respectable de Juliette et l'extrême réserve de son existence toute retirée. On reprochait aussi à Hugo son républicanisme, l'excessive liberté de ses paroles et de ses actes à l'égard de toutes les têtes couronnées, et particulièrement de la reine d'Angleterre. En mainte circonstance notable, fête offerte aux enfants pauvres par le châtelain de Hauteville-House, représentation de *Hernani* par des artistes de passage, il fallut des dévouements actifs pour éviter l'abstention de la meilleure société de l'île. — Les heures devaient être parfois singulièrement lourdes. Dans l'introduction aux *Travailleurs de la mer*, admirable description de l'île, qui est aussi une page autobiographique d'une précieuse simplicité, j'ai entrevu un Hugo assez différent de celui de la légende du « dieu sur le rocher » (où il y a aussi une signification du reste); j'ai vu passer un promeneur solitaire, rôdant, — car « à Paris l'on flâne; à Guernesey l'on rôde », et quiconque, ayant habité une grande ville, a dû se fixer ensuite à la campagne, sentira la justesse de l'impression, — par ce pays où s'est décidé son sort, *trop* décidé, peut-être?... Au long des grèves dévastées de l'ouest de l'île, où « tout est fauve », où « tout est sable, bruyère, lande, joncs épineux », où « des barques tirées à terre faute de port sont arc-boutées sur de grosses pierres », où, çà et là, « des troupeaux maigres broutent une herbe courte et salée », tandis que « quelques rares arbres montrent une fourrure de lichen du côté de la pluie et de la bise »; au long du dénudé paysage marin, où se rencontre par intervalles « quelque moulin démâté par les tempêtes », parfois « un hameau bas et frissonnant » sous le haut ciel gris « traversé d'un brusque passage de cormorans en chasse », — j'ai entrevu l'illustre promeneur menant de mélancoliques randonnées, vite fastidieuses, triste, sensibilisé, abattu ou remonté par le moindre détail, d'ailleurs tout

au sentiment d'être en Angleterre, et éprouvant dans tout so
être « cet épaississement du deuil intérieur qui commence l
nostalgie ». Et ce n'était même pas la véritable Angleterre, l
« merry England », avec sa forte et sérieuse vie des villes e
son admirable vie campagnarde; mais une pauvre coloni
anglaise, une Angleterre du bout du monde, une répétitio
chétive et rétrécie, où s'accusaient seuls, et d'autant plus
les côtés désagréables ou intolérants des mœurs anglaises, l
cant, le piétisme anglican, etc. Aucune atmosphère sociale
aucune « circulation d'idées générales », constate M. Stapfer
que trois années d'un tel régime eurent vite excédé. Pou
tout intérêt et pour toute réalité, — l'Art.

Réalité, énorme et indéfinie quand il n'y a qu'elle, où Hug
fut d'abord comme perdu. C'est dans *les Contemplations* qu'
faudrait étudier ceci. C'est là qu'il faudrait relever la premièr
trace des causes qui, soit subies, soit combattues, soit direc
tes, soit indirectes, soit simples, soit composées, sont au fo
de tout ce que Hugo a fait en exil. *Les Contemplations*, qu'es
ce, sinon la poésie d'un homme parvenu au lendemain de bi
des ambitions, de bien des expériences, et de qui la vie pass
et qui ne se trouve être qu'un poète, et dont les vers, pou
employer la mélancolique expression d'un autre grand artist
sont « tout ce qui lui reste de sa vie à mesure qu'elle s'écou
le (1). » De là une importance toute nouvelle et presque exor
bitante du sens poétique. Entendez que, dans une existence o
la sociabilité d'autrefois a brusquement cessé, vos sentiments
que ne vous reflète plus l'impression du monde, resteraien
pour vous-même comme sans mémoire, un rêve incolore e
fuite,... s'ils ne participaient, plus que jamais, des réalités
supérieures de l'émotion poétique et de la création littérair
Aussi, dans le cas présent, chez Hugo, emportent-ils, dan
leur expression désormais, dans leur expression pathétique
la marque... de la Nécessité même qui suscite ainsi leur redou
blement; quelque chose d'une lutte contre la pression de l'im
mense, du vague. La pièce intitulée *Ibo*, dans *les Contempla
tions*, cette poésie qu'on peut lire sans faire pour ainsi dir
attention au sens, tant le mouvement en est fort et se suffit
est comme le symbole rythmique de ce combat d'une âm

(1) Delacroix, dans son *Journal*.

rigoureuse livrée à elle-même, laissée seule avec son idée générale de la croyance ; en leur rythme intrépide d'allégro ancé dans l'ombre, ces vers, au nombre bref et pressé, emportent le cœur du poète à travers les mornes espaces mystérieux qu'interroge son puissant et douloureux désir.

Voilà désormais les émotions habituelles de Hugo. Elles lonnent à son œuvre, à partir de ce moment, un très grand aractère, qui est réellement quelque chose de plus que l'intenité pittoresque ou même que l'émotion élégiaque des périodes récédentes. Quelque chose de plus ; — mais, et la chose tait inévitable avec un instinctif comme Victor Hugo, si peu pte à s'instituer son propre modérateur, à se trier lui-même, nais quelque chose de plus dans l'ordre des défauts aussi bien que dans celui des beautés. C'est encore dans *les Conemplations* que ceux-ci sont le plus typiques. Le sentiment oétique s'y ressent souvent fâcheusement de l'importance même u'il a prise dans cette existence ; la sensibilité sans contrôle 'y perd maintes fois en transcendantalismes d'où l'art est bsent. Il est certain que, dans biens des cas, le poète s'est ru immense, dans ses pièces apocalyptiques, par exemple, lors qu'il était en réalité dans ses mauvais moments, quand il e parvenait point à dominer l'impression de vague, d'amplitude indéfinie qui sans cesse revenait peser sur sa vie déracinée, à se *représenter* nettement son propre sentiment, et que, nanquant les conditions de la création artistique, il forçait, aussait, et en définitive « éreintait » l'expression (1). Ses fanaisies spéculatives devenaient alors redoutables. Un fort emarquable sentiment de l'Inconnu, bandant soudain toute a sensibilité, l'accordant une ou deux clefs plus haut que le iapason naturel de l'émotion, entrait en vaticination, se guinait jusqu'à l'expression théologique et mystagogique. Certes, y a, dans *la Bouche d'ombre*, dans ce grouillant microcosme e la métempsycose, des beautés de l'ordre le plus haut et le lus fort, le sens de la vie universelle, la grande imagination hilosophique, et jusqu'à cette espèce d'air fruste, maladroit et arbare qui apparente ce poème, unique dans la poésie euro-

(1) Telle est la pièce intitulée *Pleurs dans la Nuit*, amplification sans fin sur ce ième : le Néant, le Néant dont le poète parvient du moins à nous suggérer le sentment par le vide de son énorme amplification verbale. Tel est encore le poème des *lages*, ode démesurée en l'honneur des grands hommes, où le rythme, souvent uissant et varié, finit par s'engourdir dans une sorte de continuité machinale.

péenne moderne, aux énormes cosmologies de l'Inde. Mai même là, la faculté de n'en faire qu'à sa tête, la liberté effréne de l'invention, a conduit le poète à gâter son sujet, en méco naissant cette nécessité de la poésie des mythes et des do mes, qu'un mythe ou un dogme ne saurait être, en aucun ca même dans certains détails, une invention purement personnell volontaire, et doit être situé dans un cadre traditionnel. O que répondre aux fantaisies de Hugo sur la théorie de la Fau et de la Chute, par exemple, ou sur la perpétuité de la Con cience morale dans les régions les plus inertes de la matière, o sur l'universel pardon final qui ne distingue plus « Bélial « Jésus » ? Ceci ne regarde que lui. Que dire encore, lorsque, da une autre poésie issue de la même veine, il imagine que, « Jéh vah » s'étant nommé au monde qu'il vient de créer, les se lettres de son nom tombent dans l'immensité, où elles devienne « les sept astres géants du noir septentrion ». C'est en vérité tr facilement grand. Cela n'est pas un véritable trait cosmogo que. C'est du Sanchoniaton ou du Bérose par à peu près.

L'élégiaque pessimiste d'*Olympio* se retrouvait dans la d position psychologique, portée par l'isolement de Guernes à son point extrême, d'où provenaient ces outrances. Il s retrouvait, moins l'ancienne intensité passionnée, approfond universalisé, parvenu, — d'un sentiment primitif de l'indiff rence des choses aux émotions de la vie humaine, — à u sorte de vue cosmique très sombre, où s'accusait tout ce qu y avait d'insensibilité, de cruauté, de fatalité destructive da la vie universelle, homme et élément, dont l'ordre sembla être un crime. Au long des années, ce sentiment s'était con tamment aggravé, et maintenant, dans la solitude de l'exil, c manquaient les points de repère qui entretiennent en nous sens de la proportion, il devenait presque exclusif, il faisa vaciller l'esprit du poète sous « le frisson de l'énormité ».

Outre l'exagération de la faculté imaginative en général, résultait surtout de là quelque chose de très caractéristiqu quelque chose, bon ou mauvais, de très spécifique, — la te dance à l'*enseignement ;* ou plutôt le renforcement de cette te dance. L'enseignement, l'idée d'une certaine « mission moral satrice », Hugo n'en avait jamais complètement séparé la notic de la notion de l'art. Un vieux fond saint-simonien, insinu

'abord en lui presque à son insu, avait à cet égard persisté chez
ugo. Il l'avait emporté dans son exil. Et là, tout à coup, ce
ui jusqu'ici avait pu n'être qu'une doctrine devenait singu-
èrement personnel, prenait véritablement une acuité psycho-
gique. Livré sans partage, et jusqu'à l'angoisse, au sentiment
e l'inconnu, à la préoccupation du mystère (1), l'homme, en
ii, ne se ressaisissait qu'à coups d'affirmations morales, de cer-
tudes enseignées, proclamées, vaticinées. Une attitude pure-
ent esthétique devant l'énigme du Mal eût été la seule digne de
ugo, et nous verrons, d'ailleurs, comment il y est parvenu,
lativement, et même absolument dans certaines parties de
on œuvre qui sont d'une suprême beauté. Mais, en attendant,
ans ces *Contemplations*, la manière d'être contraire s'est
éveloppée au point qu'elle paraît devenir le fond du talent
e Hugo, et que l'on se demande, sur l'impression d'ensem-
le laissée par ce livre, si ce que Hugo est venu chercher dans
exil, c'est décidément ces exagérations métaphysiques et
orales du sentiment. S'il en était ainsi, tous les doutes
raient permis quant à la valeur de la crise qui remua cette
e en 1852. Qu'une telle existence fût si profondément remuée
déplacée dans un intérêt autre que celui de l'Art, pour la
ule fabrication de quelque apocalypse moral et humanitaire,
ait-ce la peine? Les Destins seraient-ils donc si peu artistes?
on, ce qu'ils firent fut bien fait: l'inutile n'est point leur fait,
rtout dans la carrière d'un Hugo. Le moment est venu d'y
rendre garde : il y a, dans les défauts de Hugo en général,
ans celui de l'« enseignement » en particulier, un sens intime,
écessité secrète qu'il faut dégager.

En effet, dans cet « enseignement », devenu, dans le recul
tier et grandiose de Guernesey, une fonction en quelque
rte hiératique et sacerdotale, nous voyons Hugo, incons-
emment ou non, chercher à éluder une condition fondamen-
le de sa fonction d'artiste et de poète: le *Jeu*. Le Jeu, c'est-
dire l'élaboration désintéressée du Beau, par l'emploi d'un
rplus qui est le plus pur de l'âme ; la poursuite, pour leur
eauté même, des représentations de l'ordre moral et de l'or-
re naturel ; l'exercice d'un sentiment du beau « indépendant,

(1) Il ne faut pas trop se payer de mots. Ceci peut vouloir dire, plus simplement,
ie Hugo pouvait croire sa carrière compromise jusqu'à un certain point par le
nre de vie isolée qu'il menait.

suivant les définitions de Schiller (1), des qualités de son obje
comme bonnes, utiles ou agréables (sauf, bien entendu, ce qu
s'attache de bon et d'agréable au sentiment pris en lui-même)
qui est affaibli ou détruit, dans la mesure où quelque passio
vient s'y mêler, relative à la nature utile ou nuisible de l'ob
jet ; par conséquent, essentiellement désintéressé. » Le Jeu
c'est-à-dire encore, suivant la remarque plus récente d
Ribot (2), l'exercice d'une émotion esthétique qui est « un ca
unique, différant des autres émotions, en ce que l'activité qu
la produit a pour but, non l'accomplissement d'une fonctio
vitale ou sociale, mais le plaisir même de s'exercer ». Pour
quoi donc l'artiste cherche-t-il à éluder la plus essentielle d
ses propres nécessités psychologiques ? C'est que cet homme
isolé, retranché, sans emploi social immédiat, et qui en sou
fre, ne fût-ce que dans son orgueil, dans son désir d'impor
tance, a besoin de se convaincre de l'*utilité* de ce qu'il fai
Ce n'est point un jeu. Il s'intéresse à son œuvre d'un poi
de vue tout pratique. « Songeur qui civilise », il enseigne,
moralise, il instruit. C'est là son rôle, et un rôle très act
estime-t-il ; de cette façon, et non autrement, il se sent u
raison d'*être*. Préoccupation poussée jusqu'au prophétisme
à la vaticination. Ces grands lieux communs humanitaire
« Progrès », « Liberté », « Lumière », « Pitié suprême », etc
etc., dont il avait fini par se faire toute une philosophie (3
ces abstractions qu'il prenait pour des vérités pratiques et q
en étaient, en un certain sens, car c'est par elles, proclamé
sur le mode grandiloquent que l'on sait, qu'il se maintenait
qu'il se maintint de plus en plus à l'unisson du vacarme d
son époque d'envahissante démocratie, — tout cela était à s
yeux l'indubitable credo en dehors duquel il n'y avait pour lu
poète, aucune utilité sociale possible... C'étaient, ces dogm
tiques lieux-communs, les « ancres éternelles », comme il e
dit dans les *Sept Jours d'Elciis*, par qui l'Humanité deme
rait fixe et stable au milieu de la grande mer sans rivages
les ancres tenaces qui le rattachaient, lui, du fond de son exi
au reste des hommes.

Il se trompait — à moitié. Il se trompait sur la valeur d
ces idées, qui n'en ont aucune, ou du moins qui n'ont pa

(1) Schiller, *Esthétique*.
(2) Ribot, *Psychologie des sentiments*.
(3) Voir là-dessus Renouvier, *Victor Hugo: le Philosophe*.

elle qu'il leur prêtait ; mais en même temps il y avait, dans es ressassements de l'Apocalypse humanitaire, un obscur et nconscient calcul, qui réussissait,... de l'instinct de conservation artistique. L'artiste, ici, obéissait, en somme, à la loi du Jeu » au moment même où il semblait l'éluder. Il n'avait, en éalité, d'autre intérêt que celui de remplir sa fonction poétique, de se fournir à soi-même la représentation de sa puissance poétique, sans autre utilité que cette représentation nême, nécessité unique, exclusive; et si, poète aux prises vec la solitude, Job du terrible Ange vague que devenait dans isolement son génie, il imaginait des certitudes, des « ancres » ui le fixassent, comptait-il, dans le fonds solide de l'utilité norale, c'était... pure suggestion esthétique, — pur besoin e confiance en soi, de quelque haute liberté d'esprit qui éliât, pour leur rythmique jeu, les forces de l'inspiration.

Il est une partie des *Contemplations*, la moindre, mais la lus parfaite, où le poète ne tient sa puissance que d'un sen-ment simple; d'un sentiment dont la nature même, poignante, xclusive (il s'agit de la grande douleur de la vie de Hugo, la nort de sa fille) (1), ne comportait point ces illusions granioses, ces prétextes exaltants que le poète pouvait, en d'au-es cas, se donner. Ce sentiment, il fallait s'y livrer sans éserve, et s'y livrer était accablant pour l'homme, délicat our l'écrivain. Or, la beauté et la justesse de l'accent ici onstatées, voilà qui est précieux par-dessus tout. Il sort, un l accent, d'une profondeur secrète où l'on sent bien que se ouve la poésie même de l'homme, où l'on sent bien qu'elle ontinuerait de subsister par elle-même, une fois ôté tout ce ue l'homme pouvait prétendre et supposer être ! C'est un rand fait qu'ici, dans un pareil ordre de sentiments, simple nais accablant, où la pensée s'abat, où le cœur est si seul, tout ui manquant hors sa douleur même, le poète ait pu se mon-er si pleinement, si puissamment poète. Je juge ici, à leur hef-d'œuvre moral, la force et la rectitude de l'énergie poéque qu'il fallut pour maintenir au cœur de l'écrivain, durant s longues années solitaires, le pouvoir du beau et du grand.

(*A suivre.*) EDMOND BARTHÈLEMY.

(1) *A Villequier*, et les pièces du même sentiment, écrites depuis dans l'exil, i sont comprises dans le livre IV : *Pauca meæ*. Y ajouter la grande pièce qui mine le recueil: *A celle qui est restée en France.*

LES TROIS TRAITÉS DOCTRINAUX DE DANTE

(*Suite* [1])

—

Passons au second livre.

I. — Les ouvrages peuvent avoir quatre sens : littéral ; allé-gorique, comme dans Ovide, où Orphée apprivoise les fauves e attire les pierres. Cela veut dire qu'il touchait les cœurs le plus durs et forçait les plus inertes à lui obéir. Les théolo-giens entendent l'allégorie autrement que les poètes, mais j suis ces derniers. Le troisième sens est moral : le lecteu doit le chercher et se l'appliquer. Quand Jésus monte a Thabor il emmène trois disciples seulement ; donc, pour l choses les plus secrètes on doit être peu nombreux.

L'anagogie (au-dessus du matériel) explique au spirituel l choses supérieures. Ainsi « A la sortie d'Egypte, Israël devi sainte et libre, c'est-à-dire à la sortie du péché, l'âme devien sainte et libre. »

La nature veut que nous allions du mieux connu au moin connu : si le littéral n'est pas entendu, l'allégorique reste obscur, le moral incertain et l'analogique insaisissable.

II. — *Vous dont l'intelligence meut le troisième ciel*, voil ce qu'il va expliquer.

III. — Quel est le troisième ciel ? La vérité complète sur c problèmes *ne peut s'apprendre*, mais les faibles lumière acquises par la raison humaine renferment cependant plus d délectations que l'abondance et la certitude des choses dont o juge par les sens.

Dante traite de balourdise l'idée qu'il y avait huit ciel car Béatrice est un neuf et il lui faut un neuvième ciel.

IV. — Voici la sucession des cieux : Lune, Mercure, Vénu Soleil, Mars. Jupiter, Saturne, étoiles et le cristallin.

Les catholiques placent le ciel empyrée par delà tous c cercles. Il y a donc dix cieux.

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 234.

V. — Le troisième ciel est mû par des intelligences que le vulgaire appelle anges (!). Sur ces créatures, comme sur les chœurs, les sentiments ont été divers, *quoique la vérité soit manifeste* (?)

La raison seule suffit à enseigner que ces intelligences sont en plus grand nombre que les effets concevables aux hommes. Elles possèdent toute béatitude ; ce qui comprend une félicité de vie active et une autre vie contemplative. Si nous inférons que Dieu a pu créer un nombre presque infini de créatures spirituelles, il en a créé, en réalité, un nombre plus grand encore.

VI. — Les anciens n'ont pas vu la réalité des créatures spirituelles : nous en avons été instruits par le Christ.

Trois principautés chacune de trois ordres, d'après la suprême puissance du Père, la sagesse du Fils et l'amour du Saint-Esprit.

Aussitôt leur création, la dixième partie de ces ordres se perdit et *la nature humaine fut créée, pour les remplacer*. Il paraît rationnel de croire que les moteurs du ciel de la lune sont les Anges, que ceux de Mercure sont les Archanges, et ceux de Vénus, les Trônes. Ceux-ci font une opération homogène à l'amour de l'Esprit-Saint, qui consiste en la mise en mouvement de leur ciel amoureux.

VII. — Les rayons de chaque ciel sont la voie par laquelle descendent leurs vertus sur les choses d'ici-bas.

VIII. — La pensée est l'acte propre de la raison : les bêtes ne pensent point, je parle aussi de celles qui ont figure humaine et souffle de bétail !... « Ma vie intime n'est autre chose qu'un penser. »

IX. — Entre toutes les bestialités, la plus stupide, la plus vile, la plus damnable, c'est de croire qu'après la vie présente il n'y en a point d'autre. Si notre espérance était vaine, notre imperfection serait pire que celle de nul animal, car beaucoup sacrifient la vie terrestre à la vie future.

XI. — Dante a lu Boëce dans la tristesse ; Boëce, captif et banni du monde, s'était consolé lui-même : « Je découvris un remède à mes larmes, je découvris que la philosophie était la grande chose des livres et des sciences, et je me l'imaginai sous les traits d'une dame noble ».

XII. — Par ciel j'entends science, selon la similitude. Aux

sept premiers ciels correspondent le *Trivium* et le *Quadrivium*. A la huitième sphère la science naturelle ou physique et la métaphysique; à la neuvième la morale, à la dixième la théologie.

XIII. — Le ciel de la lune ressemble à la grammaire pour l'ombre qu'il renferme et la variation de sa lumière.

Mercure, dialecticien par sa petitesse, est voilé des rayons solaires; la dialectique est étroite et spécieuse d'argument.

Vénus et la rhétorique sont suaves, et se manifestent par l'étoile soir et matin, comme la science par la parole et par l'écrit.

Le soleil et l'arithmétique servent à tous et l'œil ne peut les embrasser. Mars et la musique sont beaux et ardents, et attirent les vapeurs de l'éther et celles de l'âme humaine.

Jupiter le géomètre se meut entre Mars et Saturne, et son éclat est argentin.

Saturne, la plus lente et la plus élevée, correspond à l'astrologie.

XIV. —Le ciel étoilé appartient à la fois à la physique et à la métaphysique.

Le ciel empyrée, par sa paix, est l'emblème de la divine science. Salomon appelle toutes les sciences reines, concubines, esclaves, la science de Dieu étant sa colombe et sa belle.

La comparaison des cieux avec les sciences explique comment j'entends par le troisième ciel, la rhétorique.

XV.—Boëce et Tullius, par la douceur de leur langage, m'ont acheminé à l'amour, c'est-à-dire à l'étude de la très noble dame Philosophie; ils m'y ont acheminé par les rayons de leur étoile, c'est-à-dire par leurs écrits sur la matière. Dans toute cette allégorie, Amour désigne l'étude ou l'application de l'esprit.

Je dis et j'affirme que la dame dont je m'épris est celle Pythagore nommée Philosophie.

Le troisième traité est consacré au second amour.

« Mon second amour prit naissance dans la miséricordieuse figure d'une dame; je ne souhaitais pas seulement sa vue, mais celle de toutes les personnes amies ou parentes. »

II. — Amour, à le considérer en son vrai sens, n'est autre que l'union spirituelle de l'âme et de l'objet aimé.

III. — Cet amour opère dans mon esprit, amour de la vérité

et de la vertu et non celui qui a pour essence la volupté sensible.

IV. — Mon insuffisance à dévoiler mon sujet vient de ce que les perceptions mentales défient notre idiome terrestre.

V. — Dissertation symbolique sur la révolution du Soleil : « O ineffable sagesse, régulatrice universelle, que notre intelligence est pauvre pour te comprendre! Et vous, pour le plaisir et l'utilité desquels je disserte, dans quel aveuglement vivez-vous, si, au lieu de lever vos regards vers ces sublimes spectacles, vous les tenez fixés sur la fange de votre sottise. »

VI. — Comme cette dame possède véritablement la perfection, Dieu, qui l'a comblée de grâces, la chérit comme son œuvre la meilleure.

VII. — Entre la nature angélique d'ordre intellectuel et l'âme humaine il n'existe aucun degré!

VIII. — Dans ses yeux et dans son doux sourire, l'âme, comme sur deux balcons, se montre, bien que voilée. Six passions sont propres à l'âme humaine : grâce, zèle, miséricorde, envie, amour et pudeur; chaque fois que l'âme en éprouve une, le reflet se montre dans le miroir des yeux.

IX et X. — La personne dont je décris les beautés n'est autre que la dame de l'intelligence.

Pythagore ne se disait pas sage, mais ami de la sagesse. On ne doit pas appeler vrai philosophe celui qui n'est ami de la sagesse que par intérêt, comme sont les légistes, les médecins et *presque tous les religieux*, car ils n'étudient que pour acquérir argent et dignités.

XI. — Allégoriquement donc, par amour qui me parle de ma dame dans mon esprit, j'entends l'étude. O très noble et très excellent le cœur qui s'unit à l'épouse de l'empereur du ciel, épouse qui est aussi sa sœur et sa fille bien-aimée.

XII. — Cet amour se manifeste dans l'usage de la sagesse et le mépris des choses dont les autres sont esclaves.

XIII — Sa contemplation nous fut ordonnée, non seulement pour admirer sa face dévoilée, mais pour désirer et acquérir les choses qu'elle tient occultes.

XIV. — Oh! votre état est pire que la mort, à vous qui fuyez l'amitié de cette Sagesse! Avant votre naissance elle vous a aimés, préparant et ordonnant votre entrée dans la vie. Ensuite, elle est venue à vous, *sous votre image*, pour

vous diriger ; si vous ne pouvez tous parvenir jusqu'à elle, *honorez-la du moins dans la personne de ses amis.*

Le quatrième et dernier traité contient, parmi des audaces imprévues, les immortels principes de 1789.

I. — Je veux ramener les égarés dans le droit chemin touchant la connaissance de la vraie noblesse. Ici je n'ai plus besoin d'aucune figure.

II. — Frédéric de Souabe, empereur des Romains, interrogé sur la nature de la noblesse, répondit : « C'est une antique richesse et une belle coutume ».

III. — Le fondement de la majesté impériale, c'est la nécessité de la vie civile. L'état a besoin d'un pilote, comme un vaisseau.

IV et V. — Retour aux thèses du *De Monarchia.*

VI. — Récapitulation d'Aristote et de Platon : « Aristote est donc celui qui a dirigé les regards et les pas du genre humain vers le but auquel il doit tendre. »

O malheur à vous, les gouvernants actuels ! Oh ! surtout malheur à vous les gouvernés ! Aucune autorité philosophique, ni par étude propre, ni par un conseil, ne se marie à vos procédés de gouvernement.

Le titre de noble s'accorde à quiconque est fils ou neveu de quelque homme puissant, fût-il lui-même un personnage de rien.

Moi je déclare vil un homme méchant qui descend d'un juste.

En supprimant un côté du pentagone on en fait une quadrature ; en supprimant la raison, il ne reste plus rien de l'homme. »

VIII. — Le plus noble rameau de la raison est le discernement.

Il y a une différence entre l'irrévérence et la non-révérence.

IX. — L'autorité impériale a été créée pour la perfection de la vie humaine, comme guide et régulatrice de nos actes : mais chaque fonction a ses bornes. On pourrait dire de l'empereur, si l'on voulait figurer son office par une image, qu'il est le chevaucheur de la volonté humaine, la définition de la noblesse n'appartient point à la fonction impériale.

X. — Les richesses arrivent toujours d'une manière injuste et ne peuvent être une cause de noblesse.

XI. — Leur accroissement n'est pas moins vil que leur naissance.

XII. — Parallèle de la science et des *Richesses*.

XIII. — Si Adam fut noble, nous le sommes tous ; s'il fut vilain, nous aussi. Aristote rirait s'il voyait faire deux espèces du genre humain comme des chevaux et des ânes ; en effet (qu'Aristote me le pardonne) on peut traiter d'ânes ceux qui pensent ainsi.

XIV. — Certains fous prétendent que noble vient de *noscere*, connaître. En ce cas, les choses les plus connues seraient les plus nobles, l'aiguille de Saint-Pierre, la reine des pierres, et Asdente, le savetier de Parme, le plus illustre des parmesans. *Noble* vient de *non vil*.

XV. — Aristote ayant ouvert la bouche sur les vertus morales, suivons uniquement sa divine opinion : fortitude, tempérance, libéralité, magnificence, gloire, mansuétude, affabilité, franchise, *l'eutrapélie* et la justice. Chacune de ces vertus a deux ennemis collatéraux, deux vices, l'un d'excès, l'autre d'insuffisance. Les onze vertus émanent de la noblesse.

Deux choses en accord doivent se réduire en une troisième ou bien l'une à l'autre, comme l'effet à sa cause.

La noblesse, comprenant toute vertu, doit être considérée comme le type auquel il faut ramener la vertu.

XVI. — Il compare la noblesse au ciel infini et la vertu aux étoiles.

La noblesse humaine, si l'on considère la multitude de ses fruits, surpasse celle des anges, quoique dans son unité la noblesse angélique soit plus divine.

Comme la couleur *pers* vient de la noire, la vertu descend de la noblesse. Le pers, mélange de pourpre et de noir, ressemble à la vertu, mélange de noblesse et de passion.

Nul ne peut se prétendre noble, quelle que soit sa race, s'il ne possède les fruits de la vraie noblesse morale. Celui qui les possède est semblable aux dieux. Car de même qu'il y a des hommes bestiaux, il y en a d'autres nobles et divins.

Que les descendants des Uberti de Florence ou des Visconti de Milan ne disent plus : « Parce que je suis de telle extraction, je suis noble ». L'auguste semence ne tombe dans aucune race, mais dans quelques individus. Ce n'est pas la souche qui ennoblit les individus, mais bien eux qui ennoblissent la souche.

XVII. — Quand la semence tombe dans la matrice, elle port avec soi la vertu de l'âme génératrice et la vertu du ciel. L'âm sitôt produite reçoit l'intelligence dont elle est susceptible Cette intelligence renferme virtuellement les formes univer selles.

La bonté de l'âme dépend de la nature du germe, de la dis position du semeur et de celle des cieux.

XVIII. — Notre instinct naturel aime surtout son moi, pui dans le moi diverses parties, et surtout l'âme.

L'âme obéit ensuite à ses attractions.

La voie spéculative est la plus riche en béatitude.

Les trois Marie trouvèrent au sépulcre un jeune homm vêtu de blanc. C'était un ange qui figure la noblesse et qui di aux Marie, c'est-à-dire aux Epicuriens, aux Stoïciens et au Péripatéticiens: « Quiconque va cherchant sa béatitude suprêm dans la vie active ne l'y trouvera pas; même dans le cercl des vertus morales et intellectuelles, nous ne trouverons pa la béatitude parfaite. »

XIX. — La noblesse opère diversement, selon les âges o saisons humaines.

XX. — Dans l'adolescence, qui dure jusqu'à vingt-cinq an la partie rationnelle ne jouit pas de la plénitude de discernement la jeunesse s'achève à quarante-cinq ans et à soixante et di la décrépitude commence.

XXI. — Quatre choses sont nécessaires à l'adolescent : obéis sance, douceur, pudeur et élégance corporelle.

XXII. — La jeunesse doit être tempérée, forte, aimante, courtoise et loyale. Placé dans un cercle méridional, l'homme jeun doit regarder en arrière le passé et en avant l'avenir; aime ses amis, ses ancêtres dont il a reçu l'existence, la nourritur et la doctrine; aimer ses cadets, pour leur épancher avec amou ses bienfaits, afin de se voir honoré et soutenu dans la périod de décadence.

XXIII. — Une âme noble dans sa vieillesse doit être prudente, généreuse et affable.

La prudence se forme d'une bonne mémoire des chose vues, d'une bonne connaissance des présentes, d'une bonn prévoyance des futures.

XXIV. — Dans la décrépitude, deux offices importent : le retou de l'âme vers Dieu et l'action de grâce pour l'existence accom-

folie. Pareil au fruit mûr qui se détache de la branche sans effort, notre âme se sépare sans douleur du corps qu'elle habitait.

« Oh ! malheureux et vils, vous tous qui, voiles dressées, cinglez vers le port et qui vous perdez vous-mêmes, après un si long voyage. Le chevalier Lancelot et notre chevalier latin Guido de Montefeltro, nobles cœurs, renonçant à toutes voluptés, carguèrent les voiles des actions mondaines et leur longue carrière fut consacrée aux *œuvres pieuses*. Nul ne peut alléguer les liens du mariage (orthodoxie), pour ne pas retourner à la religion (secrète) dans un âge avancé. On peut même dans le mariage (orthodoxie) se convertir à la bonne vie religieuse (secrète), car Dieu n'exige en nous que le cœur (non les gages extérieurs).

Martia requit Caton de la reprendre dans la saison finale ; elle avait donné des fils à Caton, allégoriquement des vertus, car Martia figure l'âme noble. Plus tard, Martia épousa Hortensius et d'autres fils en vertus naquirent. Hortensius mourut et Martia retourna à Caton.

Et quel homme terrestre fut jamais plus digne que Caton de représenter Dieu ? Aucun, certes. Oh ! malheureux et ingratement-nés, vous qui préférez sortir de la vie sous le nom d'Hortensius plutôt que sous celui de Caton. »

XXV. — J'ai montré quels signes apparaissent à chaque âge dans une noble nature, signes sans lesquels il n'y a pas de noblesse.

Ser Manfred da Vico, maintenant préteur et préfet, pourrait dire : « Quel que je sois, je représente mes ancêtres, on me doit honneur et respect. »

Juvénal lui répond dans sa hautaine satire. D'autres pourraient dire : « Si la noblesse est individuelle, il n'y a pas de race noble et cependant l'opinion tient nos familles pour les plus nobles de la cité. »

Si dans une race noble (l'orthodoxie) les bons s'en allaient un par un et que de mauvais (les contemporains) naquissent à leur place, elle ne s'appellerait plus noble, mais vile.

Je parle contre ceux qui errent, imitant le bon frère Thomas d'Aquin, lequel écrivit pour la confession de tous les hérétiques un livre intitulé : *Contre les Gentils*.

Cette façon de donner en sommaire une citation de chaque chapitre m'a paru, malgré son aridité, plus propre qu'un discours coordonné à faire sentir la singularité de l'ouvrage,

Je connais mal les huit in-8 de Rossetti, mais son titre seu indique qu'il a deviné en partie l'énigme dantesque. Le *Co vito* ne révèle rien en lui-même; il ôte aux Canzone leur orn mentation érotique; il dit et redit que Béatrice est la philoso sophie : et ce n'est pas vrai. Béatrice est une religion chr tienne qui a sombré tout entière dans le mouvement luthérie et dont il ne reste que des romans et des chansons, sans qu' soit possible de reconstituer sûrement sa théologie.

Dante n'est pas l'auteur d'un système personnel, un penseu indépendant, qui secoue le joug romain. Croyant d'une religio qui n'a pas de nom dans l'histoire, puisqu'elle n'a jamais p élever un temple au grand soleil, mystique d'une essence spé ciale, puisqu'il invoque sans cesse la raison contre Rome tou en escaladant les sommets de l'illuminisme à la suite d S. Denis, il offre une œuvre indéchiffrable comme son masqu

Ce n'est qu'en cherchant les mots de gueules, suivan l'expression de Rabelais, avec qui il a plus de rapport qu'o ne pense, qu'on conduira sûrement l'investigation.

Evoquer le *pain des anges* à propos d'un repas symboliq et déclarer misérables ceux qui partagent la pâture des tro peaux, en 1300 et quelque, cela signifie l'hérésie. Le pain o explication ne suffit pas pour nous : mais en son temps, o lisait plus attentivement qu'aujourd'hui et la matière était pl passionnante. Quel poète redouterait l'infamie pour avo chanté une dame? La seule infamie, pour un conspirateu religieux ou autre, réside à trahir ou à renier ses serments. se défend comme sectateur accusé de désertion, il se défen d'être revenu au giron catholique et il écrit le *Convito* en vu gaire, parce que le vulgaire se prête à des équivoques, *che piacamento artificiato si transmuta.*

« Si on m'ordonnait de porter *due guarnache* (casaques) que je n'en porte qu'une sans ordre, mon obéissance serait e partie commandée en partie spontanée. » Le latin est la langu de l'Eglise, la langue ennemie; il aime le vulgaire parce q c'est sa langue de croyant autant que sa langue de poète. Dante était un philosophe, il ne dirait pas que son commen taire sera un nouveau soleil destiné à remplacer *l'ancien*, catholicisme romain.

Un auteur qui prétend que tout poème a quatre sens est u farceur, un fou ou Dante. D'ordinaire les plus abscons se co

ntent de deux sens, l'exotérique et l'ésotérique. Celui qui pliquerait l'*anagogie*, ne découvrirait que sa propre imagi- tion. La grille qu'il faut appliquer au texte, c'est le littéral ; faut lire en soulignant et, par les italiques seules, la clarté llit. Le poète avertit lui-même de bien penser à l'extérieur. n autre moyen de le pénétrer consiste à connaître les auteurs 'il cite, Cicéron (*le Songe de Scipion*) et *la Consolation* de èce, qui l'amenèrent à l'amour, c'est-à-dire à l'étude.

Quand il parle aux intelligences du troisième ciel, s'adresse- l à des coreligionnaires du troisième degré? Autant il ate que Dante professait une religion autre que la romaine, tant j'hésite à expliquer une croyance du treizième siècle c des expressions postérieures. Pour les étourdis, quicon- e a été anti-papal se classe comme précurseur de Luther, it affilié à une société secrète s'appelle franc-maçon. Ce sont des procédés trop courts et superficiels. J'ignore si l'impé- lisme de Dante n'est pas simplement la haine du Vatican ; gnore aussi si sa diatribe contre la noblesse, quoique très ie en soi, ne vise pas exclusivement l'Eglise romaine, fille générée et vile des nobles apôtres, si la dissertation sur vertus propres à chaque âge n'équivaut pas à une conclu- n sur la décrépitude de Rome qui se prétend éternelle, qui se sent pas vieillir et qui toute caduque s'obstine à domi- sans avoir aucune des vertus qui rendent la vieillesse res- ctable. « *Presque tous les religieux n'étudient que pour gent ou dignités.* » Cela s'adresse aux théologiens, casuis- et prédicateurs et surtout aux princes de l'Eglise et à npereur spirituel, détenteur de beaucoup d'argent et des s rares dignités.

La religion de Dante qui invoque Aristote plus que saint omas, a été la Muse des races latines depuis qu'il y a des gues latines; elle a inspiré le chef-d'œuvre du dix-neuvième cle, Parsifal.

Pour la reconstituer, il faudrait reviser le procès des Albi- is et celui des Templiers.

Le suprême hiérophante de *la Divine Comédie* est saint nard, le père spirituel des Templiers, puisqu'il en composa règle; il porte la *bianca stola* et se réclame de Béatrice ur se rendre la vierge favorable. Wagner, par le privilège du ie, a suivi l'esprit d'une fable qu'il ignorait ou du moins

qu'il niait : et faute d'espace pour étaler la minutieuse m saïque des preuves, j'indiquerai le sens de l'œuvre dantesq en évoquant le sauveur du Graal.

Amfortas, le roi-pécheur, le pontife coupable, incarne l' glise romaine, qui s'est servi de la sainte lance pour dispute Klingsor les biens terrestres et vils.

Il faut qu'un pur, un parfait, un ingénu vienne le guérir le remplacer dans sa fonction.

Le Parsifal de Dante s'appelle l'empereur des Romains, c aurait fait monter avec lui sur le trône le même christianis que l'Eglise avait cru exterminer, par le fer et par le feu, Occitanie.

Le cardinal du Puget voulut exhumer le cadavre de Da pour le brûler; Archambaud, archevêque de Milan, inscri gibelin parmi les hérétiques.

La première édition de la Comédie est celle de Foligno 1472. prieur de 1302 n'était pas aux yeux italiens l'*altissimo poete* o devint vers 1516, époque où la Comédie porte le nom de *divi* et on se demande par quelle protection il échappa au bûcl

Rien n'est drôlatique comme les notices des traduct qui s'écrient à l'envi : « Le chantre du catholicisme », si ce n Boccace commentant la Comédie en pleine église.

La Réforme a profité du travail dantesque sans le c prendre ni en rien retenir.

La parole enflammée du Paraclet a préparé l'avènemen la négation. Dante n'avait pas prévu la parabole de son auda il voulut purifier la foi, elle s'est éteinte. Des hommes pr ques se sont emparés du pouvoir spirituel.

Aujourd'hui l'indifférence générale conflue à l'inertie égrégores : toutefois, par un miracle plus étonnant que c des pèlerinages, l'hérésie se manifeste par d'incompara chefs-d'œuvre.

L'idéal de Dante plane encore sur nous, ravivé par le g de Wagner. Quelle destinée pour une doctrine que d'éch per à la codification, aux commentateurs et d'exploser, d'é que en époque, comme un tonnerre de beauté ! N'est-ce p au sens du vieux gibelin, une marque du Saint-Esprit qu manifeste, selon un bon plaisir transcendantal, en dehors nos prévisions et du cours ordinaire ?

PÉLADAN.

POÈMES

LA RONCE

Pour te dire quel est mon amour, j'ai cherché :
Ce n'est point la pourpre tiédeur des fleurs ardentes,
Ni le calme berceau des tilleuls rapprochés,
Ni l'enlacement vert de la vigne flottante,
Ni la fraîcheur mâchée au feuillage des menthes,
Ni l'ivresse des foins par la Saint-Jean fauchés.

Mon amour est sur moi comme une ronce vive :
Longue comme une serre et dure comme un croc,
Chaque épine a planté sa morsure incisive.
Et, de ces dards nombreux, mon cœur est le fourreau.

Il bat... l'afflux du sang martèle sa torture,
L'angoisse rend plus lourds ses sursauts rapprochés,
Mais la ronce est si forte et l'emprise si sûre,
Que, malgré mon tourment, je ne puis l'arracher.

Autour des durs rejets ma chair a pris racine,
Leurs sèves ont brûlé mon sang de leur ardeur,
Et mon cœur foudroyé briserait ma poitrine
Si, voulant l'arracher aux griffes des épines,
Tu retirais de lui les clous de sa douleur.



LE PARFUM

Je te veux envoyer la saveur de l'automne,
Acre et fraîche, pour toi cueillie en ce jardin

Dont les arbres, ployés sous l'or de leurs couronnes,
Profilent des contours sur l'horizon marin.

Les crépuscules se font courts, voici novembre ;
Pourtant, si douce encore est l'arrière-saison,
Qu'entre la vigne rouge et les châtaigniers d'ambre,
Montent, vers un soleil déjà noyé de cendre,
Les roses du Bengale et de la Malmaison.
Mais leur parfum, mouillé par les aubes trop fraîches,
N'entre point au sachet que j'ai glané pour toi.
Pressant la tige molle ou le feuillage rèche,
Je veux prendre, écartant tout autre de mon choix,
L'arome persistant qui te plut sur mes doigts.
Ni la sauge, ni le genièvre, ni l'absinthe,
Mêlés sur mes genoux avec le basilic,
Mais la verveine acide et cette âcreté feinte
Que le géranium exhale autour de lui.
Frais et fort, et porteur de voluptés cachées,
Recéleur des frissons ivres de tout l'été,
Le parfum s'aiguisa aux rousseurs des jonchées,
La bouche de l'automne y mit son âpreté.
Je te l'envoie...
Un peu de l'ardeur angoissée
Que l'amour fait, ce soir, affluer à mon cœur
T'arrivera peut-être, au feuillage attachée,
Et tu deviendras pâle à goûter son odeur.

Car la joie est fugace, aussitôt dispersée,
Mais l'empreinte est au cœur de ce qu'il a souffert.

Je t'envoie, au delà du temps et de la mer,
La douleur et l'amour par qui je fus blessée.

JEANNE PERDRIEL-VAISSIÈRE.

LE PORTRAIT, LE BUSTE ET L'ÉPITAPHE DE RONSARD AU MUSÉE DE BLOIS

—

Le portrait placé par M. Ad. Van Bever en tête de sa réimpression du rarissime *Livret de Folastries de Pierre de Ronsart* (1), dont si peu de Bibliothèques possèdent des exemplaires originaux, provient du Musée de Blois.

Il est anonyme et le catalogue de ce musée est à son égard d'une regrettable concision :

146. — Ronsard, poète français, né au château de la Poissonnière, près de Vendôme, en 1524, mort en 1585, école française, xvie siècle, toile, h. 0,50, l. 0,46 (2).

M. de la Saussaye, dans *Blois et ses environs*, n'en dit mot, se contentant de signaler « d'autres petits portraits, d'égale grandeur et d'égale médiocrité [qui] proviennent d'un cabinet du château de Beauregard (3) ».

Tout juste si, en feuilletant les registres du Musée, j'ai pu apprendre, et c'est peu, que ce portrait était un don de M. de Cobal et provenait, précisément, du château de Beauregard, près Blois, où il avait été acheté le 8 janvier 1851.

Sur ce Beauregard, ancienne demeure du Président Ardier, et sur sa galerie de portraits historiques, je ne puis que renvoyer à l'ouvrage cité plus haut de M. de la Saussaye ou à la notice du Comte de Dino (4). Le Musée de Blois en possède,

(1) *Le Livret de Folastries de Pierre de Ronsart*, publié sur l'édition originale de 1553, et suivi d'un choix de pièces d'expression gauloise du même auteur, avec une notice et des notes. (Portrait de Ronsard d'après une peinture anonyme du Musée de Blois). Paris. Société du Mercure de France, 1907.

(2) *Catalogue des tableaux, gravures, lithographies, dessins, sculptures, curiosités et collections scientifiques du Musée de Blois*. Grande Imprimerie de Blois, 1888, in-12 de 88 pp.

(3) *Blois et ses environs* ; guide artistique et historique dans le Blésois et le nord de la Touraine ; par M. de la Saussaye, membre de l'Institut (Inscriptions et Belles-Lettres). 6e édition, Paris, Aubry, 1882, in-12, p. 126.

(4) Notice citée par la Saussaye, p. 275.

d'ailleurs, l'équivalent, avec la collection, formée au châtea de Saint-Germain-Beauprè (Creuse), au lendemain d'une visit de Henri IV et de sa suite, en octobre 1605, par Gabriel Foucault, deuxième du nom, seigneur de Saint-Germain-Beaupr de Lafat, de Dun le Palleteau, vicomte de Daugnon, baron d Royan (1).

Le nom du Vicomte de Daugnon est aujourd'hui oublié Blois, en faveur de celui de M. de Villemotte, donateur d cette galerie, et le catalogue même du Musée semble peu fix sur la situation du château de Saint-Germain, qu'il place dan le Berry, et non dans la Creuse.

Cette digression ne m'a pas semblé inutile, car il y a un grande analogie entre la facture des tableaux formant la gal rie de Saint-Germain et celle des tableaux de Beauregard.

> Au point de vue artistique, c'est, — au dire d'un peintre de taler — ce qu'on peut appeler *la monnaie courante* de l'époque Mais point de vue historique et iconographique, cette série de personn ges, célèbres à divers titres, ne laisse point de présenter un très et très réel intérêt.

Je ne saurais dire autre chose du portrait de Ronsard.

Si médiocre soit-il, ce portrait est cependant précieux po les fervents de Ronsard, — qui ne l'est un peu ? — et méri leur attention; s'il était mieux placé, plus éclairé, souvent longtemps, on s'arrêterait devant lui.

Les images qui nous ont été transmises du Prince des Poète sont rares, et, malheureusement, assez conventionnelles.

En dépit du portrait joint aux feuillets suivants, Ronsard e connu, le plus communément, par le buste qui, de profil, su monte l'édition de ses œuvres donnée chez Buon, en 1609 (2 Au-dessus d'un portique, vêtu à la romaine et le front ceint lauriers, le nez un peu tombant, rappelant celui de Fran çois I[er], le poète tient peu de place. Dans cette planche Gaultier, la Muse mafflue, à laquelle nulle feuille de vigne n imposé son dol, en tient bien davantage. A défaut du « fin c ton », cher à Diderot et à Gautier, elle laisse apercevoi

(1) Comte Foucault de Daugnon : *les Tableaux inconnus du château de Sai Germain-Beauprè (Creuse), au Musée de Blois*. Paris, E. Plon, Nourrit et 1896, in-8° de 59 pp.

(2) In-f. Sur l'édition de 1623, ce détail a disparu et la chevelure de la Muse, c nière de cavale plutôt, vient cacher d'une touffe pudique cette fissure.

soucieuse, la « fente vermeillette » des *Folastries*. Elle tire
œil et le raccroche.

L'eau forte gravée par Queroy pour l'étude de M. Jeannotte-
ozérian sur Ronsard (1) rappelle beaucoup le profil du fron-
spice.

S'il est orienté différemment, la draperie est la même, les
heveux crespelés sont identiques; moins longue déjà, cepen-
ant, la barbe n'est point celle que portaient les contempo-
ains de Ronsard, et sous le nez en bec d'aigle, l'on ne retrouve
as à la moustache du poète le pli familier, qui, dans le por-
ait comme dans le buste, conservé également au Musée de
lois, en fait retomber, très fines, les pointes, de chaque
ôté des commissures des lèvres.

Le portrait et le buste, d'où, pour le portrait, des chances
rieuses de ressemblance, offrent en effet de grandes analo-
es. C'est bien, en plus jeune, l'homme dont le buste surmon-
it le monument de Saint-Cosme (2).

La calvitie n'a point encore dégarni la tête, dont les cheveux
ont coupés courts; le front est haut, d'une intelligence que
ulignent, sous des sourcils fins et bien arqués, des yeux
ès vifs, presque vivants. Le nez est fort, ainsi que sur toutes
s images de Ronsard, les lèvres bien dessinées, ombragées
peine d'une moustache peu fournie, qui, ignorante des cos-
étiques, retombe à demi, effilée La barbe, presque coupée
s sur les joues, allonge le menton de sa pointe. Le costume
st simple, sombre, sans fioritures et ornements superflus.
oint de fraise, mais un col blanc, uni, d'où, à l'aise, émerge
tête.

Ce n'est point une œuvre de premier ordre, certes, ce portrait
e M. de Ronsard — le nom est inscrit en capitales au haut
e la toile — ; mais on doit savoir gré au peintre anonyme
ui a pour nous fixé de son pinceau les traits du chef de la
léïade.

Maîtres inconnus ; école française ; XVIe siècle ? Indications
lutôt vagues...

A de plus compétents je laisserai le soin, s'ils en ont loisir,
e rechercher le nom de ce maître inconnu. Il serait intéres-

(1) *Galerie des Hommes illustres du Vendômois*, avec portraits authentiques :
ierre de Ronsard. Vendôme, Devaure-Henrion, 1863 in-8° de 69 pp.

(2) Saint-Cosme, commune de La-Riche-extra, près Tours. Nommé prieur en 1564,
onsard y mourut le 27 décembre 1585.

sant de savoir à quelle époque exactement remonte ce portrai
s'il fut fait du vivant de Ronsard, ou « seulement par le sou
venir » ?

§

Le buste, dont le Musée de Blois, comme ceux de Tours
de Vendôme, ne possède qu'un moulage, l'original ayant di
paru de la Préfecture de Loir-et-Cher, où il avait été envoy
en 1802, semble remonter aux premières années du XVIIe si
cle — à moins qu'il ne soit antérieur, et la chose n'a rie
d'impossible, au monument qu'il devait, par la suite, su
monter.

Après sa mort, survenue le vendredi 27 décembre 158
sur les deux heures de la nuit, à l'âge de soixante et un an
Ronsard, ainsi qu'il l'avait désiré et ordonné, avait été ens
veli dans le chœur de l'église de Saint-Cosme.

Désordre de l'Etat, désordre des finances, indifférence d
siens ? — Le poète avait été enseveli et c'est tout, sans qu'a
cun monument, point même une pierre tombale ou une in
cription, indiquât le coin de terre où il reposait. Seuls, « u
vingtaine de carreaux neufs de brique, au milieu de plusieu
vieux » attestaient, « à côté senestre de l'autel » (1), l'empl
cement de la sépulture.

Près de quatre ans plus tard, Etienne Pasquier ayant sui
Henri III en Touraine, après la dissolution des Etats de Blo
et le transfert du Parlement et de la Chambre des Comptes
Tours, de s'étonner de cet oubli et de consacrer à la mémoi
de Ronsard des vers latins, qu'il eut tôt fait de traduire e
français :

Si Cosme en grec dénote l'univers,
Et que ton nom, embelly par tes vers,
Passe bien loin les bornes du royaume,
Tu ne pouvais choisir manoir plus beau,
Pour te servir, mon Ronsard, de tombeau,
Que ce sainct lieu, ainçois que ce saint Cosme (2).

Ces vers sont médiocres, il en est ainsi généralement d
tous ceux d'Etienne Pasquier, mais comment ne pas parta

(1) *Rapport sur la recherche des restes de Ronsard, au Prieuré de Sain Cosme-les-Tours ;* par M. l'Abbé Chevalier. *Bulletin de la Société archéologiqu scientifique et littéraire du Vendômois*, t IX (1870), p. 171.

(2) *Les Recherches de la France*, liv. VII. De l'origine de notre poésie fra çaise et de nos langues, versification latine, poésie provençale ; ch. II.

ger, devant cet abandon, la surprise et l'émoi du brave homme?
Nommé, en 1605, prieur commendataire de Saint-Cosme, où
l fut l'arrière-successeur de Ronsard, Joachim de la Chétar-
die, conseiller au Parlement de Paris, résolut enfin de réparer
'oubli de son prédécesseur, Benjamin du Plessis, chanoine de
Beauvais. Alors, s'éleva, par ses soins, le monument dont *le*
Recueil de Gaignières, — un de nos manuscrits dérobés pen-
dant la Révolution et conservé depuis à la Bibliothèque Bod-
léienne d'Oxford, — nous fournit l'ensemble et dont nous
ne possédons que des épaves. Il était très simple : une pierre
tumulaire avec épitaphe appliquée au mur de l'église, avec,
comme couronnement, le buste du poète, accompagné de deux
génies ailés.

En 1742, le prieuré ayant été supprimé, les chanoines de
Saint-Martin de Tours, dont il dépendait, firent transporter
le buste et la pierre tumulaire dans leur salle capitulaire, d'où
ils passèrent, à la Révolution, au Musée de l'Ecole centrale du
département d'Indre-et-Loire. Leurs vicissitudes n'étaient pas
terminées.

Mais le cénotaphe de Saint-Cosme avait-il jamais recou-
vert les dépouilles de Ronsard ?

Une légende locale aurait voulu qu'un habitant de La Croix
de Bléré, nommé Lorain, ait possédé, au commencement du
XIXe siècle, le crâne du poète, recueilli lors du renversement
de son mausolée (1). C'est bien peu probable. Le monument
ne fut pas démoli par la Révolution, mais transporté, comme
on sait, cinquante ans auparavant, de Saint-Cosme en leur
salle du chapitre, par les chanoines de Saint-Martin. A plus
forte raison, auraient-ils recueilli les cendres du Prince des
Poètes, si elles n'avaient été, avant même la venue de Joa-
chim de la Chétardie, dispersées et jetées au vent par ses mor-
tels ennemis, les Huguenots.

L'académicien Guillaume Colletet, trop souvent confondu
avec son fils François, et à qui son admiration pour Ronsard
doit faire pardonner bien des choses, à commencer par sa
Claudine, donne à ce sujet, dans sa *Vie de Ronsard*, une cita-
tion curieuse de Rodolphe Botero. La légende du collection-
neur de La Croix de Bléré ne semble pas mériter plus de

(1) Lettre du Général de Pommereul, préfet d'Indre-et-Loire, du 18 thermidor
an X.

créance, d'autant plus que, sauf une légère erreur de date l'annaliste a pour point de départ un fait dûment authentique la construction par Joachim de la Chétardie du monument de Ronsard.

Rodolphe Botero, dans la seconde partie de ses *Annales de France* remarque qu'en l'an 1609 Joachim de la Chetardie, conseiller au Parlement de Paris et prieur de Saint-Cosme-les-Tours, après avoir restabli ce fameux monastère, voyant que le tombeau de Ronsard estoit miné, moins par la vieille suite des années que par l'irruption sacrilège des Huguenots ; voyant que le grand Ronsard, que ces mesmes Huguenots avoient tant hay pendant sa vie et durant la fureur des guerres civiles pour la religion, qu'ils avoient tant de fois poursuivi à coups de fusil et de carabine, avoit un tombeau comme n'en ayant point et qu'à peine il restoit dans ce sacré lieu quelques vestiges de la sépulture du grand poëte, se résolut de luy ériger un monument de marbre, non pas digne de luy... (1).

L'assertion de Botero, auteur presque contemporain, mériterait un examen sérieux et ce crime des Huguenots expliquerait le silence des chanoines Saint-Martin, qui, en 174 commémorèrent par une inscription la translation du cénotaphe, sans souffler mot des cendres (2), ainsi que l'insuccès de la *Société archéologique de Touraine*, lors des fouilles entreprises par elle, en 1870, pour les retrouver (3).

Quoi qu'il en soit, en thermidor an X, M. de Pommereul préfet d'Indre-et-Loire, mettait le buste de Saint-Cosme, conservé au musée de l'Ecole centrale de Tours, à la disposition de son collègue de Loir-et-Cher, qui lui en avait fait la demande.

Les minutes de ces pièces, appartenant aux Archives dépar-

(1) L'abbé Chevalier : *Bulletin de la Société archéologique du Vendômois*, t. IX p. 178.

(2) Chalmel, dans son *Histoire et antiquités de l'église Saint-Martin de Tours* (Bibliothèque de Tours, Mss. 1296), reproduit ainsi, à la page 207 *bis*, cette inscription :

HANCCE PETRI RONSARDI
STI COSMÆDVDVM PRIOR'S COMMEND.
POETARVM SVI ÆVI PRINCIPIS EFFICIEM
E DIVRTO
CVM ECCLESIA PRIORATVS EJVSDEM DIVI COSMÆ
IPSIVS CENOTAPHIO SVBLATAM
HOC IN LOCO CAPITVLARI PONI ET COLLOC. FEC
DECANVS THESAVRARIVS CAN ET CAP HVIVS ECCLES.
ANNO DOM. M D CC XLIV

(3) *Bulletin de la Société archéologique de Touraine*, t. II (1871-1872-1873) in-8°, pp. 12-24. (Pl).

ementales d'Indre-et-Loire, ont fait l'objet, en 1895, d'une ntéressante communication de M. de Grandmaison, à la réuion des sociétés des Beaux-arts des départements (1). Les rchives de Loir-et-Cher, à défaut des dépêches originales, ournissent l'enregistrement de cette correspondance.

Tout d'abord, cet arrêté :

18 termidor an X.

Vu la lettre du préfet de Loir-et-Cher par laquelle il nous invite à ermettre la translation au chef-lieu de son département du buste de onsard déposé au Musée de Tours ; considérant que Ronsard était é dans ce département, qu'il est utile que chacun de ceux de la épublique s'accoutume à honorer les images et la mémoire des homes qui les ont illustrés ;

Que si le département d'Indre-et-Loire avait à réclamer de celui e Loir-et-Cher quelque monument qui pût l'intéresser, il se crée, ar le don qu'il fait du buste de Ronsard, un titre à sa reconnaisance et à une réciprocité de bons services ;

Arrête :

Le citoyen Raverot, conservateur du Musée de Tours, est autorisé remettre à la disposition du préfet de Loir-et-Cher, et spécialeent au citoyen Montlivault, le buste de Ronsard.

Expédition du présent arrêté sera adressée au citoyen Raverot et emise, pour le préfet de Loir-et-Cher, au citoyen Montlivault.

Puis, le jour même cette lettre au

Préfet de Loir-et-Cher, 18 thermidor an X.

Je vous envoie suivant votre désir et mes promesses, mon cher ollègue, notre buste de Ronsard. Il ornait ci-devant son tombeau à aint-Cosme, où il était mort. Je crois que son épitaphe nous reste ncore, et qu'un citoyen Lorain, habitant La Croix de Bléré, possède e crâne de ce poète, qu'il a recueilli lors du renversement de son ausolée. Cette relique vaudrait bien toutes celles qu'on rajuste ans nos églises.

Salut et amitiés (2).

M. de Pommereul, en dépit de sa particule, — il ne l'avait as encore reprise, il est vrai, — et de ses fonctions, était

(1) *Buste de Ronsard, d'après celui qui ornait son tombeau à Saint-Cosme, rès Tours*. Par Charles de Grandmaison, correspondant de l'Institut, etc. Paris, . Plon Nourrit et Cie, 1895, in-8° de 11 pp (Extrait de la *Réunion des Sociétés les Beaux-arts des départements*, 1895, pp. 171-177.)

(2) *Buste de Ronsard*, p. 7. Arch. de Loir-et-Cher, 3e registre d'entablement thermidor an X-thermidor an XI), n° 38, enregistrée le 26 thermidor an X. M. Pommereul, préfet d'Indre-et-Loire, Tours, par sa lettre, du 11 thermidor in X annonce l'envoi du buste de Ronsard.

encore entaché de jacobinisme, et son billet contenait un « ci-devant » rappelant terriblement le jargon révolutionnaire.

Les idées de l'homme valaient mieux heureusement que son style, et ayant, sans doute, de bonnes raisons de connaître le soin dont les œuvres d'art sont l'objet, en France, de la part des administrations, il avait, avant de se dessaisir du buste, la bonne pensée d'en faire opérer quelques moulages. De ce fait, un retard d'une dizaine de jours, dont il s'excusait en ces termes :

22 thermidor an X. Préfet de Loir-et-Cher.

Je vous préviens, mon cher collègue, que j'ai retardé d'environ 1 jours l'envoi de Ronsard. J'ai trouvé ici un artiste qui m'en fait le creux, au moyen duquel j'en tirerai des plâtres. Vous ne perdez rien au retard, puisque je joindrai à l'original une copie pour vous si vous faites les frais de l'emballage. Dix à douze jours après, j'aurai d'autres copies du buste de Descartes, dont le ministre a gratifié le département, mais qui doit être placé à la Haye (1).

(Archives de Loir-et-Cher, 2e registre d'entablement, — vendémiaire-thermidor an X, n° 1007, enregistrée le 25 thermidor an X, un jour par conséquent avant la lettre du 18 et sur le registre précédent, « lettre de M. Pommereul, préfet d'Indre-et-Loire, Tours, datée du 23 thermidor, annonce l'envoi prochain du buste de Ronsard. »)

La préfecture de Loir-et-Cher, était-ce en raison des frais d'emballage ? mit, semble-t-il, peu de hâte à faire prendre livraison du précieux don, et ce fut bientôt, de la part du donateur, une lettre de rappel, ce cauchemar des administrations, ainsi mentionnée sur le 3e registre d'entablement :

N° 220. Enregistrée, le 30 fructidor an X ; M. Pommereul, préfet d'Indre-et-Loire, à Tours, par sa lettre du 28 fructidor an X, annonce que les bustes de Ronsard et de Descartes sont depuis longtemps emballés, invite de les faire enlever, en s'adressant au Conservateur des musées à Tours.

M. de Corbigny, préfet de Loir-et-Cher, s'exécuta et le 3 complémentaire an X, il était accusé réception à M. de Pommereul « de sa lettre et des bustes annoncés » — je souligne les deux derniers mots — « *sans fracture* ».

(1) *Buste de Ronsard ;* p. 8. Le buste de Descartes fut solennellement inauguré à La Haye, le 10 vendémiaire an XI (2 octobre 1802).

Jamais préfet n'avait été aussi bien inspiré que celui d'In-re-et-Loire en faisant prendre ces moulages. Nous leur devons e posséder une reproduction exacte du buste de Ronsard. uant à l'original, parvenu « sans fracture » à la préfecture e Loir-et-Cher, ce fut sa dernière étape, et l'on ne sait, à ater de ce jour, ce qu'il est devenu.

Je n'ose hasarder l'explication, elle serait malhonnête, d'un éménagement hâtif ayant fait joindre le buste du poète aux eubles personnels d'un préfet en mal d'avancement, à moins ue, plus bourgeoisement, un chef de division l'ait trouvé à son oût?

Le coup de plumeau d'un huissier maladroit est plus à crain-re. Il aura été jeté par terre et se sera brisé. La matière même u buste prête à cette hypothèse.

M. Anatole de Montaiglon, dont l'autorité donnait grand oids à cette assertion, le croyait en bronze; M. de la Saus-ye, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, en mar-re ou en bronze. Cependant, le buste était peint et est ainsi présenté dans la reproduction d'Oxford : cheveux blancs ec laurier d'or, barbe blanche en pointe, visage coloré, col- blanc, vêtement noir; d'où, pour M. de Grandmaison et us tard pour M. Nouel (1), un doute, les faisant volontiers oiner pour une terre cuite.

M. de Grandmaison ne se trompait point. Postérieurement sa première communication, ses recherches l'ont amené à ettre la main sur un Etat des tableaux, statues, bustes, etc., u Musée de Tours, dressé en l'an X. Sous le n° 193, y figure n buste de Ronsard, en terre cuite (2).

Au surplus, la préfecture de Loir-et-Cher aurait-elle accusé ception « sans fracture » d'un buste de bronze ?

Un certain nombre de moulages avait été tiré par les soins e M. de Pommereul. Certains vinrent échouer chez des par-culiers, voire chez des brocanteurs. Ce fut le cas de l'exem-aire offert par M. de la Saussaye au Musée récemment orga-sé par la Société archéologique du Vendômois. La lettre ont le donateur fit suivre son envoi présente un double inté-

(1) « On est bien tenté, d'après cela, de voir dans l'original de ce buste une rre cuite. » (*Buste de Ronsard*, p. 9.)

(2) *Réunion des Sociétés des Beaux-arts des départements*, 1897, p. 566. *illetin de la Société archéologique du Vendômois*, t. XXXVIII (1899), p. 82.

rêt. N'était-ce pas la première fois qu'un historien du Blaisoi semblait avoir cure de cette question, pour d'autres passionnante ?

Monsieur et cher collègue,

Je suis très heureux d'apprendre que l'envoi de mon buste d Ronsard a été agréable à notre Société Archéologique. Je voudrai y joindre quelques renseignements sur l'origine de ce buste : ma vous êtes mieux placé que moi pour les trouver. Tout ce que je pu vous dire, c'est que je l'ai acheté à Tours, il y a plus de trente an et j'ai supposé que c'était le résultat d'un moulage fait jadis su le buste de marbre ou de bronze qui décorait le tombeau élevé pa Joachim de la Chetardie, prieur commendataire de Saint-Côme, à so illustre prédécesseur, dans l'église du monastère où Ronsard ava été enterré. Un autre exemplaire de ce moulage avait été transport aux Archives de la préfecture de Loir-et-Cher, ainsi qu'un fragmen de l'épitaphe sur une plaque de marbre noir ; le buste fut déposé à l bibliothèque communale... (1).

C'est là un nouvel élément d'appréciation sur lequel on n comptait guère. Il semble, à première vue, dégager la respo sabilité de la Préfecture pour lui substituer celle de la Bibl thèque de Blois. Il n'en est rien.

M. de la Saussaye, s'il n'a rempli les fonctions de Biblioth caire, a porté le titre de Conservateur de la Bibliothèque d Blois : titre honorifique, il est possible, mais lui permettan semblerait-il, d'en connaître mieux que personne les collec tions et de ne pas hasarder à la légère une affirmation d cette nature.

Nul autre, cependant, n'a jamais fait allusion à ce dépô M. Dupré, dans les deux notices qu'il a consacrées à cette Bi bliothèque (2), dont il a eu quarante ans la garde, ne fa point mention du buste de Ronsard. Aucun auteur n'en d mot.

Le buste y fut-il jamais déposé? — C'est peu probable.

L'eût-il été, d'ailleurs, le problème resterait entier et le responsabilités ne varieraient guère.

Issue, comme toutes ses semblables, des confiscations d 1792, la Bibliothèque de Blois ne fut à l'origine qu'un amon

(1) *Bulletin de la Société archéologique du Vendômois*, t. VI (1867), p. 8.
(2) *Notice sur la Bibliothèque de Blois*, par M. A. Dupré, Bibliothécaire. Bloi Imp. E. Dézairs, 1852, in-8° de 67 pp. *Notes sur la Bibliothèque communale d Blois*. Blois, Imp. C. Migault et Cie, 1892, in-12 de 10 pp.

ellement de livres, entassés pêle-mêle dans les greniers de l'ancien évêché. Celui-ci ayant été converti en préfecture, la Bibliothèque fut descendue des combles dans des salles plus convenables, mais ne quitta la préfecture qu'en 1830, pour être enfin transférée à l'hôtel-de-ville. Jusque-là, elle voisina avec les bureaux, voisinage assez dangereux, permettant à la censure gouvernementale de n'avoir qu'à étendre la main pour procéder à des épurations politiques, ce à quoi *les Crimes des Reines de France*, de Prud'homme, un assez méchant livre, mais devenu rare, durent d'être jetées au feu par un préfet un peu zélé de la Restauration (1).

Ce serait donc toujours bien à la Préfecture que le buste aurait disparu, puis n'y a-t-il pas eu, dans la lettre de M. de la Saussaye, confusion entre le buste et l'épitaphe, la Bibliothèque et les Archives?

Le moulage du Musée de Blois est ainsi mentionné, dans son catalogue, parmi les sculptures anciennes :

701 — Buste de Ronsard (*Don de la Ville*) (2).

La fondation du Musée — M. Henri Houssaye lui prête, dans ses *Musées de province*, une origine savoureuse, mais fantaisiste (3), — ne remontant qu'à 1850, ce serait donc un moulage jadis donné à la ville par M. de Corbigny.

Insuffisamment éclairé, il est posé sur une stèle, portant l'épitaphe d'Héroard Au-dessous du buste, ont été appliquées les armoiries de Ronsard (766, don de M. de Jobal (4), sans indication d'origine) : d'azur à trois ross d'argent posés en fasce.

M. de Ronsard a vieilli. Ce n'est plus dans la force de l'âge et dans sa simplicité l'homme de la toile anonyme. Ceint du laurier, le front plus dégarni, le nez aminci, la figure affinée également, la barbe beaucoup plus courte, une royale plutôt, les yeux en amandes, largement ouverts et dominateurs, le masque est bien celui d'un contemporain de Henri III. C'est le poète entré vivant dans son immortalité, dédaigneux, avec son col blanc très simple et l'austérité de son vêtement noir, aux petits boutons rapprochés, presque ecclésiastique, du luxe et des afféteries de la cour.

(1) Une mention manuscrite datant de l'époque consigne cet exploit administratif sur l'un des catalogues méthodiques de la Bibliothèque de Blois.
(2) *Catalogue des tableaux, gravures, etc.*
(3) *Les Musées de province.* (*Revue des Deux Mondes*, 1er avril 1880, p. 553).
(4) *Catalogue des tableaux, gravures, etc.*

L'ensemble, dont le voisinage de la Bastille du patriote Palloy, cet aigrefin qui s'en fit des rentes, détourne l'attention des touristes de Cook et du public dominical, est très beau. Dans tout ce morceau qui fait grandement regretter la disparition de la terre cuite originale, il y a du faire de Germain Pilon. L'école de Tours, si brillante un siècle auparavant, était alors bien déchue de sa splendeur : non pas dans son sein, mais à Paris, semble-t-il, parmi les fils ou les élèves de Pilon, il conviendrait de chercher l'auteur du buste.

Ce moulage constitue un des seuls documents iconographiques que nous possédions sur le plus magnifique des poètes et des amants. Dans sa statue vendômoise, le sculpteur Irvoy s'en est inspiré et fut heureusement inspiré (1).

§

« Je crois que son épitaphe nous reste encore... », écrivait, en thermidor an X, M. de Pommereul à son collègue de Loir-et-Cher, et, sans insister, M. de Pommereul passait outre.

Capitaine d'artillerie à la Révolution, général de division en 1796, préfet d'Indre-et-Loire de 1800 à 1806, François-René-Jean de Pommereul (2), malgré ses *Souvenirs de mon administration des préfectures d'Indre-et-Loire et du Nord* (3), semble avoir peu ajouté à la gloire des lettres françaises comme Directeur général de l'imprimerie et de la librairie, fonctions qu'il occupa de 1811 au retour des Bourbons. Il avait davantage le culte de Napoléon dont il avait été l'examinateur à l'Ecole militaire, que des poètes, et l'inscription de Saint-Cosme lui importait peu. Elle ne quitta cependant le Musée de Tours pour la Préfecture de Loir-et-Cher qu'après son départ.

En 1807, revoyant le manuscrit de son *Histoire et antiquités de l'église Saint-Martin de Tours*, le compilateur Chalmel faisait suivre la reproduction de l'inscription capitulaire de 1744 de cette note : « Ce cénotaphe est conservé au musée de la ville de Tours (4). »

Quand fut-il transporté de Tours à Blois ? On l'ignore.

(1) *Les Fêtes de Vendôme*, 15-23 juin 1872. Vendôme, librairie de Mme Mettaye, (Typ. Lemercier et fils), 1873, in-8° de 250 pp. (*La Statue de Ronsard*, p. 194.)
(2) Né à Fougères en 1745, mort à Paris en 1823.
(3) Lille, 1807. Le Général de Pommereul a, en outre, publié : *Campagne du Général Bonaparte en Italie, pendant les années IVe et Ve de la République française*, Paris, Plassan, an V (1897), in-8°.
(4) Bibliothèque de Tours. Mss. 1296, p. 207 *bis*.

ucune correspondance administrative n'a été, à ce sujet, con-
ervée, ou classée.

L'on ne s'en soucia guère davantage en une ville qu'en l'autre. e sachant qu'en faire dans les appartements du préfet, on en débarrassa en faveur des Archives, et lorsqu'en juin 1830 palais épiscopal fut mis à la disposition de l'évêque, M. de auzin, qui, depuis 1823, date de son rétablissement (1), oyait d'en face, comme Moïse, la terre promise, mais sans ouvoir y pénétrer (2), la pierre tombale de Ronsard y fut ubliée.

Le Préfet, tout à son installation dans la laide bâtisse, dont moindre défaut est son « péristyle trop pareil à celui du héâtre des Variétés » (3), avait d'autres soucis en tête, et s Archives et la Bibliothèque étaient déjà trop à l'étroit, ans les anciens bâtiments de la Visitation, ou à l'Hôtel de ille, pour que l'on songeât à joindre ce marbre à leur pous-ière.

Il resta donc à l'évêché, voisinant plus ou moins avec un utre envoi de Palloy, déchu, celui-là, à l'état d'évier.

Aussi, lorsqu'en 1850, à la suite d'une délibération munici-ale du 13 mai, le projet prit corps d'établir un Musée au châ-eau de Blois, ce fut, des Archives, se souvenant — mieux aut tard que jamais — du marbre laissé au palais épiscopal, de l'Evêque, considérant sans doute qu'en fait de meuble ossession vaut titre, et ne songeant point à envisager comme nmeuble par destination la plaque tumulaire de Ronsard, à ui s'en déferait en faveur du Musée naissant.

Et l'inscription de Saint-Cosme eut cette étrange bonne ortune d'être offerte au Musée à la fois par les Archives qui en « dessaisissaient » (4), se débarrassant en même temps u « plan en relief de la Bastille, du patriote Palloy », et par Evêque, heureux, sans doute, de figurer à si bon compte parmi s Mécènes du crû :

(1) Institué par bulle du 25 juin 1697, l'évêché de Blois, plus tard illustré par régoire, qui laissa en mourant sa fortune (350.000 fr. environ) aux hospices de lois, fut supprimé par le Concordat. Une ordonnance royale le rétablit en date 1 10 octobre 1822 et il risqua fort d'être à nouveau supprimé en 1834.
(2) La Saussaye : *Blois et ses environs*, p. 57.
(3) La Saussaye : *Blois et ses environs*, p. 110.
(4) Louis Belton : *Les Origines du Musée de Blois. Bulletin de la Société de ciences et Lettres de Loir-et-Cher*, nº 2 (janvier 1894), pp. 15-16.

765. Epitaphe de Ronsard, trouvée à l'évêché de Blois. (Don
Mgr Pallu du Parc, évêque de Blois (1).

M. Henri Houssaye a mêlé, « pour égayer un peu un artic de statistique », le personnage de Mlle Alice Théric, de Comédie Française, à la fondation du Musée de Blois. N'étai ce pas plutôt du vaudeville ?

Cette inscription, — le Musée la possède presque en so entier, — sans offrir l'intérêt du buste, n'en est pas cependa dénuée. Elle fournit authentiquement un texte dont aucu auteur, la plupart se reportant au *Recueil de Gaignières* et reproduisant, n'a respecté l'économie, enjambant à leur g d'une ligne sur l'autre, ni la ponctuation, le plus souvent su primée.

Sauf la dernière partie — manquant à l'inscription d Blois — relative à l'érection du monument par Joachim de Chétardie, cette épitaphe est due à Jean Héroard, chevalie seigneur de Vaugreneuse, de l'Orme le Gras et Launay-Cou son, conseiller du roi en ses Conseils d'Etat et privé, secr taire de Sa Majesté, maison et couronne de France et de s finances, premier médecin de Sa Majesté et surintendant d eaux minérales de France. Ces titres, malgré leur longueu omettent celui auquel le brave Héroard, le modèle des serv teurs, doit de ne pas être oublié : son *Journal sur l'enfan et la Jeunesse de Louis XIII* (1601-1620) (2), souvent consu té, plein d'anecdotes piquantes si elles ne sont édifiantes, dont, dans *le Roi chez la Reine* (3), Armand Baschet a s tirer un singulier parti.

L'inscription ne fut pas, comme on le croit pour l'ordinair composée par Héroard en vue du monument de 1607. Elle l était antérieure de vingt-deux ans, ayant, l'année qui suiv la mort du poète, pris place sous la signature de Jo. Heroardu Regis medicus P., dans le tombeau de Pierre de Ronsard, o plus exactement : *Tumulus Petri Ronsardi et Syntagm*

(1) *Catalogue des peintures, gravures*, etc.

(2) *Journal de Jean Héroard sur l'enfance et la jeunesse de Louis XIII* (160 1628) Extrait des manuscrits originaux et publié avec l'autorisation de Son Ex M. le Ministre de l'Instruction publique, par MM. Eud. Soulié et Ed de Barth lemy Paris, Firmin Didot, 1868, 2 in-8o.

(3) *Le Roi chez la Reine* ou *Histoire secrète du mariage de Louis XIII d'Anne d'Autriche*, d'après le journal de la vie privée du roi, les dépêches du Nonc et des ambassadeurs et autres pièces d'Etat ; par Armand Baschet. Paris, Aubr 1864, in-8o.

Carminum, Elegiarum, Eclogarum, ab Amicis, in ejus obitum (1).

Elle fut, et c'est plus flatteur, choisie entre toutes par Joachim de la Chétardie, pour être gravée sur la pierre tombale et l'on se contenta d'ajouter la date de la mort :

EPITAPHIVM
PETRI RONSARDI POET.
PRINC. ET HVIVS CŒNOB.
QVONDAM PRIORIS.

D. M.

AVE VIATOR, CAVE SACRA HÆ (2)
HVMVS EST ABI NEFAS TE,
QVAM CALCAS HVMVM
SACRA EST, RONSARDVS
ENIM IACET HIC. QVO
ORIENTE ORIRI MVSÆ
ET OCCIDENTE COMMO
RI AC SECVM INHVMARI
VOLVERVNT, HOC NON
INVIDEANT QVI SVNT
SVPERSTITES NEC PA-
REM SORTEM SPERENT
NEPOTES. OBIIT VI.
KAL IAN. CIↃ IↃ. LXXXV

Afin de ne point retomber dans les errements anciens, j'ai eu recours à la photographie pour la reproduction de cette épitaphe. L'inscription n'est pas « très fruste », comme le voulait bien avancer jadis l'abbé Chevalier, et est mieux qu' « encore lisible » (3).

Ce sont bien là des « reliques » et nulle place ne saurait être davantage la leur. Si le lac du Bourget unit indissolublement les noms d'Elvire et de Lamartine, n'est-ce pas à Blois qu'en son avril Ronsard avait pour la première fois rencontré Cassandre Salviati ?

PIERRE DUFAY.

(1) *Journal d'Héroard*, t. Ier, Introduction, p. XLVII.
(2) Le C de *haec* a disparu sous l'encadrement.
(3) *Bulletin de la Société archéologique du Vendômois*, IX (1870), p. 179.

LES NOUVEAUX MUSÉES DE BERLIN ET LE TROCADÉRO

—

J'ai fait allusion déjà, à propos du musée ethnographique de Co gne (1), aux projets dont on m'avait fait part pendant un séjour Berlin, concernant la fondation de toute une série de musées arché logiques et ethnographiques nouveaux.

Ces projets viennent d'être exposés tout au long dans le *Ra port* (2) adressé le 9 mars dernier au Landtag prussien par le Dr Bo Directeur général des Musées Royaux.

Ce terme de « projetés » ne doit pas faire illusion. Il ne s'agit p de simples propositions élaborées par le Dr Bode et les directeurs d différents musées, mais d'un plan dont tous les détails ont approuvés « en haut lieu » et dont l'acceptation officielle ne sau tarder. « Royaux » a ici un sens personnel, précis, qu'illustrent dons considérables faits par l'empereur aux musées de Berlin. Il certain que l'appui financier de Guillaume II a été pour beauc dans l'essor muséologique de la ville ces dernières années. Il a aussi se faire donner par des gouvernements étrangers des riches archéologiques de premier ordre, par exemple la merveilleuse faç du château de Mschatta en Syrie (3), qui attire maintenant à Ber les archéologues orientalistes de tous pays. Enfin, à différentes rep ses, il a acheté sur sa cassette particulière des collections déjà f mées par des amateurs, des explorateurs ou des savants, afin de co bler les lacunes qu'on lui avait signalées. On remarquera que par il se singularise parmi les chefs d'Etat de l'Europe.

D'autres gouvernements, par contre, font autant que l'Allemag pour les fouilles et les explorations archéologiques. Venue après France et l'Angleterre, qui avaient comme monopolisé à ce po de vue la Grèce, la Perse et l'Egypte, l'Allemagne s'est spéciali en Asie Mineure. Et ce sont les vastes découvertes faites en ce région ces années dernières qui nécessitent surtout l'extension plusieurs musées archéologiques.

Dans l'histoire de l'art aussi, l'Allemagne s'est choisi des spéc

(1) Voir le *Mercure de France*, 1er janvier 1907.
(2) *Deutscher Reichsanzeiger* du 9 mars 1907.
(3) Sur l'importance de cette façade pour l'histoire de l'art, voir, entre aut le livre récent de René Dussaud, *les Arabes en Syrie avant l'Islam* (Lero pp. 40-56.

és conditionnées par la localisation de ses colonies tant officielles ue déguisées : arts africains et océaniens, puis sud-américains (Bré-l) et musulmans. Depuis quelques années, en outre, on s'intéresse plus en plus, à Berlin, à l'Extrême-Orient. D'où la nécessité d'a-andir les musées ethnographiques.

Le transport, en 1886, des collections ethnographiques et préhis-riques au nouveau Musée de la Kœniggrætzer Strasse n'avait qu'in-omplètement remédié à l'encombrement des musées du Lustgarten. n entreprit en conséquence la construction du Musée de la Renais-ance, terminé en 1904, consacré à l'art chrétien, et celle du Perga-on-Museum, terminé en 1901, destiné à l'autel de Pergame et aux culptures antiques. Mais l'un et l'autres ont déjà encombrés à leur our : les collections égyptiennes ont dû abandonner le deuxième age du Neues Museum par suite de l'envahissement des moulages e sculptures grecques.

Les trouvailles allemandes en Mésopotamie, à Baalbek, à Milet, à idyme, etc., l'obtention de la façade de Mschatta, le nombre crois-ant des spécimens d'art musulman ainsi que d'art ornemental de antiquité sont venus augmenter la confusion : on ne sait littérale-ent pas où mettre toutes ces richesses. La seule solution, c'est de onstruire des musées nouveaux suivant un plan qui satisfasse à la ois aux nécessités de la recherche scientifique et des conférences de ulgarisation.

La principale difficulté à vaincre, c'est la question de place : I. Bode reconnaît que, malgré le désir général, il est impossible de onserver tous les Musées dans l'îlot de terrains qu'on nomme la Iuseumsinsel.

1° *Musée égyptologique :* on peut l'agrandir aisément par adjonc-on d'une aile basse (sous-sol et un seul étage), à construire à la lace des bâtiments restants du Packhof ; les collections ont triplé epuis sa création.

2° *Musée de l'art de l'Asie antérieure.* Il faut construire tout un âtiment, qu'on adossera au Musée Egyptien, rien que pour abriter s résultats des fouilles de Sendjirli, de Babylone et d'Assyrie ; on era bien de lui donner une grandeur au moins double de celle ui est nécessaire actuellement.

3° *Musée des Antiques.* Il fait actuellement partie du Vieux Iusée (Altes Museum). Mais on n'y peut exposer les specimens d'ar-hitecture rapportés de Baalbek, de Milet et Didyme ; il est donc écessaire d'ajouter une aile au Pergamon-Museum.

4° *Musée de l'art allemand ancien.* Les peintures et les sculptu-es des écoles allemandes sont en ce moment disséminées au petit onheur dans le Kaiser-Friedrich Museum, dont plusieurs salles ont té attribuées aux collections de monnaies et de médailles ; tous les

moulages ont été relégués dans les magasins. Quand bien même o
expulserait les collections numismatiques, la place récupérée suffira
tout juste pour exposer convenablement les écoles italiennes, fran
çaises, flamandes et hollandaises. Il est donc nécessaire de construir
un musée exclusivement consacré au vieil art allemand. A ce propos
M. Bode remarque qu'un Musée de ce genre n'existe encore null
part en Allemagne, les Musées Germaniques de Nuremberg et d
Mayence et le Musée National de Munich ayant un objet différent
Jusqu'ici, à Berlin comme dans les autres grandes villes, les écoles
allemandes ont été les plus dédaignées de toutes, surtout les écoles
anciennes. En sorte qu'on n'a encore réuni, dans cette direction, qu
des noyaux de collections, mais non des collections proprement dites
Le musée projeté comprendrait non seulement les tableaux et les sta
tues, mais aussi les bois sculptés, les bijoux, les arts du mobilier, l'ar
ornemental, etc. Il devra avoir pour le moins une superficie d
70 × 40 mètres et être contigu au Kaiser-Friedrich Museum.

5° *Musée des portraits historiques.* Afin d'acquérir de la plac
dans la National-Galerie, M. Bode propose de fonder un Musée ind
pendant, et en dehors de la Museumsinsel, pour les portraits de per
sonnages historiques, auxquels on pourrait adjoindre en cas d
besoin des tableaux de l'histoire d'Allemagne.

6° En outre M. Bode propose de rejoindre par des bâtiments nou
veaux les Musées actuels de la Museums insel, d'ajouter un étage
certains d'entre eux et d'uniformiser la toiture de manière à obten
un palais unique comparable au Louvre et au British Museum.

7° *Musée Asiatique.* Il n'y a pas de place pour ce Musée dans l
Museumsinsel. Le rapport insiste sur la nécessité de développer le
collections d'arts musulmans, chinois et japonais, dont la grande in
fluence sur les arts européens est reconnue de plus en plus par le
savants et les critiques (cf. l'action sino-japonaise en Hollande et e
France au XVIIIe siècle). Mais cette influence ne peut être exactemen
déterminée que si les Musées offrent aux investigateurs de bons élé
ments d'appréciation. C'est à mettre en valeur surtout les manifesta
tions anciennes de l'activité esthétique des Chinois et des Japonais qu
doit servir le nouveau musée, l'art extrême-oriental industriel res
tant, comme actuellement, dévolu au Kunstgewerbe-Museum. C
musée est à une petite distance du Musée Ethnographique ; M. Bod
propose de les réunir par un passage couvert ou par une aile. E
c'est dans le Musée Ethnographique qu'on installerait les arts musul
mans, chinois et japonais : on retirerait toutes les collections afri
caines, océaniennes, américaines et préhistoriques, mais on laisse
rait l'ethnographie asiatique. Le Musée Ethnographique actue
deviendrait ainsi le Musée Asiatique.

8° *Musées ethnographiques.* Le projet de 1904, qui conseillait la

nstruction d'un deuxième Musée Ethnographique à quelque dis-
nce du premier, dans le parc du Prince-Albert, a été abandonné :
cherté du terrain eût obligé à construire un bâtiment à six étages
de peu de superficie, conditions désavantageuses pour un musée.
n s'est donc décidé à transférer les collections ethnographiques en
hors du centre de la ville, à Dahlem, dans le Jardin Botanique.
'inconvénient de la distance est compensé par la facilité des com-
unications et surtout par la grandeur de l'emplacement libre. Le
apport y propose la construction de trois Musées indépendants.

a) *Musée Africain ;*

b) *Musée Océanien ;*

c) *Musée Américain.*

Etant donnée la richesse des collections ethnographiques empilées
ns le Musée de la Kœniggrætzer Strass, les bâtiments à édifier
vront être considérables, chacun au moins comme le Trocadéro.
erlin possédera ainsi quatre grands Musées Ethnographiques spé-
aux alors que Paris, Londres, New-York, etc., n'en ont pas un seul,
s collections ethnographiques voisinant, au Trocadéro, au British,
l'American Museum, etc., avec des collections d'art ou d'histoire
turelle. Quant aux collections anthropologiques (de la Société
Ethnologie, de Virchow et de F. von Luschan), elles seraient expo-
es à l'étage supérieur du Musée Asiatique.

9° *Musée Préhistorique et Folk-lorique.* La France était seule
squ'ici à posséder un Musée préhistorique spécial, celui de Saint-Ger-
ain, obtenu on sait au prix de quelle ténacité par Gabriel de Mor-
let, mais dont la situation reste stationnaire, c'est-à-dire risque de
venir mauvaise, malgré les efforts de M Salomon Reinach, le direc-
ur actuel, pour attirer l'attention des pouvoirs publics. M. Bode tient
ce que Berlin ne soit pas en retard. Mais le bâtiment nouveau, qui
ra construit également à Dahlem, devra être en partie consacré
ssi au folk-lore allemand. Le *Rapport* reconnaît que Berlin n'a
s à centraliser tout ce qui concerne la vie populaire allemande :
n'est pas un musée qu'il faudrait en ce cas, mais une petite ville,
i rappellerait trop les Expositions. Les centres provinciaux devront
nc continuer la collection des richesses folk-loriques de leur région.
Berlin on ne réunirait que les objets typiques, soit originaux soit
reproduction, de manière à donner un aperçu synthétique de l'é-
lution des costumes, des habitations, du mobilier, de l'imagerie,
c., populaires des pays de langue allemande.

Telle est dans ses grandes lignes l'économie du projet de M. Bode.
n pourra, si l'on veut, tenir cette hâte à doter Berlin de tant de
usées pour l'indice d'une certaine jeunesse de civilisation. Certes le
usée n'est pas tout : encore contribue-t-il à hâter la maturité artis-
que et intellectuelle générale. D'ailleurs, l'utilité du musée scienti-

fique n'est plus discutée; mais il faut l'organiser conformément au besoins actuels de la science internationale et de l'éducation natio nale. Esclaves de ce qui fut jadis un progrès, nous en somme encore au musée vieux jeu, qu'on installe comme on peut dans de bâtiments désaffectés.

Le retard de Paris, au point de vue ethnographique, sur les autre grandes villes étonne les savants des pays voisins. L'un d'entre eu m'écrivait récemment à propos du Trocadéro :

Vraiment, c'est folie que vos centres officiels ne s'intéressent pas davantag à l'ethnographie; je continue à espérer que cela changera bientôt, et rad calement.., et qu'on préparera un nouveau musée. C'est précisément à Pa ris, qui regorge de trésors ethnographiques, capitale d'un immense empir colonial, que devrait exister un musée auquel nul autre au monde ne sera comparable.

Cette opinion est celle de M. von Luschan, actuellement directeu de la section africaine et océanienne du Musée Ethnographique d Berlin, et dont les efforts n'ont pas peu contribué à la réorganisatio proposée par M. Bode. Les savants, à quelque nation qu'ils appartie nent, sont les premiers à souffrir de la lamentable situation de l'et nographie à Paris, où existent des spécimens anciens (collections La Pérouse, de Bougainville, etc.), c'est-à-dire des éléments néce saires de comparaison.

M. Briand a été mis au courant de la question : on lui a présen un petit projet; on lui demande une vingtaine de mille francs par a pour augmentation du personnel du Trocadéro et aménagement de collections. Pas de toutes, grands dieux ! On continuerait bonnement avec les salles, le jeu de soupape actuel. On installerait avec soin le collections de l'ancien Musée de la Marine dans des caves ou de greniers, etc. Le projet présenté à M. Briand est bénin, bénin, bé nin : ce qui ne prouve même pas qu'il sera adopté.

Ce qu'il faut, c'est un bâtiment nouveau, où l'on centraliserait le collections disséminées au Trocadéro, au Muséum d'Histoire natu relle, au Louvre, au Musée des Arts et Métiers, et en cinquante lieu divers.

Si l'Etat et la Ville veulent y mettre du leur, il ne sera pas diffi cile, je le sais, de trouver à Paris les contributions individuelles né cessaires à l'édification et à l'arrangement du Musée Ethnographique « auquel nul autre au monde ne serait comparable ».

A. VAN GENNEP.

CONFESSION DE MA VIE

MÉMOIRES

DE

MADAME DE SACHER-MASOCH

(*Suite*[1])

—

Nous étions partis de Hatwan par un temps superbe; quand ous arrivâmes à Budapest, la pluie tombait à verse.

Notre nouveau « home » se composait d'une grande antihambre de laquelle on passait dans une petite pièce; à l'autre out de l'antichambre débouchait un couloir étroit, qui conluisait dans une vaste chambre, qui devint notre chambre à oucher commune.

Mon mari allait et venait, d'humeur charmante : à chaque nstant il se levait de sa table et venait voir si j'étais encore en forme » pour le grand acte. Quand il me voyait chagrine, l me disait :

— Pour l'amour de Dieu, mets tous ces soucis de côté; sois gaie et heureuse, car c'est alors que tu as l'air plus belle et plus jeune que jamais.

Puis vint le jour qui devait être « le plus heureux de sa vie ».

Alexandre Gross était arrivé à Budapest quelques jours près nous. Maintenant, assis dans la petite pièce, il attendait.

Léopold avait envoyé la bonne et les enfants au « Volksheater », où il y avait une matinée. Il aida lui-même à ma toiette. Ne devais-je pas être belle, aussi belle que possible?

Il avait voulu que je misse une robe de satin blanc, la même que j'avais revêtue quelques années auparavant pour aller au bal à Léoben, et il couvrit mes épaules nues du même dolman garni de renard noir que j'avais porté ce soir-là. Puis il me mit des souliers de satin blanc — il voulait se sentir tout à fait mon esclave — et quand il eut fini, il resta couché par terre et me pria de lui donner un coup de pied, car il était, me dit-

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 229, 230, 231, 232, 233 et 234.

il, si follement amoureux de moi qu'il ne pourrait autrement se retenir de m'embrasser, ce qu'il ne pouvait se permettre dans sa situation, car il ne voulait être, ce jour-là, qu'un ver à mes pieds et ne s'approcher de moi qu'à genoux. Il baisa mes pieds, le bas de ma robe, mes mains, et me dit :

— Que tu es délicieusement belle!... Si délicate et chaste comme une épousée... et si craintive! *Comme je l'envie!*

Puis il ouvrit la porte et je passai dans la petite pièce, où l'autre m'attendait.........

☆

Cette nuit-là des pensées étranges vinrent m'assaillir.

Je regardais ma vie et j'y trouvais tout déplacé, tout disposé différemment de ce à quoi j'étais habituée. Un sentiment d'abandon et de misère m'empêcha longtemps de me reconnaître dans ce chaos. Je n'avais qu'une sensation très nette : le remords, le remords cuisant d'avoir fait cela.

Puis d'autres sensations vinrent m'effrayer, comme des spectres dans une nuit sombre : le dégoût physique devant l'homme auquel j'avais appartenu tant d'années et auquel je continuerais à appartenir. Je n'avais plus de pitié pour lui, mais de la haine; là où j'avais cru à de la bonté et à de l'amour, je ne voyais maintenant que le plus cruel égoïsme ; ce que je m'étais efforcée de comprendre et de pardonner comme l'écart d'imagination d'un romancier, c'était, je le voyais maintenant, la plus grossière et la plus basse luxure, qui, aveuglée par elle-même et sans trembler, attentait à ce qu'il y avait de plus sacré, à la *mère*.

Je pensai aux enfants; mais même dans mon amour pour eux je ne trouvai, à cette heure-là, ni consolation, ni courage.

Et alors, pour la première fois, se glissa en moi le désir atroce qu'une maladie m'enlevât mes enfants, afin que je pusse les suivre dans la mort.

§

Gross venait chez nous tous les jours à la même heure, et à la même heure mon mari sortait.

Il eût pu aussi bien rester à la maison. Ayant le cœur plein de chagrin et d'amertume, l'état d'âme de Gross me laissait froide. Sa présence muette, ses façons sottes de garçon amou-

eux m'énervaient et m'aigrissaient encore davantage, et j'avais ant de pitié pour moi-même que j'en eusse pleuré.

Un événement douloureux me délivra de ces visites imporunes. Sacha eut la scarlatine.

Les souffrances de l'enfant, la peur du danger qu'il y avait e le perdre, la crainte de la contagion et le souci de l'argent écessité par la maladie changèrent le cours des pensées de on mari, et de lui-même il écrivit à Gross pour le prier e renoncer à ses visites.



Mon mari avait été condamné à huit jours de prison dans affaire Froben, dont le jugement avait été rendu à Vienne. ermement décidé à ne pas accomplir sa peine, il fit demander a grâce par son défenseur, Me Eirich, et je dus, de plus, me endre à Vienne pour solliciter personnellement cette grâce e l'empereur.

Je ne possédais pas la robe de soie noire qui est de rigueur our une audience. Mme Laslo, la fille de Mme de Korsan, me rêta la sienne et je me mis en route.

Le père de mon mari avait été lié avec le baron Braun, chef u cabinet privé de l'empereur. Ainsi recommandée, je n'eus as de peine à obtenir accès auprès du souverain.

Quand j'arrivai à l'audience, celle-ci avait déjà commencé. ne longue file de personnes formait un demi-cercle dans une etite salle; toutes se donnaient clairement beaucoup de mal our paraître calmes, mais peu y parvenaient. Aux fenêtres se naient des gardes du corps, des hommes splendides aux unirmes blancs, tout couverts d'or. Je remerciai Dieu de ce que on « Dichter » ne les voyait pas..... Il se fût senti le cœur risé de ne pouvoir se choisir le « Grec » parmi eux.

Il se trouva que l'adjudant de service était le comte Mondel, ui venait du « nid d'aristocrates » de la Jahngasse à Graz, où mère avait longtemps demeuré. Le « service » du comte, ui était, je crois, major, me parut étrange; il consistait à uvrir la porte à ceux qui entraient dans la salle d'audience, , la main sur la poignée de la porte, à *écouter* si dedans ut se passait bien.

Quand mon tour vint, il me regarda et il me sembla voir

dans ses yeux un salut discret et sur ses lèvres un sourire bienveillant.

Mais je me trouvais déjà en présence de l'empereur.

J'avais préparé depuis quelques jours ce que j'avais l'intention de dire, mais en attendant mon tour je m'étais mise à scruter les visages graves et tendus qui m'entouraient, me demandant quelle vie et quels soucis ils pouvaient bien cacher et ce qui les avait amenés ici, et aussi à observer les mines ennuyées, souvent désespérées de ceux qui sortaient, de sorte que quand je me trouvai devant le monarque, je n'y étais plus du tout. Et maintenant encore mon esprit vagabondait, et au lieu de présenter ma requête, je regardais l'homme qui était devant moi, et je cherchais sur son visage la confirmation de ce que je savais et de ce que je pensais de lui.

Ce ne fut qu'un instant, mais un instant peut comprendre bien des choses.

Je ne sais pas comment j'expliquai mon affaire; ce ne fut certainement pas conformément à mon « programme », mais comme j'obtins tout ce qu'il était possible d'obtenir, je pu[s] m'en aller contente.

De sa manière affable, l'empereur me dit qu'il eût bien volontiers fait grâce de sa peine entière à mon mari, mais qu'il ne pouvait pas désavouer ainsi « ses juges » ; il verrait ce qu'il pourrait faire, et quant à moi, je devais rentrer chez moi consolée, tranquilliser mon mari, et lui dire de ne pas prendre la chose tant au sérieux, qu'écrivains et journalistes ne devaient pas s'effrayer de quelques jours de prison; cela n'avait, d'ailleur, rien de déshonorant.

J'allais m'incliner devant l'empereur, quand la porte s'ouvrit derrière moi et le comte Mondel me fit comprendre, avec sa muette courtoisie, que j'avais goûté assez longtemps la « allerhœchste Gegenwart ».

Dehors, dans l'antichambre, autour d'une table sur laquelle il y avait de véritables monceaux de pièces d'argent et de cuivre, se tenaient plusieurs laquais en livrées de couleurs diverses qui avaient l'air si imposant qu'ils eussent aussi bien pu être ministres, ou mieux encore gardes du corps. Un de ces messieurs eut la bonté de me tendre mon manteau et mon parapluie.

Timidement je plaçai un florin sur la table. C'était bien pe[u]

e chose pour un homme aussi splendide, mais, eu égard à a maigreur de ma bourse, cela me parut une folie. Par bonheur il ne fit attention ni à mon don, ni à mon embarras. Je retournai à Budapest par le premier train.



Le 16 janvier 1881, mon mari écrivait à son frère :

De Londres on m'a envoyé ces jours-ci quelques feuilles d'un ouvrage sur la littérature étrangère, où l'on parle de moi en termes très logieux ; de Copenhague, on m'écrit pour me demander de collaborer à la première revue danoise, et pour me dire que mon *Legs de Caïn* a paru en danois et obtenu grand succès ; de Belgrade me vient a nouvelle que *le Legs de Caïn* va paraître incessamment en erbe, traduit par Body.

D'autre part le critique-historien italien Gubernatis reconnaît mon mérite dans sa *Bibliographie contemporaine* et Glaser en fait autant dans sa *Biographie des contemporains*, à Paris.

Je serais bien content si j'avais un peu moins de célébrité et un peu plus d'argent.

Pour écrire de nouveau un grand roman, il me faudrait au moins six mois libres de soucis, et c'est ce qui malheureusement me manque. Ces dernières années le conflit avec Froben, les faillites Krüger, Hartknoch et Gunther m'ont causé de lourdes pertes, que je ressens aujourd'hui encore, et ma santé n'est pas assez bonne pour me permettre de travailler toujours comme je le voudrais.

C'est justement le malheur que, pour le travail que je fais, il faut que je sois en veine.

Et plus tard :

Le journal allemand de Porto-Allegre m'écrit que la première partie du *Legs de Caïn* paraîtra là-bas au Brésil au mois d'août.

En automne paraîtront une traduction anglaise, par Hastings, de la seconde partie du *Legs de Caïn* et une traduction danoise de mes *Contes juifs*.

Angerer m'écrit que notre opérette, *les Gardiens de la morale*, sera donnée à Karlsbad en juillet et à Prague en août. Le « Friedrich-Wilhelmstadt Theater », à Berlin, l'a acceptée et la donnera en automne.

L'*Illustrazione* dit que *le Legs de Caïn* a déjà paru.

Mais je crois à tout, maintenant, excepté à un succès pécuniaire réel. Les honneurs et la célébrité ne me manquent vraiment pas ; en dehors de Goethe et de Heine, pas un écrivain de langue allemande

n'est apprécié et lu dans tous les pays autant que moi, et avec cel
je ne sais souvent pas ce que je mangerai le lendemain.

La presse et la librairie allemandes sont surtout causes de cett
misère ; autrefois on se contentait de payer mal l'écrivain allemand
maintenant on le dupe par-dessus le marché, à toute occasion.

Dernièrement j'ai reçu deux invitations, l'une du château Tann
berg, en Thuringe, l'autre d'Ingolstadt. La dernière vient de deu
ducs, cousins du comte O'Donell, avec lequel nous avons été en rela
tions suivies à Budapest.

Ce serait beau si je trouvais dans un de ces endroits ou dans l'au
tre un asile pour l'hiver; je pourrais alors écrire quelques grand
choses et tout mettre en ordre.

Il est clair que, dans notre situation, non seulement nous év
tions de faire de nouvelles connaissances, mais que nous pre
nions aussi grand soin de ne pas nous trouver sur le chemi
des gens que nous connaissions déjà.

Mais ne voir personne, c'était impossible, car trop de gen
nous recherchaient et quand, au nombre de ceux-ci, se trouv
quelque personne qui excitait la curiosité ou l'intérêt de Lé
pold, il tenait lui-même à faire sa connaissance. C'est ce q
arriva avec le savant Schwarcs Juley et le comte et la comtes
O'Donell.



Quant Mme de Korsan eut dit à Léopold que Schwarcs Jule
avait envie de faire sa connaissance et arrangé un rendez-vou
entre eux, elle leva le doigt vers Léopold et ajouta en sou
riant :

— Mais tu sais, Léopold, il faut t'attendre à ce que Schwarc
fasse la cour à ta femme. Il tombe amoureux de toutes le
femmes dont il fait la connaissance. Mais il n'y a pas gran
danger à cela, parce qu'il est tellement myope qu'il lui es
impossible de bien voir celle qu'il lui arrive d'adorer.

Schwarcs Juley était un homme d'un certain âge et d'un
corpulence telle qu'il ne se remuait qu'avec peine et qu'il souf
flait et transpirait à chaque pas. Il était absolument chauve
et son visage était si large, si rond et si bouffi que ses petit
yeux huileux y disparaissaient; sa myopie l'obligeait à regarde
de très près les gens avec lesquels il causait, ce qui avait u
air d'impudence et ne manquait pas de les gêner fort. Mme d
Korsan nous avait appris qu'il avait épousé une comtesse énor

nément riche, qui lui avait laissé toute sa fortune en mou-
ant.

Schwarcs vint souvent chez nous et nous nous rendîmes une
ois chez lui.

Depuis deux mois nous n'avions pas payé notre loyer et
ous mangions à crédit; c'est à peine si j'avais assez d'argent
our l'indispensable de tous les jours.

— Si je savais seulement comment sortir de cette situation,
ne dit un jour mon mari. J'ai là pour plusieurs centaines de
orins de manuscrits prêts; je ne peux pas les placer; il n'y a
ue ce qui n'a aucune valeur, qui se place vite... Et j'ai telle-
nent envie d'écrire de nouveau une nouvelle pour *le Legs de
'aïn !*... Et puis ça fait du tort à ma réputation de rester si
ongtemps sans produire quelque chose qui fasse sensation.
ussi suis-je las de ne jamais écrire que ces feuilletons idiots...
ais-tu, une idée m'est venue... Si cela pouvait se faire,
ous serions une fois pour toutes au bout de nos peines. Si la
ensée venait à un des nombreux propriétaires que nous con-
aissons de nous inviter chez lui pour six mois... N'ayant plus
e soucis d'argent, je pourrais de nouveau écrire un grand
oman qui me rapporterait aussitôt une somme importante,
u je pourrais continuer mon *Legs de Caïn*... Du train dont
ont les choses, nous n'en sortirons pas; nous ne ferons qu'en-
oncer davantage... Si nous pouvions mettre de côté, pendant
x mois, tous les honoraires qui rentrent, c'est-à-dire ne payer
ue les dettes de Graz, nous serions alors à même de nous
istaller de nouveau et pour de bon dans un beau pays, dans
ne petite ville où il y ait de bonnes écoles, et peu à peu de tout
ettre en ordre...

— Qui veux-tu qui nous invite?

— Oui, c'est là la question. J'ai bien quelqu'un en vue, qui
ourrait aisément le faire... et qui m'y paraît très enclin...cela
e dépendrait que de toi...

— Qui?

— Schwarcs Juley. Il est hors de doute qu'il est amoureux
e toi... Il est riche, veuf, n'a pas d'enfants, par conséquent il
'a à s'occuper de personne... Il s'en lècherait les doigts s'il
ouvait t'obtenir... et si cela était le cas, il voudrait lui-même
avoir près de lui... l'invitation serait certaine... Qu'en dis-tu?

Je « dis » qu'il avait raison et que je le ferais.

Son plan ne me surprit et ne me révolta pas beaucoup. Qua
Alexandre Gross venait encore chez nous, mon mari m'ava
demandé de le prier de nous prêter 200 florins.

Cela et certaines choses qu'il m'avait dites avaient peu
peu éveillé en moi la pensée que sa « fantaisie » pourrait pre
dre cette direction.

J'avais beaucoup réfléchi là-dessus et j'en étais arrivée à co
sidérer et à peser très froidement ma position.

Il m'avait dit une fois : « Quand tes fils seront grands,
seras encore une mère très jolie, *et tu leur apprendras ce q
c'est que l'amour*. »

A quoi bon discuter avec cet homme, à propos de chos
qu'il ne soupçonnait pas !

Depuis longtemps je couvais la pensée de prendre les enfa
et de quitter Sacher-Masoch ; mais j'avais beau y penser, je
voyais pas comment m'y prendre sans exposer les enfants à
plus grande misère.

Comment, d'autre part, pouvais-je espérer qu'il me don
rait Sacha, — les deux autres ne comptaient pas pour lui,
et précisément Sacha était celui des enfants qui était le p
délicat, qui demandait les soins les plus attentifs !

Quand il ne me resta plus rien de mes illusions, il ne s'a
plus pour moi que d'une chose : l'existence de mes enfants,
et pour celle-là j'étais prête à *tout*.

Et pourquoi ne pas faire, pour assurer l'existence de mes e
fants, ce que j'avais fait pour satisfaire la luxure de mon ma

J'eusse peut-être pu m'adresser à un tribunal et demand
protection contre cet homme; peut-être y a-t-il une loi de
genre — je ne sais ; — si c'est le cas et si la loi m'eût protég
c'eût été précisément le chemin le plus court et le plus sûr
notre ruine à tous.

Il y avait une autre issue : me tuer et tuer les enfants av
moi. Mais le cœur me manquait pour cela, — du moins aus
longtemps que j'étais à même de leur faire encore un sacrific
Peut-être ce dernier sacrifice, le plus lourd de tous, allait
m'en donner le courage....

«... et celui qui aime le plus, s'humiliera le plus. »

★

Une forte inflammation de la gorge fut le résultat imméd

: l'unique résultat d'une entrevue avec Schwarcs Juley.

La maladie me fit du bien.

Tandis que je restais couchée, soignée par mon mari ıxieux, je pensais à ce qui était arrivé et je cherchais des rconstances atténuantes à sa faute.

Pour peu qu'il pût y en avoir, je les trouvai.

Sacher-Masoch travaillait avec joie et il était infatigable au avail; ses besoins personnels étaient extrêmement modestes; gagnait, en vérité, pas mal d'argent, mais d'anciennes det-s en absorbaient la plus grande partie; d'autre part, il y vait toujours des gens pendus après lui, une espèce d'écume es lettres, par laquelle, soit bon cœur, soit vanité, il se ıissait dépouiller; beaucoup de ses traducteurs le trompaient, es journaux et des éditeurs en faisaient autant; de là des rocès dont les frais dépassaient de beaucoup nos moyens.

Une mauvaise chance vraiment extraordinaire s'attachait ıx entreprises sur lesquelles il fondait ses plus grandes espé-ınces.

Le 11 mai 1877, le chef d'orchestre Karl Millœcker lui crivait :

. . . .

Si j'avais toujours été heureux en fait de librettos, j'occuperais ıjourd'hui une position unique. Pour avoir plus de chance, je me ərmets de m'adresser à vous, Monsieur, dont les œuvres jouissent une renommée universelle, dont le nom a un éclat dans la littéra-re allemande qu'aucun autre n'égale, et de vous demander si vous riez disposé à écrire un libretto pour moi.

Si vous acceptiez, Monsieur, ma proposition, je serais disposé à ire les concessions les plus larges au point de vue pécuniaire.

Mon mari se mit immédiatement au travail.

Il n'en résulta rien qu'une perte de temps et d'argent. Quand libretto fût achevé, Millœcker envoya Sacher-Masoch chez directeur Steiner. Celui-ci venait de déposer son bilan.

Pour le libretto de l'opérette composée par Angerer, il ne çut rien non plus.

Un autre eût désespéré, lui non. Quand un espoir était truit, deux autres naissaient.

Qu'il perdît courage et cherchât de l'aide, maintenant que ous nous trouvions dans la misère la plus noire, quoi d'é-nnant? S'il allait chercher cette aide là où moins que partout

ailleurs il eût dû la chercher, cela provenait du manq
absolu de sentiment moral qui le caractérisait. Peut-on re
dre un homme responsable d'un manque semblable — d'u
faute *naturelle*, pourrait-on presque dire, de ce genre? U
individu quelconque, certainement non, mais un homme
la plus haute culture, comme Sacher-Masoch?

« Tout comprendre, c'est tout pardonner. » Je pouvais com
prendre, mais je n'arrivais pas jusqu'à pardonner.



Cet hiver-là nos maux ne semblèrent pas devoir prendre
fin.

L'empereur avait réduit les huit jours de prison de m
mari à quatre. Sacher-Masoch ne voulut pas davantage
faire quatre. Rien que d'y penser le mettait dans un tel ét
qu'il avait l'air d'un fou.

Il s'agissait avant tout de savoir si la Hongrie accorder
son extradition à l'Autriche, en cas de demande. Je dus
rendre chez le ministre de la Justice en personne pour me r
seigner.

Je fus très aimablement reçue et j'expliquai mon affaire.

Le ministre commença par sourire, me disant que Sach
Masoch ferait mieux d'accepter sa peine, qu'un « martyr
de ce genre ne pouvait que rehausser le prestige d'un homm
politique ou littéraire. On s'arrangeait d'ailleurs de façon
donner tout le confort possible à ce genre de prisonniers. Pu
il devint plus sérieux et ajouta que si l'extradition était dema
dée, — ce qui était peu probable, — il ne pourrait pas
refuser; il était cependant convaincu que Sacher-Masoch sera
prévenu à temps et qu'*alors* il pourrait quitter la Hongrie e
toute tranquillité, à supposer qu'il persistât dans sa résolutio
de ne pas faire ses quatre jours.

Léopold n'avait donc, pour ainsi dire, rien à craindre,
cependant la réponse du ministre le rendit très malheureu

Les quatre jours se dressaient, menaçants, à l'horizon.
n'y avait qu'un moyen de leur échapper : quitter l'Autrich
Hongrie, gagner l'étranger!

Il avait déjà un plan tout fait pour se procurer l'argen
nécessaire : je n'avais qu'à écrire à M. Bruno Bauer à Tisch
nowitz — n'était-il pas amoureux de moi?! — et à le pri

e nous prêter 500 florins, que Sacher-Masoch lui rembourserait sur son premier grand roman.

J'écrivis la lettre et par retour du courrier l'argent arrivait e Tischnowitz.

Quelques jours après nous quittions Budapest.



Nous allâmes à Heubach, un village près de Passau, à côté e la frontière autrichienne. Nous y louâmes, dans un moun, deux chambres d'où nous voyions les champs, les prairies t la forêt, un paradis après notre prison de l'hiver. Nous 'avions qu'à remonter le ruisseau pendant quelques minutes, à passer un pont, pour nous trouver en Autriche; là il y vait une petite auberge charmante, où nous prenions nos epas. Nous faisions donc continuellement « la navette » entre Autriche et la Bavière. Cela amusait mon mari, mais l'inuiétait aussi. Il avait encore dans les nerfs la peur de « l'emrisonnement »: si les gendarmes allaient lui mettre la main au ollet, un beau jour, pendant son repas? Quand il était plus erveux que de coutume, il voyait un uniforme derrière chaue arbre, et dans cet uniforme un homme en embuscade, et, vant de partir en promenade, il se renseignait exactement sur a route qu'il comptait suivre, afin de ne pas mettre le pied e l'autre côté de la frontière.

J'avais devant moi des semaines de paix et de réconfort. Note existence matérielle était assurée pour des mois, et cela eul me rendait des forces. C'est alors, en me reposant, que e reconnus combien j'étais exténuée, en me rassasiant tous s jours combien j'avais souffert de la faim.

Mais tout était passé, pour quelque temps au moins.

Je souhaite que ces lignes tombent sous les yeux de M. Bruno auer et qu'elles lui expriment toute ma sincère gratitude.

Mes épreuves de Budapest n'étaient plus que des ombres que hasse le grand jour. Je me sentais de nouveau forte et résoe, comme si toutes ces choses effrayantes n'avaient jamais ouché mon âme. La vie me libérait, en quelque sorte, toujours avantage de moi-même, et m'élevait au-dessus d'elle.



Nous vivions de nouveau la vie tranquille du village, cette

vie qui avait tant de charmes pour moi et que j'eusse vou vivre sans cesse. D'autre part la fantaisie avide de mon ma se calmait un peu, se recroquevillait pour ainsi dire. Ma il ne pouvait être question d'un repos véritable à côté de lu et je n'y comptais pas. Sans cesse il essayait de me sucer l'âm au profit de la sienne. Mais je n'étais plus la même; je me d fendis contre la violence et cette lutte me rendit *plus fort* Il y avait maintenant en moi quelque chose de muet, d'isolé j'étais à l'écart, au-delà de lui, et un gouffre nous séparait, qu ne pouvait franchir.

Il ne remarqua qu'une chose qui l'irrita : je ne m'intéressa plus à ses travaux ; je ne les lisais plus.



La pluie se mit à tomber des jours entiers.

Les chemins étaient détrempés et il ne fallait pas songer sortir. Des journées pareilles étaient toujours néfastes po moi. Le démon qui était à mon côté ne supportait qu'av peine la solitude de l'appartement ; il ne pouvait rester inact et quand il ne trouvait rien à faire, comme c'était le cas da ce village perdu, il cherchait à se soulager en parlant soit l'avenir, soit du passé.

D'habitude je le laissais faire et je pensais à autre chose.

Mais un jour, j'écoutai ce qu'il disait.

Jusque-là, il avait été très prudent en me parlant de ses an ciennes liaisons, présentant toujours les choses de façon à s faire passer pour la victime de sa propre confiance et de s noblesse d'âme.

Pendant les premières années de notre union, j'ajoutais fo à tout ce qu'il me disait. Ce que je pensais alors de lui n'étai basé que sur des suppositions qui lui étaient toutes favorables Maintenant j'avais ma propre expérience ; mon entendemen avait été aiguisé, et je démêlais dans ses paroles plus de vérit qu'il ne croyait et qu'il n'eût désiré.

J'avais toujours été frappée de ce fait que mon mari ne par lait que très rarement de Mme de K***, et quand il en parlait, i ne faisait qu'effleurer ce sujet ; or c'était précisément de cett femme, dont la beauté m'avait grisée alors que j'étais encor une enfant, que j'eusse voulu en savoir davantage — savoi tout ce qui était vrai dans *la Femme divorcée*.

Ce jour-là, un jour de pluie, il se mit brusquement à par-
r d'elle.

La puissance de sa beauté l'avait frappé comme « un coup
: knout », et elle, séduite par la renommée naissante du jeune
mancier et par le grand avenir qu'on lui prédisait, s'était
issée amener à abandonner son mari et ses enfants pour le
ivre.

Jour et nuit il était tenaillé par une pensée : l'amener à lui
re infidèle. Mais il n'osait pas lui parler de ses secrets dé-
rs.

Mme de K*** n'était pas une femme passionnée et elle prenait
liaison avec lui très au sérieux. Il ne pouvait donc compter
e sur un hasard.

— N'étais-tu pas jaloux, puisque tu l'aimais tant ?

— Non. Je n'ai jamais été jaloux d'une femme que je possé-
is. Si j'avais vu un autre la posséder, et moi pas, alors j'au-
is été furieux. Mais quand, dans un plat, il y a largement
ur deux, ces deux-là n'ont aucune raison pour être envieux
n de l'autre.

A cette époque, l'archiduc Henri avait été nommé général
brigade à Graz. Comme tous les étrangers, il avait été frap-
de la beauté de Mme de K***, rencontrée au théâtre ou à la
omenade, et il avait essayé de se rapprocher d'elle.

Sacher-Masoch était sur des charbons ardents. Un archiduc!
mais il n'eût osé rêver un « Grec » pareil.

Quelqu'un dut prévenir le prince, car il se retira vite. Sacher-
asoch avait à Graz la réputation d'un rival peu commode et
gens aussi haut placés doivent éviter un scandale de ce
nre.

Peu de temps après, le prince noua des relations avec
lle Hoffmann, la cantatrice, et Sacher-Masoch dut renoncer
ses projets.

La liaison durait déjà depuis quelques années, quand
cher-Masoch fit la connaissance d'un comte polonais, qu'il
ésenta à Mme de K***.

Ici la narration de mon mari devint obscure, mais, grâce à
ı propre expérience, je fus à même d'y voir clair.

Le comte polonais eut moins de scrupules que le prince
périal ; il accepta ce qui lui était quasi offert. D'autre part
me de K*** s'était familiarisée peu à peu, au cours des années,

avec les rêves de Sacher-Masoch et elle en avait pris so parti.

Un beau jour Sacher-Masoch se trouvait dans le bureau d son père, à la direction de la police, quand un employé vin lire à celui-ci un ordre d'arrestation, concernant un aide-phar macien qui s'était enfui de Lemberg après y avoir commis u vol et dont on avait relevé les traces jusqu'à Graz. Cet ordr indiquait comme « signes particuliers » certains indices d'un maladie affreuse.

Sacher-Masoch crut reconnaître trait pour trait son comt polonais dans l'individu ainsi recherché.

Or, Mme de K*** se trouvait depuis des semaines entre le mains d'un médecin.

Ecœuré par une pareille vilenie, Sacher-Masoch courut che le Polonais pour le mettre en demeure de s'expliquer, mais ne le trouva pas, — il ne le retrouva jamais.

Mme de K*** s'était par trop compromise dans cette histoire. Et puis la maladie!... Bref, le romancier estima que ce qu avait de mieux à faire, c'était de rompre.

Et il écrivit *la Femme divorcée*, donnant pour sous-titre son livre : *le Calvaire d'un idéaliste.*

★

Après Mme de K*** il renouvela l'expérience avec Mme de P*** La première tentative, avec l'ambassadeur de Turquie à Vienne échoua. On s'en alla en Italie; d'abord à Venise, puis à Flo rence, et on regretta de ne pouvoir aller, faute d'argent, tou droit à Constantinople; dans le sud on pouvait trouver plu facilement quelqu'un avec qui s'entendre. Et on trouva... pa tout à fait ce qu'on avait rêvé : mais peut-on attendre de la vi la réalisation complète de ses rêves?

Pour rester tout à fait dans son rôle d'esclave, Sache Masoch passa aux yeux du monde pour le domestique de jolie femme qu'il accompagnait en voyage. De son costum national polonais, il s'était fait une livrée; il allait en troisièm classe, tandis qu'elle voyageait en première; il portait l bagages jusqu'à la voiture, prenait place sur le siège à côté c cocher, accompagnait sa maîtresse quand elle allait faire d visites et l'attendait dans l'antichambre, avec les autres dome tiques.

Mme de P*** avait choisi l'acteur Salvini comme partenaire ce jeu. Il y eut des scènes délicieuses entre les trois per-nnages. Salvini, qui ne se doutait pas des motifs secrets de faveur dont il était l'objet, ne voyait dans tout cela qu'une ılante aventure de plus à son actif; il trouvait fort importune présence continuelle du singulier domestique de la femme mée et un jour que celui-ci entrait dans la chambre au oment psychologique, il se mit dans une violente colère con-re lui.

Sacher-Masoch fut ravi : c'était précisément ainsi qu'il vou-it voir celui qui devait être son maître; quand l'acteur s'en la et qu'il lui tendit sa fourrure dans l'antichambre, il se pen-ıa vivement, lui prit la main et la baisa. Un autre jour, me de P*** était assise à côté de l'Italien, quand Sacher-asoch entra dans la chambre pour mettre du bois sur le feu. ılvini perdit alors patience et demanda à Mme de P***, *en ançais*, pourquoi elle emmenait avec elle ce rustre de Polo-ıe quand une soubrette bien stylée eût mieux fait son affaire. dépit n'empêchait cependant pas Salvini de donner d'am-es pourboires au « rustre polonais ».

A côté de ces instants heureux, la carrière de domestique en frit de pénibles à Sacher-Masoch.

Un jour, sa maîtresse l'envoya chercher de l'huile et du lait. bidon à huile dans une main, le pot au lait dans l'autre, retournait à la maison, quand il se trouva face à face avec ı ami de collège, le jeune duc Raoul Wrede, qui le reconnut s'écria :

— Tiens, Sacher! Alors la littérature, ça ne va plus, et te ılà commissionnaire?

Sacher-Masoch se tira d'affaire en regardant son ami d'un r ébahi, cherchant à lui faire croire qu'il s'était trompé.

Quand Salvini eut été le plus heureux des trois, il partit en urnée.

Ici s'arrêta de nouveau la narration de mon mari.

— Et après? demandai-je.

— Après, je fis ma malle et je m'en allai.

— Pourquoi cela?

— Oh! les femmes n'ont pas de caractère, — seulement es caprices. Une femme peut me torturer jusqu'à la mort,

cela ne fera que me rendre heureux... mais je ne me laiss[e] pas « embêter »... Je l'ai tout simplement « lâchée ».

Mon cœur se serra douloureusement.

« C'est ainsi qu'il te « lâchera » un jour, toi aussi », m[e] dit une voix intérieure.

★

L'été tirait à sa fin. Il était temps de songer à ce que nou[s] allions faire, où nous passerions l'hiver.

Nous fussions bien volontiers restés à la campagne, mai[s] les enfants devaient aller à l'école, et il valait mieux se rendr[e] de suite dans une grande ville, où il y eût des écoles de pre[-]mier ordre. L'idée était bonne, mais les moyens pour la mettr[e] à exécution manquaient.

Le désir constant de Sacher-Masoch avait été de trouve[r] une situation fixe dans une feuille qui lui assurât l'existenc[e] et d'autre part lui permît de terminer son *Legs de Caïn*. L[a] misère de l'hiver dernier avait donné encore plus de force [à] ce désir. Il ne pouvait trouver une situation de ce genre qu[e] dans une grande revue. Pourquoi ne pas en fonder une lu[i]-même? On trouverait bien un éditeur.

L'éditeur se trouva dans la personne du Dr Lionel Baum-gærtner, propriétaire de l'imprimerie et maison d'édition Gressner et Schramm, à Leipzig.

Au commencement de septembre 1881, nous partions pour Leipzig, et le 1er octobre paraissait le premier numéro de *Auf der Hœhe*.

L'entreprise commençait sous les plus heureux auspices. L[e] Dr Baumgærtner était encore un jeune homme, qui venait d[e] s'établir. Il se mit à l'œuvre avec beaucoup d'ardeur et de goût comme il était riche et disposé à faire des sacrifices, la question d'argent ne présentait pas de difficultés.

Une belle vie de travail, libre enfin de soucis et pleine d[e] mouvement intellectuel, commença pour moi.

Des relations d'amitié vraiment cordiales s'étaient établies entre nous et le Dr Baumgærtner. Il passait mainte soirée ave[c] nous, à causer à cœur ouvert. Il appartenait au clan des million-naires de Leipzig. Comme tous ceux qui venaient chez nous il crut que notre intérieur renfermait un bonheur vrai et pro-fond. Son cœur un peu refroidi s'y réchauffait ; les ombres qu[i]

jà étaient tombées sur sa vie s'effaçaient, et derrière l'obscu-é renaissait la lumière. De là son amitié pour nous.



Durant les premières semaines de notre séjour à Leipzig, spoir vint m'effleurer que peut-être après tout les choses tre mon mari et moi prendraient une tournure meilleure. La ndation de la revue avait réalisé le plus ardent désir de cher-Masoch. Il était à la tête d'un grand organe, qu'il pou-it orienter à sa guise et dans lequel il pouvait réaliser tous s plans littéraires. De toutes parts on lui souhaitait le succès il pouvait choisir parmi les plus grands noms ceux de ses llaborateurs. J'espérais donc qu'aidée par les circonstances llais pouvoir respirer, vivre tranquille, et que notre nouvelle heureuse situation dompterait enfin le mauvais esprit chez omme qui, ainsi qu'il me l'avait une fois écrit, était « mon stin ».

Je me trompais.

Le travail écrasant de mon mari ne l'avait pas empêché de marquer que le Dr Baumgærtner était « amoureux fou » de oi.

Le Dr Baumgærtner, de sa manière ouverte et confiante, ait fait quelques observations sur moi à mon mari, et de là découverte néfaste. Que le fait même que ces observations aient été faites au *mari* excluait toute arrière-pensée, c'était e distinction trop délicate pour être aperçue de Sacher-asoch.

Le Dr Baumgærtner était amoureux de moi et il y avait u de mettre à profit une circonstance aussi favorable.

Tout d'abord je n'écoutai pas mon mari quand il m'en parla. is il me fit bientôt comprendre que le succès de la revue pendait de moi, c'est-à-dire qu'il ne voulait pas seulement vailler, mais aussi se divertir, et que c'était à moi de lui ocurer ce divertissement, si j'avais à cœur notre existence.

Quoique le tenant pour capable de tout risquer pour obtenir réalisation de sa volonté, je lui répondis froidement et nette-ent : non ! chaque fois qu'il m'en parla.

Mais dès lors mes rapports avec le Dr Baumgærtner s'en uvaient gâtés pour moi.

— Vous devriez vous marier, Dr Lionel, dit mon mari à

son éditeur, un soir qu'ils causaient ensemble. Une brave e bonne femme, c'est après tout le plus grand bonheur; cela rem plit la vie, et quand viennent les enfants, comme on se sen riche alors!...

Le Dr Baumgærtner tomba dans le piège.

Il répondit avec sa simple cordialité :

— Si je trouvais une femme comme la vôtre, je n'hésiterai pas une seconde, même si, comme cette heureuse femme don parle la légende, elle n'avait pas de chemise sur le dos.

En parlant ainsi, il se tourna vers moi et me regarda bie en face, un sourire heureux sur les lèvres.

Une joie profonde, mais triste aussi, fit battre plus vite mo cœur; ne savais-je pas que le jour viendrait où je perdrai cette amitié, comme j'en avais perdu tant d'autres?...

La porte s'était à peine refermée, ce soir-là, derrière le D Baumgærtner, que mon mari poussait un cri de triomphe.

La revue nous avait mis en rapports suivis avec toutes l célébrités intellectuelles de l'époque. De notre modeste pe appartement, des fils subtils nous rattachaient à tout le mon civilisé et nous amenaient sans cesse des pensées et des idé nouvelles. Je me trouvais ainsi au milieu d'un courant de v intellectuelle intense et ce fut comme une bénédiction pour mo parce que j'appris à comprendre les destins variés des homme et les aspirations des grands esprits et à me rendre compte d peu d'importance de mon propre sort de femme ignorée.



Au nombre des offres que nous reçûmes pour la rédactio de la revue, s'en trouva une d'une demoiselle Hulda Meiste de Pasewalk. Elle s'offrait comme traductrice de plusieur langues. Nous lui donnâmes un travail à faire à l'essai; et ce lui-ci nous ayant donné satisfaction, nous l'engageâmes.

C'était une petite créature déjà très fanée, mais apparem ment très prétentieuse. Ses façons minaudières, la peine qu'ell se donnait pour avoir un air de distinction, sa coquetterie im portune avaient quelque chose de terriblement agaçant. Mai c'était une excellente traductrice, et le reste importait peu.

Beaucoup de Français vinrent nous voir à cette époque Saint-Saëns, le professeur Séailles; Mme Adam, directrice d la *Nouvelle Revue* et amie de Gambetta, nous annonçait sa

site de Saint-Pétersbourg, où elle se trouvait en mission olitique. Nous reçûmes aussi, en janvier 1882, une lettre de üremberg, d'un M. Armand, qui nous disait qu'il se trouvait ans cette ville pour y faire une étude sur Dürer et qu'avant e retourner en France il tenait à exprimer à Sacher-Masoch ute l'admiration qu'il avait pour lui. Il nous annonçait sa isite pour les jours suivants.

M. Armand vint et nous le trouvâmes extrêmement sympaique. Il était encore jeune, mais déjà très fort, ce qui le faiit paraître plus âgé et lui donnait une certaine lourdeur. Il arlait très simplement et tout ce qu'il disait semblait si bien enir tout droit du cœur qu'on se sentait touché par ses paros. Il ne parlait pas de lui-même, mais il s'entendait fort bien laisser tomber, par-ci par-là, au cours d'un entretien, quelues observations qui le mettaient en lumière ou qui laissaient omprendre ce qu'il ne voulait pas exprimer.

En s'en allant, il demanda la permission de revenir.

Léopold était enchanté de lui.

— Quel charmant homme! s'écria-t-il. Ces Français! Comme n s'entend aisément avec eux!

Le lendemain matin, quand j'entrai au salon, j'y trouvai ne grande gerbe de merveilleuses roses que m'avait envoyées I. Armand.

M. Armand resta à Leipzig et le Dr Baumgærtner partit n voyage. Celui-ci nous fit seulement savoir que des affaires appelaient pour quelques semaines à Vienne. Il partit sans rendre autrement congé de nous.

Il avait, dans les derniers temps, de plus en plus espacé ses isites, et avait fini par ne plus venir du tout.

Ce départ soudain, et pour aussi longtemps, m'inquiéta. Quelque chose avait dû se passer.

Depuis des semaines, mon mari me témoignait de la mauvaise humeur. Jadis il cessait de travailler dans ces momentsà; maintenant il ne pouvait plus procéder ainsi. Avec la direction de la revue il avait assumé des devoirs envers des tiers, aussi quoiqu'il me fît comprendre qu'il allait bientôt en avoir assez, se voyait-il forcé de continuer à travailler.

Avait-il fait lui-même, comme il m'en avait si souvent menacé, des ouvertures au Dr Baumgærtner?

Le sang me monta à la tête, et je tremblai de honte et de colère à la pensée que la chose était possible.

Je savais qu'il n'avait pas la moindre compréhension pour le caractère grave et pur du Dr Baumgærtner et qu'il était aveugle aux sentiments élevés de ce jeune homme. Je ne pouvais, en pensant à cela, que me dire qu'il se pouvait bien que Sacher-Masoch eût risqué une démarche aussi honteuse et que Baumgærtner, cruellement déçu à notre égard par cette vilenie, se fût enfui.

Car comment l'idée eût-elle pu venir au Dr Baungærtner que je ne vivais pas en communion de pensées avec mon mari ?

★

Maintenant c'était M. Armand qui devait prendre la place laissée vacante par le Dr Baumgærtner.

Un Français ! Voilà un esprit tout différent. Il ne serait pas ému outre mesure, celui-là, quand on lui dirait qu'un romancier cherchait à mettre un peu d'originalité dans ses rapports avec sa femme ! Et en même temps, mon mari m'assurait de son amour, « jamais il ne m'avait tant aimée ».

Mais un autre amour m'entourait maintenant. Il ne s'exprimait pas par de grands mots, mais par la préoccupation constante de mon bien-être. Avec l'instinct du cœur, Armand devinait mes désirs, avant que j'en eusse moi-même conscience, et grâce à lui ils s'accomplissaient comme s'accomplissent les merveilles des contes de fées. Je vis souvent cet amour souffrir en secret, parce qu'il ne pouvait pénétrer plus avant dans ma vie, tout en se doutant qu'il y avait là une douleur vis-à-vis de laquelle il était impuissant.

Et quand ses deux yeux sombres et bons se fixaient sur moi, anxieux et sondeurs, je ressentais ce que doit ressentir un pèlerin quand, lassé par une longue marche à travers la tourmente et la nuit noire, il pénètre soudain dans un intérieur clair et chaud, où il peut se reposer de sa fatigue.

Cette sensation était neuve et inconnue pour moi. Longtemps je ne voulus pas y croire. Mais quand je *dus* me rendre à la réalité, je regrettai que cet amour fût venu si tard, — trop tard. Et c'est précisément parce que je le croyais sans avenir que je me laissai aller à sa douceur et que je m'en réjouis, comme on

réjouit en hiver d'un rayon fugitif de soleil que le froid et obscurité vont remplacer tout à l'heure.

★

L'amour d'Armand différait encore à un autre point de vue e celui de mon mari : celui-ci m'attirait en bas, dans les profondeurs où grouillaient ses passions ; celui-là m'élevait à de aires hauteurs ; j'étais pour lui tout ce que la vie pouvait lui onner de meilleur, de plus beau, de plus sacré, — un trésor er, sur lequel il voulait veiller avec un soin anxieux.

Il ne se doutait pas combien sa foi en moi, son amour pur généreux me soutenaient et me donnaient de force à l'heure ême où j'avais à mener une lutte si pénible contre les plans onteux de mon mari.

Car j'avais beau être indifférente à l'opinion du monde, je l'étais pas à celle de ceux qui me touchaient de près et que estimais. Ce qu'Armand pensait de moi était pour moi une onsolation et une joie, de même que je me sentais tourmentée savoir que le Dr Baumgærtner devait penser du mal de moi... ce moment-là et pour de longues années.



Mon mari ne me laissait plus un instant de répit. Il était omme possédé. Sans cesse il me poussait à « y aller sérieuseent » avec Armand.

Il souillait ainsi l'image que je portais en moi de l'amour Armand et me torturait heure par heure.

Et pas une fois l'idée ne lui vint qu'il travaillait à sa propre uine.

J'ai une lettre devant moi, qu'il écrivait le 8 janvier 1869, Méran, à son frère :

Mon cher Charles,

Plus le cycle de nouvelles sur *l'Amour des Sexes* approche de sa n, plus le titre *le Cantique des cantiques de l'amour* me paraît suffisant. En cherchant un titre, l'idée m'est venue, le 6 décembre, on seulement de faire suivre ce cycle par un autre, sur la *Propriété*, mais de représenter *toute l'existence de l'homme* — autant u'un romancier peut le faire — par un *grand cycle de nouvelles*. a chose a mûri depuis ; en me promenant sur la ruine pittoresque la Zenoburg, à l'heure du crépuscule, les idées, la matière se sont

élargies. De vieilles ébauches se fondent d'elles-mêmes dans le no[u]veau plan, des choses nouvelles se présentent, beaucoup restent [à] l'état de semence, mais je suis déjà assez loin pour pouvoir expos[er] mon plan. Mais n'en parle à personne ; depuis que Kürnberger m['a] tant volé, je suis méfiant.

Je te communique mon plan en détail, parce que, si tout va bien, [il] me faudra au moins trois ou quatre ans pour le développer. S'il [ne] m'est pas donné de terminer une œuvre aussi considérable, ce se[ra] un legs pour toi, et tu pourras l'achever dans mon sens. Le cyc[le] complet de nouvelles aura pour titre : *le Legs de Caïn.*

Comme prologue, une nouvelle sous le titre : *le Legs de Caï[n]* qui développera les idées de toute l'œuvre. *Le Legs de Caïn* se com[-]posera de : *l'Amour des Sexes*, *la Propriété*, *l'Etat*, *la Guerr[e]*, *le Travail*, *la Mort*. — Une des idées principales du cycle est q[ue] l'humanité ne sera heureuse que quand les lois morales de la socié[té] auront aussi leur pleine valeur dans l'Etat et que les soi-disa[nt] « grands princes », les grands généraux et les grands diplomat[es] finiront sur la potence ou au bagne, comme cela arrive aujourd'h[ui] aux assassins, aux brigands, aux faussaires et aux escrocs.

Dans *l'Etat :* la misère et la conduite des affaires de la monarc[hie] absolue ; le mensonge du constitutionnalisme ; le salut par la dém[o]cratie ; les Etats-Unis d'Europe ; une législation commune.

La Guerre : la peur de la guerre ; le recrutement ; la misère [des] armées permanentes : feu, pillage, viol, famine, vol des cadavres. [Le] service militaire obligatoire pour tous prépare le désarmement.

Le Travail : c'est un tribut volontaire à l'existence ; il en surmon[te] momentanément les dangers et rend l'homme content. Le riche lim[i]tera ses besoins, pour avoir à travailler aussi peu que possible. L[a] société, par contre, doit s'efforcer de réduire le travail en général e[n] exterminant l'oisif et le parasite et par une juste division du trava[il] entre tous ses membres.

Comme épilogue, une nouvelle qui clôt le tout : *la Nuit Saint[e]*. La naissance du Christ, non pas Jésus-Christ fils de Dieu, ma[is] Jésus-Christ *l'homme sur la Croix*, qui reste le symbole éternel [de] la délivrance par la renonciation à l'égoïsme ; l'amour des homme[s]. Christ l'homme sans amour sexuel, sans propriété, sans patrie, sa[ns] querelle, sans travail, qui meurt volontairement, personnifiant l'[i]dée de l'humanité ; et en ce sens chacun entend la parole d'exhorta[-]tion : « Tu dois prendre sur toi la croix de l'humanité. »

Tout cela n'est qu'une esquisse. Le plan même sera bientôt com[-]plet : une foule de pensées, d'histoires, de formes affluent. Aussit[ôt] que j'aurai fini ce que j'ai sous la plume, je me mettrai au *Legs d[e] Caïn* et je n'entreprends rien d'autre avant d'avoir achevé cela.

Mais me sera-t-il accordé de développer les grandes pensées qui m'inspirent et qui m'élèvent ?

Cette question me préoccupe sans cesse, mais elle me pousse aussi sans cesse à créer.

Seule une faible partie de ce grand projet fut exécutée. L'esprit était fort, mais la chair faible. La force morale de l'écrivain ne suffisait pas à soutenir, à guider jusqu'au bout son talent, et sans morale sérieuse les grandes pensées ne peuvent se transformer en actes.



Armand ne pouvait manquer de trouver singulières les allures de mon mari, qui s'en allait chaque fois qu'il arrivait. Mais je ne voulais pas qu'il y eût une ombre entre Armand et moi et je pris la résolution de lui dire ce qu'il y avait entre moi et mon mari.

Il resta comme engourdi. Devait-il croire cela de Sacher-Masoch? Soudain il devint pensif et me regarda avec une attention intense.

Une longue, longue minute s'écoula.

Puis il vint s'asseoir à côté de moi, m'attira vers lui, leva ma tête courbée sous la honte qui me brûlait le visage, la couvrit de ses grandes et larges mains protectrices, et me dit :

— Wanda, viens avec moi, veux-tu? Quitte ton mari... Je te prends avec tous tes enfants et je te garde pour la vie. Je veux que tu sois heureuse, comme aucune femme ne l'a encore été... Je ne veux faire rien d'autre que te rendre heureuse. Et j'aimerai les enfants mieux que lui; je les élèverai mieux et j'assurerai leur avenir. Demande ton divorce, pour que nous puissions nous marier, et si ce n'est pas possible, nous n'en serons pas moins heureux sans cela. Quitte-le seulement et sois toute à moi!

Il y a des instants de bonheur si indicible qu'ils semblent effacer des siècles de souffrance.

Cet instant fut un de ceux-là.



Quand le Dr Baumgærtner fut revenu de voyage, il écrivit à Sacher-Masoch qu'il ne voulait pas continuer à éditer *Auf der Hœhe.*

Pâle de frayeur, mon mari me tendit la lettre. Je l'avais prév et cependant je sentis battre mon cœur. Tout le bel aven rêvé gisait maintenant dans la boue.

N'ayant pas fait de contrat avec M. le Dr Baumgærtne Sacher-Masoch ne pouvait rien faire. Le prochain numér même de la revue ne devait plus paraître chez Gressner Schramm, et cela le désespérait. Comment trouver, le jo même, un autre éditeur? Il n'y était plus du tout et, comm étourdi par le coup, il restait là, à me regarder fixement, a tendant sans doute que je lui vinsse en aide. Mais je n'ava plus rien à lui offrir. Je portais bien ma part du malheur, ma je ne le partageais plus avec lui. Ainsi tomba tout ce qu'il avait de commun entre nous : nos soucis, et chacun res seul sous sa propre charge.

Quand Armand vint, le soir, il vit aussitôt que quelque cho de grave devait s'être passé. Sacher-Masoch le tira vite d'in certitude en lui montrant la lettre du Dr Baumgærtner.

La nouvelle parut faire à Armand plus de plaisir que peine.

Il avait fait, chez nous, la connaissance d'un jeune édite Ernest Morgenstern, qui avait édité plusieurs choses de m mari, et il s'était lié avec lui. Il nous dit de nous tranquillise qu'il allait se rendre immédiatement chez Morgenstern, s'e tendre avec lui, et qu'à eux deux ils se chargeraient de la r vue. Il y alla aussitôt.

La pensée qu'Armand et Morgenstern se chargeraient peu être d'éditer la revue changea du tout au tout les idées de mo mari. Il se mit à marcher à grands pas, de long en large, pa la chambre et me dit d'un ton presque arrogant :

— Et je n'y avais pas pensé! Pour ces deux jeunes gens, y a là un avenir splendide : Morgenstern comme éditeur Armand comme co-directeur d'une revue aussi importante! est d'ailleurs tout naturel qu'Armand cherche l'occasion c s'attacher davantage à nous, car il a l'air de t'aimer très sérieu sement et par conséquent il doit tenir beaucoup à pouvoir re ter près de nous. Mais cette fois je ferai un contrat solide; ne veux pas qu'il m'arrive une seconde fois de me voir lâch ainsi par un éditeur.

Armand et Morgenstern prirent la revue à leur compt Sacher-Masoch s'était taillé des conditions encore plus fav

bles que celles qui lui avaient été accordées par Gressner et hramm, et cela par contrat.

Ainsi, grâce aux circonstances, son plan se réalisait et il ait pouvoir « faire à la revue ce qu'il voulait ».

Persuadée que j'étais déjà la maîtresse d'Armand, il se oyait maître de la situation. N'étions-nous pas « dans sa ain »?

Il se trompait. Je n'étais pas la maîtresse d'Armand. *Je ne i jamais été.*



Sacher-Masoch exprima le désir qu'Armand, Morgenstern et oi nous nous rendissions à Hambourg et à Berlin, dans l'inrêt de la revue. Pas très convaincu de la nécessité de ce yage, du moins en ce qui me concernait, je me refusai abord à le faire. Mais Sacher-Masoch insista et je cédai.

Ce fut vers le milieu de mars que nous partîmes.

Inquiète au sujet de mes enfants, j'avais prié Mlle Hulda Meis-r de s'occuper d'eux pendant mon absence et de me rempla-r un peu chez moi. Elle me promit de le faire.

Huit jours après, au retour, dans le train, la conversation mba sur Mlle Meister. Armand et Morgenstern, qui ne pouient pas la sentir, donnèrent, comme toujours en parlant elle, libre cours à leurs sentiments. « Elle est venimeuse, sait Morgenstern ; il ne faut pas l'approcher de trop près. »

Armand ajouta : « Il faut nous en débarrasser à tout prix, faut qu'elle s'en aille. »

Mon mari, dans les derniers temps, avait fait grand cas de traductrice et l'avait défendue contre ses adversaires. Il ppelait « sa main droite » et affirmait qu'il ne pouvait se sser d'elle. C'est pour cela que je la défendais, et je le fis core cette fois. Les deux autres éclatèrent : étais-je donc eugle, que je n'avais pas vu que la Meister était depuis longmps la maîtresse de mon mari ?

Je savais que penser de la fidélité de mon mari, mais l'idée 'il eût pu trouver à son goût un être aussi fané, aussi ridile, aussi « vieille demoiselle », me fit rire.

Mes deux compagnons regrettaient déjà d'avoir parlé et se saient.

Je me souvins alors que mon mari m'avait écrit dans une

de ses lettres que Mlle Meister avait reçu une fourrure superbe.

Une fourrure en mars! me dis-je. Cette fourrure pouvait, en effet, motiver un soupçon. Mais c'était vraiment trop bête. La Hulda Meister! Non, il valait mieux n'y pas penser.

A la maison, je trouvai Sacha au lit, la tête bandée. Effrayée, je demandai ce qui était arrivé.

— Rien, me dit mon mari; il est tombé dans la rue, mais ce n'est rien.

Je me sentis étrangement mal à mon aise chez moi; tout m'y parut glacé. Je regardai autour de moi; il n'y avait rien de changé, — et cependant tout était autre.

J'avais une bonne et brave servante, Zenzi, que j'avais amenée de Passau. Je lui reprochai d'avoir laissé les enfants dans la rue, ce qui lui était défendu, comme elle le savait bien. Elle ne me répondit pas. Je me fâchai et la brusquai. Elle finit par avouer, en pleurant, ce qui était arrivé.

Mlle Meister m'avait prise au mot, quand je lui avais demandé de me remplacer; elle s'était complètement installée dans ma chambre, s'était servie de mon linge et de mes effets et s'était couchée, la nuit, dans mon lit, à côté de mon mari. Pour que les enfants, pendant la journée, ne gênassent pas, on les avait expédiés dans la rue; de là l'accident.

C'était l'heure où Mlle Meister avait coutume de venir. Je fermai à clef la porte qui menait du salon dans la chambre à coucher et je mis la clef dans ma poche.

Un coup de sonnette. Mignarde et distinguée, la demoiselle de Pasewalk entra en sautillant. Mon mari, qui se doutait sans doute de quelque chose, restait là comme pétrifié. J'appelai la bonne et je lui fis répéter mot pour mot, en leur présence, ce qu'elle m'avait dit. Ni l'un ni l'autre ne se risqua à la contredire. Ayant fait sortir la fille, je fermai à clef la porte du salon, je pris un fouet que j'avais préparé, et je battis la demoiselle avec autant de force et aussi longtemps que mes muscles me le permirent. Elle sautait d'un coin du salon dans l'autre, en criant sans s'arrêter : « Mais, défendez-moi donc, monsieur le Docteur, mais défendez-moi donc! » Ces cris n'éveillaient aucun écho dans le cœur de mon mari, qui restait comme pétrifié.

Quand je fus lasse de frapper, j'ouvris la porte et je poussai ma « remplaçante » dehors.

Quant à mon mari, j'en avais fini aussi avec lui.

A l'heure même, je fis porter son lit et tout ce qui lui appar-
nait dans une autre chambre, avec toutes les fourrures, et
us les fouets.

Libre! Délivrée du tourment de dix années!... m'appartenir
: nouveau à moi!... ne jamais plus mettre une fourrure, ne
mais plus tenir un fouet!... et ne jamais plus entendre dire
ı mot du Grec!...

Comme une lourde armure portée durant de longues années,
ıi m'avait comprimée, gênée dans les mouvements naturels
: mon corps et menacée de me mutiler, la charge tomba de
es épaules et je dus m'asseoir un instant pour goûter tran-
uillement et tout entière la joie de cet instant et la satisfac-
on d'avoir agi.

Le lendemain Mlle Meister écrivait à Sacher-Masoch :

Leipzig, 22. 3. 82.

Monsieur, à la suite de ce qui m'est arrivé aujourd'hui chez vous,
ous comprendrez que je renonce à mon poste dans la rédaction. Je
rminerai mon travail pour le numéro de mai, puis je retournerai
ıez moi ou à Berlin, et je vous prie de m'y faire parvenir les hono-
ires qui me sont encore dus.

De Berlin je ferai les démarches nécessaires pour obtenir de la jus-
ce satisfaction pour l'offense que j'ai subie.

Agréez, etc.

HULDA MEISTER.

Ces « démarches » je les attends encore.

★

En avril, nous louâmes, à Knauthain, près de Leipzig, une
etite villa où nous allâmes demeurer.

Je savais bien que Sacher-Masoch ne risquerait pas une ten-
ıtive de réconciliation avec moi; mais j'avais compté sans sa
échanceté et sans sa duplicité slave.

Sa liaison avec Mlle Meister continua et en même temps il
ı avait une autre avec une dame Jenny Marr, très connue à
eipzig. Ces deux dames travaillaient pour le même objet: le
éparer de moi et prendre ma place. Il m'aurait bien quittée,
il n'avait été forcé de se dire que se séparer de moi, c'était
: séparer en même temps d'Armand, c'est-à-dire d'une source

abondante d'argent. Or, il avait justement besoin de beaucoup d'argent, pour se procurer toutes les fourrures dont il ne pouvait se passer pour ses nouvelles amours.

A titre de compensation pour la contrainte qui lui était ainsi imposée et peut-être aussi parce que mon calme et mon indifférence l'énervaient, il se vengea de moi en essayant de me tourmenter d'une manière raffinée. Il cherchait de préférence à m'humilier en présence des enfants, car il était sûr ainsi de me faire souffrir. Il m'enleva complètement Sacha. Souvent il emmenait l'enfant avec lui, à Leipzig, quand il allait voir ses maîtresses. Je dus me soumettre.

Il s'ingéniait également à chercher chicane à Armand. Quand celui-ci risquait la plus timide observation sur les frais énormes de la revue, il le menaçait de planter là *Auf der Hœhe* et de quitter Leipzig avec *sa femme* et ses enfants ; ou bien il insinuait que si lui, Armand, ne se tenait pas tranquille, il userait de ses *droits conjugaux* et lui montrerait la porte.



En hiver, nous allâmes habiter un grand appartement dans la Elsterstrasse à Leipzig, qu'Armand avait fait meubler avec élégance.

Le 1er janvier 1883, au bout de 25 années de travail littéraire, Sacher-Masoch célébra son jubilé. Armand avait remué ciel et terre pour donner à ce jubilé autant d'éclat que possible, et, de ce fait, il s'était couvert de dettes.

Mme Adam m'écrivit qu'elle avait obtenu pour mon mari la croix de la Légion d'honneur ; d'autres pays il reçut également des décorations, et ce jour-là la maison fut si pleine de présents et de gens venus pour le féliciter que j'en eus le vertige.

Le 27 janvier, avant-veille du jour de naissance de Sacher-Masoch, un grand dîner eut lieu chez nous, et le 29 janvier au matin il vint dans ma chambre et me dit qu'il venait de faire emporter ses effets et ceux de Sacha, vu qu'ils me quittaient tous les deux. Je pouvais, d'ailleurs, choisir entre lui et Armand, — mais il ne souffrirait plus la présence de mon amant.

Armand avait des difficultés pécuniaires et ne pouvait plus satisfaire aux demandes d'argent continuelles de Sacher-Masoch.

Il s'était adressé à sa famille pour obtenir des fonds et on ui avait promis de lui donner une forte somme, 100.000 fr., e crois, pour la revue. Son père était venu à Leipzig à ce sujet t avait fait part de cette intention à Sacher-Masoch. Mais elui-ci s'impatienta, l'argent ne venait pas assez vite à son ré, et, dans un accès de mauvaise humeur, il écrivit au père 'Armand qu'il renonçait à la revue. La famille d'Armand, qui vait cru que l'entreprise était très sérieuse et que Sacher-Iasoch était un homme en qui on pouvait avoir toute confiance, ut prise de méfiance et rentra son argent dans son coffre. acher-Masoch s'était mordu lui-même; à nous maintenant 'en subir les conséquences.

Je le laissai partir.

Je payai à mes deux domestiques le salaire qui leur était dû t je les priai de quitter immédiatement la maison.

Quand Mitchi et Lina revinrent de l'école, j'étais seule. Ils irent la chambre à moitié vide, la place où avait été le lit de acha; ses jouets n'étaient plus là; lui-même n'était pas ren-ré de l'école; il n'y avait plus de bonne et maman était elle-nême dans la cuisine, en train de préparer leur dîner. Com-ien de : Pourquoi? dans leurs petits cœurs, auxquels leur rai-on d'enfant ne trouva pas de réponse et qui cependant affec-èrent douloureusement leur jeunesse. Timides et craintifs, ils e serraient l'un contre l'autre, contre quelque péril inconnu, nais ils n'osèrent pas me poser de questions directes, se conten-ant de me suivre sans cesse du regard, comme des chiens dèles qui ont peur de perdre la trace de leur maître. Lina vait douze ans; bien des choses pouvaient déjà la faire pen-er. Que j'eusse voulu les connaître, ses pensées! Mais jamais lle ne m'ouvrit son cœur, et je n'ai jamais essayé de forcer ne porte fermée.

Un beau jour Lina ne rentra pas non plus de l'école.

Nous nous trouvâmes donc seuls, moi et mon noiraud. Je 'avais pas à m'inquiéter à son sujet : plus les autres s'éloi-naient de leur mère, plus il se cramponnait à moi et plus il se entait heureux, car il avait enfin sa maman à lui tout seul.

Quelques semaines plus tard, Sacha tomba malade et son ère me fit demander si je voulais le prendre chez moi.

Si je voulais!

Et quand on me l'apporta, l'enfant jeta ses bras autour de

mon cou, m'embrassa de ses lèvres brûlantes de fièvre et m'a dit :

— Oh ! petite mère !...



Dans l'intérêt des enfants, il fallait mettre de l'ordre dans nos affaires. J'allai voir Me Broda, avocat, et le priai de s'occuper de moi. Il le fit volontiers et je trouvai en lui un défenseur sincère et chaleureux. Il eut une entrevue avec Sacher-Masoch, qui reconnut ses torts, promit tout et ne tint rien.

Je dus quitter le grand appartement qu'on ne payait plus. Aussitôt que Sacha fut rétabli, j'allai demeurer avec les enfants dans un appartement avec jardin à Böhlitz-Ehrenberg.

J'espérais déjà que mon désir le plus ardent était près de se réaliser : que j'allais être débarrassée de l'homme et que je pourrais garder les enfants.

Je fus tirée de mon erreur d'une manière terrible.

Un matin, les deux garçons jouaient dans le jardin, tandis que j'étais en train de prendre un bain froid, comme je le faisais toujours à cette heure-là. Tout d'un coup j'entends une voiture s'arrêter à la porte. Croyant qu'Armand m'envoyait un message, je regarde par la fente des volets fermés. Je vois le secrétaire de mon mari, dans le jardin, passer Sacha à son père, par-dessus la haie, la franchir lui-même, et la voiture les emmener tous les trois.

Les jambes me manquèrent et je me sentis faiblir. Mais je ne voulais pas m'évanouir; il me fallait toute ma force pour agir vite.

La femme chez laquelle je demeurais était sûrement d'accord avec mon mari; sans cela celui-ci n'aurait pas pu choisir l'heure précise de mon bain. Mais quand elle entendit mon cri de folie et qu'elle me trouva gisant à terre, paralysée par la frayeur, je crois qu'elle regretta d'avoir prêté la main à cet enlèvement.

Elle m'aida à m'habiller et je me rendis chez Me Broda.

Mais quand je voulus raconter à mon avocat ce qui s'était passé, au lieu de mots je ne pus trouver que des larmes...

Je savais d'avance qu'il ne pouvait rien pour moi, qu'il n'existe pas de loi qui permette, sans qu'un procès et un juge-

ment ne soient intervenus, à l'un ou à l'autre des parents de garder les enfants.

Mais s'il est possible à une mère de trouver une consolation dans une situation pareille, je la trouvai dans la chaude sympathie de mon avocat.

Ce qui m'écrasait entièrement, c'était le sentiment très net que l'enfant était perdu pour moi.

Sacher-Masoch me l'avait déjà enlevé et ramené plus d'une fois; je pouvais espérer qu'il en ferait autant cette fois-ci, et cependant pas un instant cet espoir ne vint jeter sa lueur dans mon infortune; si j'avais vu mon enfant chéri dans un cercueil devant moi, je n'eusse pu être plus convaincue que je l'avais perdu pour toujours.

Sans volonté consciente, sans pensée, et comme si mes pieds m'avaient portée d'eux-mêmes, je me dirigeai vers l'appartement d'Armand.

Mais je ne trouvai chez lui ni réconfort, ni secours. Il me donna, il est vrai, des larmes de pitié et des paroles d'espoir et de paix, mais mon cœur, qui demandait à grands cris l'enfant, ne pouvait rien comprendre d'autre ; un mur se dressait devant l'avenir et la paix ne me semblait possible que dans la tombe.

Alors il ralluma mon énergie paralysée par la peur et le chagrin, en me disant que, probablement, Sacher-Masoch, poussé par le désir de me faire souffrir, m'enlèverait aussi Mitchi.

Dans le désespoir causé par l'enfant perdu, j'avais oublié celui qui me restait.

Nous courûmes en toute hâte à Böhlitz-Ehrenfeld, fouettés par la peur de ne plus trouver Mitchi.

Il était encore là. Nous portâmes tous ses effets dans la voiture, et Armand, qui voulait le garder chez lui, l'emmena à Leipzig.

★

J'allais tous les jours en ville, du côté de l'école que fréquentait Sacha. Que venais-je faire là ? Je ne sais. Peut-être voulais-je seulement me trouver aussi près de lui que possible pendant le court espace de temps que j'allais passer encore à Leipzig, car c'était chose décidée que nous n'y resterions pas.

Peut-être avais-je encore une lueur d'espoir ; un hasard pou-vait me rendre mon enfant. Cachée derrière un mur, je le voyai venir, toujours accompagné par son père où par le secré-taire, riant, bavardant et heureux. Parfois il passait, san s'en douter, si près de moi que j'étais sûre qu'il devait en-tendre les battements violents de mon cœur, et que j'étai étonnée de voir que l'amour indicible qui de tout mon être allait vers lui ne le touchât pas et n'arrivât pas à troubler son innocente gaieté. Une douleur déraisonnable, égoïste, mai aiguë, me faisait alors monter les larmes aux yeux, et à tra-vers ce rideau de larmes, je ne pouvais plus voir mon enfant n'entendant plus que sa petite voix fraîche et claire comme l son d'une cloche d'argent déjà lointaine.

Je passais de longues heures à tourner autour de l'école cherchant à deviner quelles fenêtres pouvaient bien être celles de sa classe, et une fois l'idée me vint de monter, d'aller tou droit dans la classe et d'y chercher *mon* bien, mon petit ! E je l'eusse fait, si la peur que son cœur ne se fût détourné d moi et qu'il ne refusât de suivre sa mère ne m'eût arrêtée. C je m'étais fait une loi de la liberté en amour que j'étendais éga-lement à mes enfants ; je ne voulais pas qu'il fût question entre nous d'un amour qui fût un *devoir*.

J'ai beaucoup souffert durant les dix années de mon mariage avec Sacher-Masoch, mais quoi que ce fût, soucis matériels, avilissement ou esclavage de l'âme, cela ne m'a pas brisée e cela ne fut rien à côté de la douleur sans borne qui me vint de cet enfant pour lequel j'avais un amour si profond.

Je m'en allai et m'enfermai avec mon chagrin.

Il y eut bien encore des moments où ma nature se révolta contre cet excès de souffrance, où je voulus me redresser e prendre possession de moi-même. Ce fut en vain. Ma vie avait sa racine dans l'amour de mes enfants ; sans cet amour, le nerf de ma vie était rompu.



Je crois que c'est vers le milieu de juin que je quittai Leip-zig avec Mitchi. Armand devait nous suivre le lendemain

Nous nous arrêtâmes dans la première petite ville de la Suisse française, à Neuveville, au bord du lac de Bienne.

Il était tard dans la nuit quand nous y arrivâmes. Le lende

in matin, de bonne heure, j'allai avec Mitchi au bord du . Il y avait là comme l'idée d'un parc : un petit carré en-ré de beaux vieux arbres, avec quelques bancs.

Quand Mitchi était seul avec moi il ne jouait jamais et ne -lait presque pas. Il semblait retenir son haleine pour goû-t entier le bonheur divin d'être près de sa mère. C'est ainsi il restait assis, muet, à côté de moi.

L'endroit était sombre, frais et délicieusement solitaire. ns pensée, je goûtais la vue de ce paysage charmant, du lac x vagues douces, du rivage vert d'Erlach, de l'autre côté, de Saint-Pierre, gerbe de fleurs issue du lac et que domi-it plus loin des montagnes sombres dominées leur tour par dentelure de pics brillants au soleil, nuages peut-être, t-être les cimes des Alpes Bernoises.

Soudain je vis Armand devant moi, l'air ému et les yeux nides.

— Qu'y a-t-il ?

— En arrivant, me dit-il d'une voix émue, quand je t'ai vue ise ici avec l'enfant, si seule, si tranquille dans ce pays anger, j'ai senti si bien ta situation, et combien tu es perdue abandonnée maintenant, vous m'avez fait tant de peine tous deux, tant de peine... que je me suis juré que ma vie n'au-t plus qu'un but : vous rendre heureux, toi et l'enfant... vois-tu comme c'est étrange : quelque mal que cela me se de te voir ainsi, ton malheur fait cependant mon bon-ur... Maintenant tu n'as plus personne qui s'occupe de toi, e moi... Comprends-tu combien ceci me rend heureux : *te sséder seul...!*

Les jours s'écoulèrent, calmes et tranquilles, avec ci et là un age provoqué par un accès de jalousie de la part d'Armand. s accès venaient comme une maladie et il en souffrait de me. Ils ne nous causaient que de la douleur, et des heures ublées et amères. Il était jaloux du soleil qui m'éclairait, du ır de ma chambre, qui me regardait. Quand l'accès était ssé, il me priait avec des larmes et des sanglots de lui par-nner. Et je lui pardonnais ; mais à ces moments-là je sen-s mon cœur refroidi pour lui ; il s'en rendait compte, et cela gmentait son regret et sa peine.

Au lieu de rester confiants l'un à côté de l'autre, nous nous itions alors.

Oh! déchirer ce qu'on a de plus cher, comme cela se ve[illegible] sur votre propre bonheur!

Je dus de nouveau me rendre compte qu'il n'est pas vrai [illegible] l'homme et la femme ne font qu'un quand ils s'aiment. [illegible] deux on ne peut faire un, avec la meilleure volonté du mon[illegible]

Et il est bien qu'il en soit ainsi.

L'isolement de la vie la plus profonde de notre être d[illegible] nous être sacré; pas une autre vie ne doit en dépasser le seu[illegible] car ce n'est que dans cet isolement que se retrouve et que [illegible] conserve le vrai moi, pur et fort ; et c'est là l'important, q[illegible] chacun reste ce qu'il est : un être entier.

★

A Neuveville, nous habitions à l'hôtel du Faucon, un h[illegible] tranquille, admirablement tenu par une veuve, Mme Kell[illegible] une brave et excellente femme.

Armand s'occupait beaucoup et presque avec passion de [illegible] ducation de Mitchi, qu'il aimait comme son propre enfan[illegible] repassait ses leçons avec lui, lui apprenait le français, m[illegible] avant tout il lui enseignait à être un *homme*, à ne jamai[illegible] plaindre d'une douleur physique, à ne jamais montrer de pe[illegible] à regarder tout danger en face et à *toujours dire la vér[illegible]* Garder pure l'âme de l'enfant, c'est ce qui le préoccupait sa[illegible] cesse, et il y mettait la tendresse et le tact d'une femme. Mit[illegible] le payait en affection profonde et bientôt ils furent tous de[illegible] les meilleurs *camarades* du monde; et comme c'étaient [illegible] même temps de gais compagnons, ils avaient toujours la t[illegible] pleine de joyeuses inventions.

Seul, le mot de mère les rendait sérieux. « Mère », c'ét[illegible] pour l'enfant comme si l'on eût dit « Dieu ». Tout dispara[illegible] sait devant la mère. La mère! Comme son cœur d'enfant tre[illegible] blait de crainte pour elle! Et le premier coup d'œil anxieu[illegible] vers elle, quand il entrait! — Etait-elle encore comme il l'av[illegible] laissée? Ne lui avait-on pas pris quelque chose d'elle? Ne [illegible] avait-on pas fait de mal?

Oh! mère, mère!... Quel bonheur infini et douloureux! L'a[illegible] goisse de cet amour les unissait tous deux. Souvent Arma[illegible] prenait l'enfant, le pressait tendrement sur sa poitrine et [illegible] caressait, comme pour le remercier de l'amour qu'il avait po[illegible] moi. Puis il me l'apportait et lui commandait :

— Embrasse notre mère !
Et la bouche, chaude et légère, comme craintive, effleurait a joue.



L'hiver avait étendu une épaisse couche de neige sur la ville la campagne ; tranquille et vide auparavant, l'endroit était aintenant comme endormi ; seul le son lointain des clochettes un traîneau faisait paraître aux fenêtres les dormeurs rieux.

Tout était tranquille autour de nous, mais pas *en* nous.

Armand passait de longues heures à côté de moi, à me faire lecture. Une fois je m'étais perdue, reprise par mes souvers et je l'avais oublié lui et son livre.

— Wanda, à quoi penses-tu ? s'écria-t-il soudain. Et pris une jalousie folle, il avait saisi une chaise qu'il brisa comme 1 jouet.

— Regarde-moi dans les yeux. A quoi pensais-tu il y a un stant ?

— Mes pensées sont à *moi*.

— Tu ne peux pas les exprimer, voilà !... Parfois j'ai envie e te fendre la tête avec une hache, seulement pour voir ce ı'il y a dedans... pour savoir ce qui se passe en toi, quand ı regardes comme cela fixement devant toi.. .pour connaître out ce qui ne m'appartient pas en toi... Si tu pouvais savoir uelle torture c'est pour moi de penser que tu as un passé ans lequel je ne suis pas... que tu as des souvenirs qui ne se ıttachent pas à moi... que tout un monde vit en toi, qui ı'est étranger et qui me restera étranger... Si tu pouvais avoir cela, tu aurais pitié de moi. Mais tu ne peux pas, parce ue tu ne sais pas combien je t'aime, tu ne sais pas tout e que tu es pour moi... Combien cet amour me fait souffrir !)uelquefois, quand je te vois tranquille et bonne, je suis calme. 'uis une ombre passe sur ton visage, ton regard va au loin... ù ?... Et toujours je pense à toi. Je parle à d'autres et je ense à toi, et quand je suis tout plein de toi, le désespoir me rend, parce que je ne suis pas digne de toi, parce que tu ne *eux* pas m'aimer !

C'est ainsi qu'il se tourmentait, et me tourmentait moinême.

J'ai déjà indiqué qu'il n'y avait pas de rapports physiq
entre nous. Ce que Tolstoï prêche dans sa *Sonate à Kreu*
s'était réalisé pour nous. Je ne crois pas, il est vrai, qu
grand Russe eût eu de quoi être fier de ses théories — ca
n'étaient pas des raisons d'ordre moral qui dictaient sa c
duite à Armand. — Ou étaient-ce, après tout, des rais
d'ordre moral?...

Quels qu'en fussent les motifs, je ne cherchai pas à les c
naître, trop heureuse qu'il en fût ainsi. Mais que son am
en fût troublé et en souffrît, cela me peinait.



A la table du « Faucon », il n'y avait que peu d'hôtes,d
ou trois voyageurs de commerce, toujours les mêmes.

Il avait de nouveau neigé la nuit et au matin une mo
blanche et légère couvrait la vieille neige déjà durcie. Les
cons avaient tissé sur ma fenêtre un voile délicat de dent
Au dehors, la neige débordait de la corniche, comme l'éc
qui va couler d'un vase trop plein.

Il devait faire très froid. Les rares personnes qui passa
se hâtaient, presque courbées en deux.

Quand nous descendîmes pour déjeuner, nous trouvâ
dans la salle à manger encore moins de gens que d'ordina
Mme Keller était debout près du buffet, suivant son habitu
tandis que sa fille servait.

J'étais assise au bout de la table, en face de la porte. Qu
que chose attira mon regard vers la porte ; je la vis qui s'
vrait et, debout sur le seuil, un homme élancé qui me regard
comme je le regardais. Dans la salle rien n'avait troublé
silence ; personne n'avait entendu l'étranger monter l'escal
de bois, raide et craquant, et tous le regardèrent, surp
Aussi avait-il en lui quelque chose d'étrange, qui frapp
dans ce milieu. Son œil ne s'était posé sur le mien que l'esp
d'une seconde, mais mon âme avait été touchée comme
une étincelle électrique et avait frissonné de peur.

De l'allure tranquille et sûre d'un homme distingué, il
vers Mme Keller et se mit à lui parler. Je vis quelque ch
comme de l'étonnement passer sur le visage de cette derniè
puis son bon sourire habituel joua sur ses lèvres et du ge
elle lui montra une table séparée, qui se trouvait un peu d

re moi. Elle l'aida à enlever sa fourrure et le pria de pren-
 place sur le sofa. Puis elle le fit servir.

A l'autre bout de la table, également en face de moi, se
uvait la cheminée, surmontée d'une grande glace. Dans
te glace je voyais l'étranger — et il me voyait.

Une indicible émotion s'était emparée de moi; mon cœur
ttait, tous mes nerfs tremblaient, et je ne pouvais respirer
'avec peine.

La table était longue et la glace était loin de moi; cependant
voyais comme s'il était près de moi ce visage pâle, noble et
ofondément triste; et nos yeux se pénétraient comme les
ux d'êtres qui se sont cherchés et attendus, et qui ont beau-
up à se dire. Il n'y avait rien de terrestre dans cette face
ute spirituelle, et dans ce regard sombre se lisait une dou-
ır si infinie, une résignation si désespérée, que je sentis mon
ur pleurer avec le sien. Je reconnus que tout ce qui de cette
ce venait vers moi de souffrance et de peine m'était familier,
 l'angoisse et le tourment qui dans l'infini avaient été ma
rt durant le passé, et qui le seraient durant l'avenir.

Le repas était terminé; nous nous levâmes et sortîmes de
 salle.

Quelques minutes plus tard, j'étais à ma fenêtre. Je n'avais
 face de moi que des jardins, et la grand'route dont une
elle se détachait allant à la gare.

Je le vis marcher! Je ne l'avais pas vu venir, mais il était là.
 alors il leva son chapeau et il salua, — il *me* salua. Sans se
tourner, sans bouger la tête, il m'avait saluée — *moi*. Per-
nne dans les jardins : le salut ne pouvait être que pour moi.
ouvris précipitamment la fenêtre, comme pour me jeter à sa
ite; — il avait disparu.... Il n'avait pas continué son che-
in... il n'avait pas pris la ruelle; — il avait disparu.

Des heures s'écoulèrent : il y avait en moi un tumulte de
ensées et de sensations auxquelles je ne peux pas donner de
om.

Tard dans l'après-midi, Mme Keller avait l'habitude de faire
es comptes dans la salle à manger. J'allai auprès d'elle; il
llait que je parlasse avec elle de l'étranger.

A peine avais-je dit un mot de lui, qu'elle mettait ses papiers
e côté et me racontait, toute émue, quel hôte étrange elle
vait eu là. Son entrée l'avait déjà beaucoup surprise, car il

n'y avait pas de train à cette heure-là, et on n'avait enten
ni voiture, ni traîneau s'arrêter à la porte; il était donc ve
à pied; elle avait alors regardé ses pieds et elle n'avait p
aperçu la moindre trace de la neige fraîchement tombée s
ses souliers fins. C'était déjà mystérieux. Mais sa surpr
devint de la frayeur et de la pitié, quand l'élégant étranger
pria de lui donner à manger; *il avait faim, mais pas d'a
gent pour payer.*

— Et personne ne l'a vu venir, ni partir, ajouta la bra
femme, et cependant le portier est toujours en bas.

Quand l'étranger l'eut remerciée pour son repas — ce q
dit-elle, n'était vraiment pas nécessaire, car il avait man
autant dire rien, et n'avait pas touché au vin — et qu'il
parti, elle avait aussitôt envoyé le portier après lui, pour v
où il allait. Mais l'homme n'avait pu trouver trace de lui n
part, ni à un bout de la rue, ni à l'autre et pas davantage à
gare.

— D'où est-il venu alors? Où est-il allé? Le pauvre m
sieur! termina Mme Keller.

★

J'attendais, prête à recevoir le coup que me réservait
nouveau le destin.

Une nuit de la seconde moitié de février, je rêvais q
j'étais péniblement arrivée au sommet d'une montagne esc
pée. Je me trouvais sur un haut plateau qui semblait s'éten
à perte de vue. J'étais seule, et la nuit était sombre; il n
avait pas une étoile au ciel, et autour de moi je ne voyais
maison, ni être humain, ni bête, ni arbre, rien que les tén
bres dans le silence lourd et profond. C'était comme si
monde avait cessé d'exister depuis des milliers d'années
que je fusse restée seule en arrière, dans la solitude de la n
éternelle. L'horreur, la peur et l'effroi figeaient mon san
je tombai à genoux et je priai avec ferveur, comme je pri
étant enfant, quand mon cœur était trop lourd. Alors, dans
lointain obscur, apparut une lueur brillante, qui venait v
moi. Dans cette lueur je reconnus le Golgotha et Christ sur
croix. Le Crucifié me regardait, avec, dans les yeux, la mê
tristesse infinie qu'avaient eue les yeux de l'étranger en
regardant; le visage creusé par la souffrance était celui mê

e j'avais vu dans la glace, et, comme alors, il était près de
oi, quoique se trouvant à une distance incommensurable.
n'avais pas conscience de ma vie présente ; je me sentais
fant, et, enfant, je levais avec angoisse les mains vers le
uveur, comme pour le prier de me soustraire à mes terribles
uffrances.

Alors je me réveillai.

Le réveil fut plus effroyable encore que le rêve.

J'étais couchée dans une profondeur obscure et sans perce-
ir clairement ce que j'étais, bête ou être humain. J'avais la
nsation qu'il me fallait me rappeler ce que j'étais ; je fis un
fort immense pour sortir de cet état affreux, un si grand effort
e j'en ressentis de la douleur. Je me rendis enfin compte
ue j'étais couchée dans un lit. Mais où était ce lit? Dans quelle
ambre? Et qui étais-je? Je contraignis mon esprit à sortir de
nconscience. J'y arrivai lentement et avec peine... La conscience
nt enfin et me délivra de la nuit affreuse qui pesait sur mon
ne.

Réveil des morts dans la tombe, sans le souvenir de leur
e passée, et avec la sensation seule d'être une masse inerte,
uelque part dans la nuit éternelle, dans l'éternelle solitude...



Ce jour-là je reçus un télégramme de Leipzig, m'informant
ue Sacha avait le typhus.

Je partis le jour même.



Deux yeux bleus d'enfant se sont fermés pour toujours.



Je suis de nouveau à Neuveville et la vie continue.

Peut-être n'est-elle plus tout à fait la même qu'auparavant,
eut-être le cercle d'amour qui m'enserre s'est-il resserré encore,
ns tenter, cependant, de pénétrer là où je veux être seule.

Et pourtant cet amour, doucement et d'une main tendre,
saie de me guider au dehors.

Ma table est plus couverte que jamais de livres, qu'il faut lire;
printemps est venu et tout est en fleurs, et jamais la Suisse
'est si belle qu'en cette saison; il faut sortir pour voir cela; il

y a de si jolies petites excursions à faire dans le voisinage, courts voyages à des sites charmants, qu'il faut avoir vus.

Et ainsi cet amour s'insinuait, tout de douceur et de bont



Nous vivions très simplement. Armand avait hérité 30.0 florins de la sœur de sa mère, qui était mariée avec un M. Gol schmidt, fondé de pouvoir de Rothschild à Vienne;mais la pl grande partie de cet argent avait été englouti par *Auf d Hœhe*, le reste n'avait pas suffi à sa prodigalité à Leipzig et avait fait des dettes. Sa famille ne lui donnait plus que ce qu lui fallait pour vivre — convenablement, à mon sens. Lui, tro vait que c'était une vie de chien.

Cette réduction de ses moyens le peinait, surtout parce qu'el l'empêchait de me procurer le luxe; et il ne pouvait se figur une femme, une femme *aimée*, que dans le luxe.

On l'avait muni d'un conseil judiciaire et s'il voulait av plus que ce qu'on lui donnait, il lui fallait travailler et le gag lui-même. Il couvait sans cesse le projet d'aller à Paris et s'y faire une position dans le journalisme.

Je l'eusse vu volontiers se choisir une occupation quelconqu car cette vie paresseuse était certainement un danger pour lu Et c'était pour le journalisme qu'il semblait le mieux doué.

Mais il avait une conception très personnelle du travai Quand je le poussais à faire quelque chose, à ne pas rest inoccupé, lui disant qu'un homme devait travailler, que le tr vail ennoblit, et d'autres belles choses de ce genre, il se me tait à rire et me disait :

— Mais, Wanderl, tu ne crois certainement pas cela to même! Quand le travail n'est autre que du travail, il n'enno blit pas, mais avilit. Lorsqu'un homme a quelque chose dan le ventre, il travaille de lui-même, parce qu'il faut que ça sorte et alors cela a de la valeur. Mais uniquement pour passer temps, ça non! J'aime mieux te regarder, étudier tes yeux dont je ne sais toujours pas s'ils sont gris ou verts, ou bie écouter le frou-frou de ta robe qui me fait l'effet d'une musi que délicieuse et me donne envie de faire des vers... que j fais... où que je ne fais pas... en tous cas que je *sens*... Voil une occupation qui ennoblit, parce que c'est du *bonheur*.

Et cependant l'idée d'aller à Paris ne laissait pas de m'inquiéter.

Armand était un *malade*. En dépit de son apparence vigoureuse et de sa mine splendide, il n'y avait rien de sain en lui. Nous n'en avions jamais parlé, mais nous le savions tous les deux. Il avait été voir les médecins les plus renommés d'Allemagne ; ceux-ci s'étaient, il est vrai, intéressés à son « cas », mais déclarés impuissants.

A la maladie qu'il avait déjà était venue se joindre, à Leipzig, la goutte.

Paris, avec la vie agitée d'un journaliste, ses plaisirs et ses restaurants, me paraissait plus dangereux encore pour lui que Neuveville et l'inaction.

Mais avais-je le droit de toucher à sa vie? de l'empêcher de la vivre comme il l'entendait? Non, certainement. D'ailleurs je pouvais me tromper, voir les choses plus en noir qu'elles n'étaient, et il pouvait faire de vieux os en dépit de Paris, en dépit de sa maladie.

Ce qui sera, sera, me dis-je, et je laissai aller les choses.



Avant d'aller à Paris, Armand voulait « porter un coup », pour s'y assurer immédiatement la position désirée. Il écrivit son livre *l'Allemagne telle qu'elle est*, et le coup fut porté. C'était le temps de la germanophobie la plus aiguë, à Paris, et quiconque tombait sur l'Allemagne pouvait être sûr d'avoir toute la France derrière lui.

Nous allâmes à Paris, et peu de jours après Armand était rédacteur au *Figaro*.

J'avais quitté Neuveville le cœur lourd. Changer de demeure avait toujours eu quelque chose de pénible pour moi. Je m'habituais si bien aux lieux où j'habitais et aux choses qui s'y trouvaient qu'ils devenaient vivants pour moi. Je leur donnais une part de ma propre vie et cela me les rendait familiers au point que je ne pouvais me séparer d'eux sans douleur.

Le départ de Neuveville me fit plus de peine que celui de n'importe quel autre endroit. C'est là que pour la première fois je m'étais sentie sous la protection d'un *homme*, libre de tous soucis, de toutes les charges de la vie journalière. Tout m'était cher ici. J'aimais ma chambre et ses vieux meubles, ses

nombreuses fenêtres avec leur vue superbe sur le lac et sur les montagnes.

Nous avions été seuls ici et rien d'étranger n'était venu se glisser entre nous ; nous y avions senti chaque minute de notre vie, tandis que la grande vie, toujours agitée et changeante du monde nous apparaissait comme une lointaine Fata Morgana à l'horizon.

Maintenant nous étions au milieu de cette vie de Paris, si ardemment désirée par Armand, si redoutée par moi.

★

Armand avait signé son livre Jacques Saint-Cère, et sous ce nom il fut bientôt une personnalité connue du Tout-Paris.

Décidé à ne travailler que si son travail lui rapportait *beaucoup* d'argent, il avait posé ses conditions au *Figaro*, et elles avaient été acceptées.

La rapidité avec laquelle il se fit à sa nouvelle position, qui bientôt acquit une importance presque dominante, me surprit. Il avait beaucoup plu au rédacteur en chef du journal, Francis Magnard, et cela lui fut d'un grand avantage.

Il avait un don tout particulier, don qui lui valut la plus grande part du succès de sa nouvelle carrière, c'était de présenter les choses qu'il savait — il n'y en avait pas un trop grand nombre — de telle façon que quiconque le voyait ou l'entendait se disait : « Si celui-là voulait parler! Ce qu'il doit savoir de choses! »

Pour produire cet effet, il savait, toujours de l'air le plus fortuit du monde, mettre habilement en valeur tout ce qui lui tombait, pour ainsi dire, sous la main, — ses relations avec Sacher-Masoch et sa femme, comme le reste — du moins je le crains.

Il était trop intelligent pour ne pas voir que, s'il était arrivé à sa situation au *Figaro* grâce à des moyens qui manquaient un peu de consistance, il aurait à produire quelque chose de plus solide pour s'y maintenir. Il s'agissait donc pour lui de faire en sorte de ne pas décevoir les espérances que le journal avait fondées sur son nouveau rédacteur.

Je connaissais à Berlin une femme très distinguée et très riche, que je savais être au mieux avec pas mal de journalistes berlinois. Je lui écrivis et lui demandai s'il ne lui serait

pas possible de trouver quelqu'un, parmi ses amis, qui fût disposé à fournir des informations à Armand. Elle me répondit que oui, et nous indiqua un M. X***, qui était précisément l'homme que nous cherchions, car il était rédacteur d'une feuille officielle, et en même temps l'homme de confiance d'une personnalité qui touchait de près au gouvernement et à la cour.

M. X*** coûtait cher. Mais *le Figaro* ne reculait devant aucune dépense dans une affaire de ce genre, et on arriva à une entente qui dura aussi longtemps que Jacques Saint-Cère resta rédacteur au *Figaro*.

Il passait une grande partie de son temps à la rédaction. Tout ce qui avait un nom à Paris s'y rencontrait; il se montrait aimable, obligeant et simple et les gens disaient : « Quel charmant garçon, que ce Jacques Saint-Cère! » Il y formait son opinion quotidienne sur l'art, sur la littérature et sur la politique et y flairait dans l'air celle qui le lendemain atteindrait le plus haut cours. Et il manœuvrait avec une si grande habileté que les gens auxquels il tirait les vers du nez étaient convaincus qu'ils avaient devant eux un homme qui, d'un jour à l'autre, pouvait devenir une puissance.

En peu de mois, la réalité avait dépassé ses espérances les plus hardies : parfois, tout étourdi, il regardait autour de lui, comme pour se reconnaître.

Dans ces moments-là il me disait :

— Hein! Wanderl, que la vie est bête!... Des connaissances... des efforts soutenus...! C'est de la *chance* qu'il faut!



J'avais peine à me faire à la vie de Paris, si pleine d'occupations creuses et d'agitation incessante, cette vie si fatigante et dans laquelle on se perd si vite soi-même.

Et cependant je fus curieuse tout d'abord, intéressée par beaucoup de choses ou de gens, tout particulièrement par ceux dont le nom et la renommée étaient depuis longtemps venus jusqu'à moi.

Au nombre de ceux-ci se trouvait l'oncle d'Armand, le frère de sa mère, Mgr Bauer. Il avait été confesseur de l'impératrice Eugénie, et il avait consacré le canal de Suez.

Sefer Pacha m'avait déjà montré, à Bertholdstein, avec les

portraits de la famille de Lesseps, celui de ce « haut dignitaire ».

Quelle déception pour moi !

Il n'avait rien du charme séducteur des grands prêtres catholiques, rien de cette hauteur qui est faite d'orgueil et d'humilité, de cette grâce majestueuse et de cette beauté pleine de force qui leur permet de se faire passer si aisément, aux yeux des croyants, pour les représentants de Dieu.

Bernard Bauer était né juif, à Budapest. A dix-neuf ans il avait pris part à la révolution de Mars ; Kossuth lui avait donné l'accolade en public, comme au représentant de la Légion Académique de Vienne, et l'avait envoyé à titre de délégué aux étudiants de Paris. Il ne se risqua plus à retourner en Autriche. Pendant des années il vécut sans donner signe de vie à sa famille. On dit qu'il exerça le métier de photographe en France et en Italie. Vers 1860, les sermons d'un moine carmélite, le Père Maria Bernard du Saint-Sacrement, firent sensation en province. Sa renommée parvint jusqu'à Paris et jusqu'à la cour. L'impératrice, curieuse, le fit venir à Paris, pour y prêcher le carême. A son premier sermon, Eugénie était conquise ; la cour et tout Paris suivaient. L'impératrice fit de lui son confesseur, et toutes les grandes dames de Paris en firent autant. Il devint une puissance. La Curie, pour être agréable à l'impératrice, le nomma évêque *in partibus*. Il était maintenant à la mode ; les Parisiennes l'idolâtraient ; son élégant appartement de la rue Florentin, où il était le voisin de Lesseps, était sans cesse assiégé de belles pénitentes qui voulaient lui confier leurs secrets et demandaient un rendez-vous au confessionnal ; il n'en serait jamais sorti, de ce confessionnal, s'il s'était rendu à tous ces désirs ; il choisissait donc, et choisissait bien. Il ne pouvait être question de faire consacrer le canal de Suez par un autre que par Mgr Bauer. Il partit donc parmi la suite de l'impératrice, et quand il eut prêché devant un « parterre de rois », il s'en revint à Paris, chargé d'honneurs et de présents. La guerre éclata. Aussi longtemps qu'on crut à la victoire, Mgr Bauer joua un grand rôle à la « Croix-Rouge ». Dans une ample robe blanche, la croix rouge sur la poitrine et suivi d'infirmières aussi distinguées que volontaires, il parcourait à cheval les rues de Paris, bénissant sur son chemin les passants courbés et respectueux. Mais quand le

malheur de la France fut scellé, il disparut du grand jour. Il fit bien, car pendant la Commune ses « saintes » œuvres ne lui eussent peut-être valu que de l'ingratitude.

Un second frère de la mère d'Armand s'était pendant ce temps établi comme banquier à Madrid et y était devenu persona grata à la cour. Ce ne fut sans doute pas une surprise désagréable pour lui que de retrouver le frère qu'il avait perdu dans le confesseur de l'impératrice de France, et il y a lieu de croire qu'ils s'aidèrent l'un l'autre tout fraternellement.

Avant que la guerre ne fût terminée, me raconta Armand, l'impératrice, par l'intermédiaire de son confesseur, mit des sommes colossales en sûreté chez le banquier Bauer à Madrid.

Quand la République eut été déclarée, que la paix et l'ordre furent été rétablis et que Paris redevint Paris, Mgr Bauer reparut également et on le vit partout où vont les gens qui veulent être vus. Entre temps il avait jeté le froc et quitté l'Eglise ; il se présentait maintenant aux Parisiens comme « viveur ». Cela ne lui réussit pas très bien. Il se montra le plus fou des fous, et cela avec tant d'ostentation, avec l'intention si évidente d'être remarqué et de faire voir qu'il avait dépouillé sa dignité d'homme avec sa dignité de prêtre, que tout le monde en fut écœuré. Mais il fallait être prudent quand même avec lui : il connaissait tant de secrets ! Ses pénitentes d'autrefois pâlissaient quand elles entendaient seulement prononcer son nom, maintenant qu'il n'était plus lié par le « secret professionnel »... On ne s'arrêtait pas de trembler.

Lui et le général de Galliffet appartenaient aux « Anciens », que l'on voyait le plus souvent au foyer de la danse à l'Opéra et sur les champs de courses ; les reporters mondains ne manquaient pas de raconter, de temps à autre, comment le général de Galliffet et Mgr Bauer s'étaient croisés à cheval au Bois et comment le spirituel général avait ironiquement dit à l'ex-prêtre : « Votre bénédiction, Monseigneur ! » et comment ce dernier, se prêtant à la plaisanterie, avait fait vers l'autre, de ses fines mains blanches, le geste coutumier.



« Oncle Bernard » venait beaucoup chez nous. Il était charmé de voir son neveu rédacteur au *Figaro*. Cela lui procurait l'entrée gratuite de tous les théâtres et l'accès de tout ce qu'il

y avait à voir à Paris, et il avait un faible pour les divertis-sements à bon marché!

Bientôt après son entrée au *Figaro*, Armand commença à écrire aussi pour *la Vie Parisienne*. Ayant été absent plu-sieurs années de Paris, il n'était plus très « au courant » — e oncle Bernard, grâce à tout ce qu'il savait « de vieux et de neuf » le tirait souvent d'embarras: c'est pour cela qu'Armand l supportait. Mais cette entente ne dura pas longtemps et bien-tôt Mgr Bauer ne se fit plus voir chez nous.



Quand Armand avait formé le plan de venir à Paris et d s'y faire une position comme journaliste, il l'avait combiné ave un autre : décider Sacher-Masoch à s'installer également à Paris.

Il était d'avis, comme autrefois Catherine, que c'était un grande bêtise de la part de Sacher-Masoch de ne pas ven occuper à Paris la position que la grande renommée l avait faite, et de ne pas en tirer les avantages matériels qu'e promettait. L'occasion était exceptionnellement propic Tourgueniew était mort: Sacher-Masoch devait prendre s place. Il faut toujours aux Parisiens un écrivain exotique e Sacher-Masoch avait l'avantage de ne pas être un étranger tout Paris le connaissait et le recevrait à bras ouverts.

C'est ce que pensait Armand. A la rédaction du *Figaro*, s'était trouvé en compagnie de toutes les célébrités littéraire et , très habilement comme toujours, il les avait fait parler d Sacher-Masoch. Ce qu'il entendit le confirma dans son opinion Il en revint avec plus d'ardeur à son premier plan.

Il voulut que j'écrivisse à Sacher-Masoch pour lui explique la situation et lui proposer de venir vivre avec nous à Paris

Ce plan n'avait rien de séduisant pour moi; je ne le cacha pas à Armand, et aussi qu'une vie en commun de ce genre nou ferait souffrir tous les trois. Mais il ne voulut rien entendre L'important était que Sacher-Masoch vînt empocher la fortun qui l'attendait à Paris; c'était un sacrifice à faire au fils, q hériterait un jour de cette fortune. Je ne devais pas prendre chose du point de vue sentimental, mais du point de vue pra-tique. Il ajouta :

— Il y aura à Paris un ménage à trois de plus, et puis après

:st-ce que Tourgueniew n'a pas vécu avec les Viardot? Tout 'aris le savait, en quoi ça ui a-t-il fait du tort?

La question d'argent ne m'était plus aussi indifférente qu'au-:efois; laisser à mon enfant une fortune qui lui aplanît les hemins de la vie, cela valait bien un sacrifice. J'étais donc rête à prendre la croix sur mes épaules et j'écrivis à Sacher-Iasoch.

WANDA DE SACHER-MASOCH.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs

XLI. — Grèves.

M. DESMAISONS. — Les grèves, et après ? Rassurez-vous. Il y a quel
que chose de plus fort que la volonté des ouvriers.

M. DELARUE. — Quoi donc ?

M. DESM. — La nécessité. Ils sont, comme tout le monde, pris dan
l'engrenage social et, comme tous, il faut qu'ils fassent leur métie
Plaisants, ces électriciens, qui ne veulent point charger leurs fou
neaux et surveiller leurs bobines ! Plaisants, ces gaziers, qui ne ve
lent point fabriquer les hydrocarbures ! Plaisants, les boulange
qui ne veulent pas boulanger, les savetiers qui ne veulent pas sa
ter, les postiers qui ne veulent pas timbrer, les imprimeurs qui n
veulent pas imprimer, les maîtres d'école qui ne veulent pas fa
l'école, les soldats qui ne veulent pas faire l'exercice ! Plaisants s
raient les peintres qui ne voudraient pas peindre, les écrivains q
ne voudraient pas écrire, les pharmaciens qui ne voudraient pa
pharmacoper ! Plaisants, plus ou moins, je ne sais, les chiens qu
voudraient être chats, les rats qui se voudraient belettes, les bœuf
qui se voudraient cerfs, les ânes qui se voudraient chevaux, le
mouches qui se voudraient abeilles ! Les oies, pour devenir cygnes
boudent contre leur pâtée, plaisantes bêtes ! Mais la nature n'aim
pas les plaisanteries, même les plus spirituelles, et elle a décidé qu
le geai, même paré des plumes du paon, resterait un geai.

M. DEL. — C'est à mon tour de dire : et après ?

M. DESM. — Et après, on reste ce que l'on fut d'abord et on mange
si l'on veut manger, à l'auge que l'on a sous le nez.

M. DEL. — Ne refaites pas la philosophie des cochons.

M. DESM. — Les cochons de Carlyle sont idéalistes, tout ensemble
et utopistes. Ils veulent toutes les relavures et qu'elles soient trè
grasses, idéalement grasses, utopiquement grasses. Ce n'est pas ra
sonnable. Le cochon raisonnable accommode ses désirs à l'état nor
mal et à la quantité possible des relavures. *Ne quid nimis. Aure
mediocritas.* Le sage se contente de peu. Mais je les vois venir, vo
délicieux cochons...

M. DEL. — Permettez !

M. DESM. — Vos délicieux cochons : tout en faisant glou-glou dan

r auge, ils se rêvent transformés en opulents négriers, à l'instar feu Casimir. A quoi bon ? Ce Casimir, pour qui plus d'hommes vèrent au fond des mines que n'en contenait l'*Iéna*, ce Casimir tait pas heureux ! Que lui fallait-il donc ? Voilà : cet homme, reuvé et gonflé de relavures, estimait n'être pas encore ni assez reuvé, ni assez gonflé. On le fit grand cacique, les relavures ne coûtèrent plus rien du tout. Il s'abreuvait et se gonflait, sans ème bourse délier, et il pouvait capitaliser intégralement le salaire ses nègres ; cela ne le satisfaisait pas encore. Il y a des négriers éalistes.

M. DEL. — Vous êtes dur.

M. DESM. — Pour les idéalistes ?

M. DEL. — Non, pour les négriers. Car, enfin, le négrier est supé-eur au nègre, et il le prouve.

M. DESM. — Sans doute. Aussi, je ne méprise pas les négriers qui sont que cela. Mais je méprise les négriers idéalistes. La force est force : rien à dire. Elle déchoit, quand elle tente de se dissimuler us d'humbles vertus qui ne conviennent qu'aux pauvres diables.

M. DEL.— C'est un hommage que les forts rendent aux faibles.

M. DESM. — Vous dites bien, mais ajoutez que, par un tel hom-age, ils se dégradent et méritent de devenir ce qu'ils voudraient raître. Si les grèves n'atteignaient que ceux-là, comme je m'en jouirais, comme j'y pousserais !

M. DEL. — Elles les épargne, au contraire.

M. DESM. — Parce que la vérité physique est tout le contraire de la rité morale. Dans le duel du chêne et du vent, c'est le roseau qui t balayé. Quand le vent, qui s'est bien agité, se repose, las et déçu, iand les roseaux jonchent le sol, de même que si la serpe y avait ssé, le chêne continue, ironique, à déployer ses feuilles et il sourit soleil. Alors, sauf qu'il y a quelques roseaux de moins, la comédie la vie recommence. Les roseaux repoussent, d'ailleurs, et il n'y a en de changé.

M. DEL.— Il faut convenir que les grèves sont un moyen de reven-cation bien barbare et bien vain, aussi.

M. DESM. — Il est surtout trop simple ; c'est si facile, si à la portée s volontés les plus frustes ! Mais ses effets sont des plus limités, par logique même de la vie. Un homme, ou un groupe d'hommes, ne bsiste qu'en se livrant à une certaine activité. Dès qu'il cesse d'agir, cesse de produire et, cessant de produire, il se trouve isolé dans tat social, puisque le principe même de la société, c'est l'échange s produits. Les ouvriers qui rêvent, par une grève générale, de ire éclater la machine sociale, raisonnent comme des enfants. Si la achine éclatait, ils sauteraient avec elle ; si elle n'éclate pas, si le in s'arrête en plein désert, qui est-ce qui résistera le plus long-

temps, de ceux qui sont nantis de provisions ou de ceux qui ont poches et les mains vides ?

M. DEL. — Hé ! comme l'a dit l'autre jour à la Chambre je ne s quel philosophe amer, une sorte de Timon d'Athènes : « Les pauv sont habitués à être pauvres. »

M. DESM. — C'est de la jolie littérature, mais c'est de la littératu Restons dans la physique. Je continue de trouver plaisants les bo langers qui ne voudraient pas boulanger. Serait-ce donc que, de p leur état, ils ont acquis la faculté de se passer de pain ? Soit, ma je m'en passerai tout aussi bien, et mieux peut-être. Alors ?

M. DEL. — Là-dessus, je suis à peu près de votre avis. Il y a d jours où le pain m'agrée fort modérément. Quelle chance pour diabétiques, s'il y avait une bonne grève du pain. Ils en guériraie tous, de gré ou de force.

M. DESM. — Celle-là, je crois que les boulangers feraient bien ne pas l'essayer, parce que, la solidarité ouvrière, c'est égaleme de la littérature : ils seraient promptement et proprement lapidés leurs frères. Moi, cela m'est égal.

M. DEL. — Comme me fut égale, non moins, la grève électriq Les journaux me l'apprirent le lendemain, un peu tard, il est vra

M. DESM. — N'ayant pas de journaux, je passai sur ma bibliot que ma faim de lecture matinale. Je tombai sur Lucien, et ma f je bénis la grève. Au fait, pourquoi Lucien de Samosate n'écri pas dans les journaux ?

M. DEL. — Je crains bien qu'il ne soit mort.

M. DESM. — Hélas ! Mort comme Voltaire, mort comme Rivar comme Saint-Evrémont, comme Chamfort, comme Courier.

M. DEL. — Que de morts ! Vous exagérez. Comment donc s'app lent ces brillants chroniqueurs qui emplissent tous les jours les br lantes pages de nos brillants journaux ?

M. DESM. — Je n'en sais rien, mais ils ne s'appellent ni Paul-Lou Courier, ni Arouet de Voltaire, ni Lucien de Samosate : cela, j' suis sûr.

M. DEL. — Vous êtes ordinairement bien informé, je m'en rappo à vous.

M. DESM. — Vous dites cela, comme si ce n'était pas tout à f votre avis.

M. DEL. — C'est que j'aime à vivre un peu dans l'illusion. Il y plusieurs écrivains quotidiens ou hebdomadaires, que j'ai doués d'e prit et de philosophie. Quand je les lis, je crois me récréer, et ce me suffit.

M. DESM. — Je ne voudrais pas démolir vos châteaux dans la f rêt. Alors, un conseil : surtout ne lisez pas Lucien. Cet homme m épouvanté, l'autre jour. Comme son livre me tombait des mains,

dans les espaces imaginaires, tomber des siècles et des siècles de ‑érature chrétienne. Après dix-huit cents ans, les hommes qui par‑pent à l'intelligence en sont exactement au point où en était Lu‑n. C'est un peu effrayant, mais bien curieux, aussi. Nous avons ‑tiné inutilement, depuis le deuxième siècle, dans les ténèbres ‑étiennes et quand nous avons aperçu, enfin, un peu de lumière, ‑te lumière était exactement la lumière à laquelle souriait l'ironie ‑ique.

‑I. DEL. — Vous avez une manière de voir les choses !

‑I. DESM. — Ah! mon ami, les choses, de telles choses, croyez-vous ‑on les puisse considérer sans amertume ?

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

‑ndré Valvins : *Bazar;* Messein. — Edouard Deverin : *Le Passant qui regarde;* ‑nsot, 2 fr. — Baron de Bideran : *Les Portes du rêve;* Sansot, 3 fr. 50. — Jac‑s de Dampierre : *La Couronne de lierre;* Sansot, 3 fr. 50. — L. L. Régnier : *‑rime en rime;* Editions de « La Maison des poètes. » — Maurice Noppeney : *Prince Avril;* Messein, 3 fr. 50.

Bazar. Lorsque Stéphane Mallarmé mourut à Valvins, au creux ‑ la courbe harmonieuse de la Seine, en présence des feuillages et ‑s arbres qui descendent jusqu'aux eaux claires du fleuve, le poète ‑gérois qui emprunte son nom par une lointaine affinité au village ‑mé de notre maître n'était encore qu'un enfant, si j'en crois une ‑dication biographique qui m'est adressée par un de ses aînés. ‑. André Valvins apprit à lire dans de bons livres, mais il s'efforça ‑ ne plus se souvenir qu'il les avait lus et non sans quelque outrance ‑ truculence verbale, il s'ingénia à représenter en pochades violentes, ‑ délicates aussi, le spectacle bariolé d'une ville méditerranéenne, ‑anche, rouge, éclatante de vitres illuminées et de vives céramiques. ‑ien ici de l'Orient charmant et civilisé :

> Burnous écrus comme la laine des moutons,
> Recouvrez-moi : je suis ahuri de soleil
> Et mon esprit ne voit que, noires au soleil,
> Des mouches marcher lentes sur le paillasson.

‑es poivrons rouges et les aubergines épiscopales pendent en chape‑‑ts et se gonflent à l'étalage des épiceries poussiéreuses; d'aigres ‑usiques de cirque nomade éclatent à l'issue des ruelles qu'encom‑‑rent « les croupes protubérantes » ; mais le soleil et la mer triom‑‑ent, le soleil dévastateur,

> C'est l'âcre été, la sécheresse de morue,

‑ la mer multicolore,

> Goudronneuse et vernie, où des ors convulsés

Pavoisent, au couchant, de barbaresques traînes,
C'est la mer, sur les souks enfouis du passé
Aux reflets orfèvrés ainsi que des carènes.

Je vois des felouques soyeuses en croissant
Sur son verre irisé, bibelots d'étagère,
Et des vierges du nord avec des bras en sang
Simuler des colonnes torses et légères.

Un peu de pose, de dandysme, d'impertinence gamine, un c d'exagérer et de déformer les lignes pour qu'elles prennent une sig fication révélatrice de caricature, tel apparaît ici, point banal, m parfois agaçant, M. André Valvins. Il serait fâcheux qu'il perdît da l'avenir son goût naturel des couleurs brutales et des tons voyan mais il renoncerait sans péril pour son originalité à la manie de n logismes inutiles et à l'emploi de métaphores déplaisantes en l genre autant que les fades images des romances; par exemple, s recueil ne serait pas déparé par l'absence des trois strophes d'*Ag nie lunaire*, dont voici les derniers vers :

Et peut-être ce filament d'or dans la mer
Il découle de ta narine d'agonie,
O blême, t'effaçant sur ton pallide eider.

Le Passant qui regarde. M. Edouard Deverin ne s'en t pas accroire; il n'annonce pas, en une préface hérissée de jarg métaphysique, qu'il a inventé une poétique nouvelle et que Valni Homère et Goethe ne s'entendaient pas comme lui à construire odes et les épopées. « Voici seulement, dit-il, quelques notations, qu ques poèmes sans autre lien que celui même des jours... D'ailleurs vois que tout ceci n'a pas la moindre importance et ne sera lu de p sonne, sauf peut-être de deux ou trois flâneurs, dans les boîtes po dreuses des quais. »

Les deux ou trois flâneurs ne regretteraient pas d'avoir feuill l'album où M. Edouard Deverin, mélancolique et narquois, a crayo né des silhouettes de vieilles femmes assises dans le soir d'hiver, petites filles dansant la ronde au milieu des rues tristes et de fou lasses déversées hors des usines sur le pavé gras des faubourgs. Com d'autres il a suivi en pensée les péniches qui glissent entre les ri de peupliers et les quais des villes noires; et le cri des sirènes noct nes lui a percé le cœur, ainsi que le cri même de la cité douloureu Il n'est pas étranger aux joies et aux peines des autres hommes; c' par elles qu'il s'intéresse aux choses et qu'il les regarde : les mû libérales qui s'offrent à tous les passants lui suggèrent la vision d' monde moins rude que le nôtre :

Mets symbolique et généreux,
Puissent un jour les moissons d'or,

L'innombrable beauté des grands arbres mouvants,
Les somptueuses fleurs et les jolies fleurs claires
Et leurs parfums essaimés dans le vent,
Les lourds fruits charnus et tous les trésors
Qu'enfante inépuisablement la bonne terre
Le dispenser à tous, beau et heureux,
Dans la paix et dans la lumière.

ans doute — M. Edouard Deverin nous en avertit — « ce recueil, r mince qu'il soit, manque passablement d'unité » ; mais d'autres es ébauchés s'y dessinent déjà en linéaments assez nets et le lied deux sœurs royales qui enterrèrent leur doux cœur sous la neige, nd fut passé l'Etranger très beau, venu d'outre-fleuve, n'est pas , faire penser à deux admirables poèmes de Charles Cros : *turne* et *l'Archet.*

es Portes du rêve. L'apprenti sorcier connut qu'il est rudent de prononcer les paroles magiques en l'absence du maî- : évoquer les puissances mystérieuses n'est rien ; il faut ensuite ir les contraindre à disparaître. Pourquoi M. de Bideran a-t-il qué des noms très illustres, Shelley, Keats, Swinburne? Pourquoi -il fait fort de s'évader, comme le conseillait le philosophe Renou- , de la raison et de la vérité pour ne rien devoir qu'au rêve et hors nonde immatériel où vivent leurs divins fantômes s'affronter et s affronter au Bacchus et au Jean-Baptiste de Léonard de Vinci? souvenirs d'une beauté trop impérieuse nous hantent lorsque ains noms sont seulement prononcés et nous devenons sévères u'à l'injustice pour avoir été déçus par des promesses téméraires. ui espérait voir apparaître le fils d'Hermès et d'Aphrodite, il est ble de lire une strophe tristement généalogique :

C'était là que vivait de Tros le fils royal
En face de l'Ida qu'Apollon et Neptune
Fortifiaient en vain de leur labeur fatal
Pour arrêter des cieux la nouvelle rancune.

t il n'est guère permis de faire surgir Narcisse et Sapho de la ce et de la mer, si ce n'est pour parer leurs têtes pâles de guir- les immortelles.

n un seul de ses poèmes, le dernier et le moins imparfait, *Hya- he*, M. de Bideran s'est approché des modèles qu'il avait élus s les lettres anglaises : les détails de l'aventure mythologique sont cés et de la douleur apollinienne, lorsque le dieu eut frappé à t d'un disque cruel l'éphèbe doucement aimé, il ne demeure ne plainte contenue, une allusion heureuse à la fragile pourpre a jeunesse et de la fleur, à qui le destin imposa de livrer à tous part de leur charme pour consoler de la laideur les hommes et lieux.

La langue de M. de Bidéran n'est pas toujours d'un excellent al
il se plaît à inventer des mots qui n'étaient pas indispensables e
les accumuler dans une même strophe (*se grapper*, *pendeloque*
il les emploie sans s'être assuré de leur sens.

> .... les troublants ombrages
> De pyxides, d'ajoncs, d'algues, de nénuphars.

Une pyxide est une petite boîte de buis et non le buis arboresce
et il est hasardeux d'écrire limbes *mentales* au lieu de limbes *m*
taux. Cela n'ajoute rien à la beauté des vers et chagrine inutilem
les personnes qui gardent la manie de la grammaire.

La Couronne de lierre. M. Jacques de Dampierre n'am
tionne pas de ceindre l'amer laurier, mais seulement la couronne
lierre, prix des doctes fronts. Il y travaille de son mieux et non cont
de s'astreindre aux difficultés traditionnelles des poèmes à forme fi
ballades, rondels et rondeaux, il essaie d'inventer, dans les lim
de la discipline ancienne, des combinaisons nouvelles comme c
strophe :

> J'ai rêvé de forêts, d'impénétrables jongles
> Où dans les midis lourds qui bercent les marais
> Bâillent de grands félins en hérissant leurs ongles :
> J'ai rêvé de forêts.

Il voudrait être concis et un peu singulier en ses manière
dire :

> Mais sois bref et concis, Stace plus que Virgile.

Mais il n'atteint guère à l'imprévu, et qu'il compare les joueu
de tennis

> Aux nymphes dansant par les bois sacrés

ou le ciel angevin au ciel attique, il se montre toujours, sans pl
un littérateur courtois et bien élevé, qui n'oublie aucune des bi
séances de style et associe à chaque nom l'épithète d'usage en
temps. Cependant il s'est ému plus que de coutume au spectacle
marais salants dont les eaux furent libres et sauvages :

> Et c'était parmi l'infini des horizons
> Sous l'infini des cieux, dans l'infini des brises
> Comme un souffle divin soulevant les eaux grises
> Et dont rêvent encore en leurs claires prisons
> Les grands miroirs déserts, sans élans et sans crises.

Et c'est pourquoi peut-être les Muses amies lui décerneront non
couronne de lierre, mais un seul thyrse où luisent les graines noi
parmi les feuilles toujours vertes.

De rime en rime. Peu s'en faut que le père Hugo et M. Fr

Jammes ne soient maudits quelque jour : ils ont grandement oré les ânes et c'est justice ; mais d'autres sont venus qui rent haïssable le cher quadrupède : M. L. L. Régnier par exemple, cte une *Barcarolle* vénitienne dans le rythme de Sara la Baiuse, compose des « Fragments d'Evangile » de ce goût :

Comme il avait aimé selon la prophétie
Sur le dos d'une ânesse entrer dans la cité,
Les apôtres avaient trouvé pour le Messie
La bête et son petit trottinant à côté.

Et Jésus traversant l'immense populace
Souriait aux enfants qui murmuraient son nom,
Alors qu'en se jouant afin de faire place
Dans la foule, on voyait toujours bondir l'ânon.

es ânes, selon Pline, qui n'est point infaillible, ont le cœur très nd et sont privés de fiel : ils seront donc cléments et magnanimes ardonneront à M. L. L. Régnier de leur avoir consacré d'aussi yables alexandrins.

e Prince Avril. Aux confins des langues et des peuples, dans uxembourg enclavé entre la France et l'Allemagne, M. Marcel peney se voua de bonne heure au culte des lettres françaises ; dix de labeur poétique ont donné un volume un peu disparate où sont entes les influences du symbolisme au sens le plus large, de Paul laine à M. Henri de Régnier, sur un écrivain qui n'a jamais oncé aux formules de la versification parnassienne. Les poèmes de Marcel Noppeney sont de belle tenue et de fière allure ; il y fait volontiers montre d'orgueil et de force qu'il n'avoue, sauf dans dernières pages, l'amour secret réservé à ses souvenirs d'enfance. temps fut où il s'écriait avec arrogance :

J'irai vers les pays désolés du silence
Attacher à la Croix mon enfantin espoir,
Et l'ayant torturé du matin, vers le soir
Percer son flanc sacré du dernier coup de lance.

J'irai, pendant la nuit de brume et de brouillard,
Dans l'ombre enlinceuler mon rêve de mensonge,
Ensevelir au fond du tombeau tout le songe
D'où la vie en pleurant m'a réveillé trop tard.

Et Christ de mes péchés et martyr de mes fautes,
Eperdus le verront monter aux cimes hautes
Les pèlerins d'amour vers sa tombe venus ;

Et puis ils baiseront les marches du Calvaire
Et de leurs cœurs ardents des hymnes de mystère
Vers lui s'élèveront aux temples inconnus.

scension, orgueil, amour ne furent qu'un rêve : aujourd'hui

M. Marcel Noppeney a appris qu'il ne fallait pas rêver la vie, mais vivre. Un prochain recueil de lui est annoncé : c'est là que nous pourrons mieux apprécier, plus libre du passé littéraire et sentime tal.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Paul Acker : *Le Désir de vivre*, Calmann Lévy, 3.50. — Jean Lorrain : *L ryenne*, Ollendorff, 3.50. — Paul Adam : *Les Feux du sabbat*, Auteurs Modern 3.50. — Jacques Labour : *Plus haut*, Stock, 3.50. — Edgy : *Ames inquiè* Flammarion, 3.50. — Maurice Paléologue : *Le Point d'honneur*, Plon 3.50. Eugène Joliclerc : *L'Aimée*, Lemerre, 3.50. — Armand d'Echetzar : *Dans certain monde...* Juven, 3.50. — Adolphe Darvant : *Mémoires d'un trésorier gé ral*, Albin Michel, 3.50. — Pauffin de Saint-Morel : *Le Bouton de cristal*, Juv 3.50. — Curnonsky : *Demi-veuve*, A. Mérican, 3.50. — M. Reepmaker : *Le Gou de la liberté*, Stock, 3.50, — J. Dalvyl et Troisétoiles : *Double-amour*, Albin Mic 3.50. — M. Gonfaz : *Les Confessions de Louise Burnat*, Edition du Creuset, 3 — Poinsot et Normandy : *Amours*, Bibliothèque générale d'édition, 3.50. — He Kistemaekers : *Les Mystérieuses*, Fasquelle, 3.50.

Le Désir de vivre, par Paul Acker. Presque tous les rom ciers de tous les temps ont confondu le désir de vivre avec le bes d'aimer ou la recherche de l'aventure conduisant à l'amour et, e ces deux très normales aspirations, il y a, cependant, la même férence qui peut exister entre un sentiment et un instinct. Le d de vivre sa vie selon ses moyens, ses aptitudes, de se développer d le milieu pour lequel on se devine créé, d'échapper à l'oppression certaines habitudes ou de se dérober à certaines vulgarités qu diennes indique toujours la noblesse d'une âme et sa compréh sion de sa propre valeur, mais l'ambition de demeurer elle, une, d l'effort de ses pensées n'est pas subordonnée à la rencontre de l'aut de l'âme sœur qui, au contraire, détruit généralement sa personna première en l'absorbant par la passion. En nous traçant le portr de la jeune fille, Claire Fournier, l'auteur a sagement délimité qu'aurait été la femme, si son héroïne avait rencontré le bonh amoureux; elle aurait sûrement gardé son indépendance, car, to petite employée perdue au fond d'un obscur magasin de province, e pensait, agissait en créature honnêtement libre qui sait voir multiples beautés de la vie telle qu'elle doit être en dehors de la s vitude des sens. Ce qui fait la valeur de l'œuvre de Paul Acker, c' qu'il n'a pas placé Claire Fournier dans un milieu extraordinai Dieu merci, la pauvre enfant n'est pas une intellectuelle, une de jeunes ingénues esthètes dont les sottises se doublent de la som tuosité trop littéraire de leur entourage et qui sont d'autant plus qu conques qu'elles font étalage de leurs originalités apprises. Cla Fournier est l'enfant de modestes cultivateurs. Elle aimerait la des champs, si elle n'était pas obligée de gagner son pain. Elle te vers les villes comme tous ceux qui sont victimes de l'ingratitude

:erre, mais elle conserve l'amour de la nature et l'ombre des arriè-boutiques la révolte comme un crime de lèse-humanité. Puisqu'il faut vivre perpétuellement dans cette nuit étouffante, pourquoi :ait-elle pas chercher fortune à Paris, dans cette autre nuit que s les astres de l'or et de l'intelligence illuminent, au moins pour jeunes yeux épris de beaux mirages. Et la petite employée de Coulandot, patron de *l'Epée de bois*, se sauve, déjà toute meur- d'un chagrin d'amour, vers la capitale, alouette vaillante qui ne ıt plus sentir son plomb dans l'aile. Et elle erre de mauvais hôtels tristes pensions de familles, après avoir tâté d'un intérieur d'ar- es où la principale occupation artistique paraît être d'exploiter 't du voisin. Elle s'essaye à dessiner des modèles de broderies ır la grande couture, mais combien de déceptions avant d'en arri- au Mécène féminin, à la belle mondaine qui voudra prendre sous protection la nouveauté, mettre en valeur l'article essentiellement risien que cette petite provinciale, sortie à peine de la vieille na- e où les fleurs ont l'air bête, s'efforce d'inventer? Une ancienne ie de pension, une voisine de campagne, réalise enfin le rêve de la ıvre Claire et lance courageusement ses produits, mais Claire n'au- pas le temps de jouir de son très modeste triomphe. Pour avoir eu, p intense, le désir le vivre, elle se trouve toute désarmée devant la rt et, déjà usée, fanée d'avoir tellement manié et remanié les fausses irlandes du souvenir, elle meurt. Ce très simple roman vaut sur- t par la réalité de son action et en ce qu'il montre une volonté de ıme occupée d'autre chose que de l'éternelle déception de ses sens.

L'Aryenne, par Jean Lorrain. Ornée d'une délicieuse tête de eeuse qui se mord les doigts, cette nouvelle est vraiment inquié- te. Est-ce un portrait? Est-ce l'histoire intime et cependant célè- d'un couple où le mari joue le rôle de l'âne porteur de reliques? -ce l'envers de ce qu'on appelle la gloire parisienne chez les rastas lettres? Je ne suis pas assez versée dans la science de découvrir la... carabée chez mes confrères féminins pour aller me mêler de ça et losser une responsabilité que Lorrain n'aurait peut-être pas voulu ndre de son vivant. Je constate seulement la beauté désolante de *ryenne* et je cueille (à défaut de scarabée vivant!) cette perle dans dialogue : « J'ai épousé un homme de lettres, s'écrie le mari de t méchante humeur, vous trouvez ça gai, vous, pour un prince de gon d'Helyeuse, d'avoir dans sa vie, à sa table et dans son lit Maurice Barrès ou M. Levedan? » — « Comme vous exagérez! » ond mélancoliquement l'Aryenne.

Les Feux du Sabbat, par Paul Adam. « Etre! » s'écrient les ıs de Mahaud, la princesse et la sorcière. Et ils se ruent en des ıdes infernales pour obtenir l'amour, la gloire, l'or ; mais Satan résente par excellence le non-être, le néant après la violence de

la tentation, la glace après le feu. Mahaud, qu'un père très sava faisait presque reine des élémentaux, se laisse entraîner aux baise d'un mortel qu'elle tuera dans ses embrassements maléficiés ; la pr destinée que les astres ont marquée de leurs sceaux mystérieux s'éle gne de plus en plus des contemplations premières et des pur austérités ; elle massacre le père après avoir épuisé l'époux. Comn la chatte qui prend le goût du sang après avoir léché ses propr plaies, elle dévorera ses petits, puis essayant du crime dans l'incar tation, elle tue pour se rapprocher le plus possible du prince d ténèbres, son seul amant. Revenue du sabbat pour tomber dans l mains du bourreau, elle s'amendera... ainsi Gilles Rais, car l grands coupables ont de ces grandes faiblesses qui achèvent de l montrer complètement fous. Le style de ce livre, dont le succès f une date dans la vie de Paul Adam est curieux, car il tourne, rougeo et scintille un peu comme ces danses maladives du moyen-âge : l'o ne s'arrête que fourbu ou mort, mais toujours prêt à recommence parce qu'il y a le charme...

Plus haut, par Jacques Labour. J'aime ce livre pour ce qu contient de véritable pitié vis-à-vis de l'espèce... animale. Sans ri cule et sans outrance, on y dit des choses sur nos frères, les patien les doux, les bons petits cadets qui, devenus sans trop savoir po quoi les serviteurs de l'autre, du grand aîné, de l'homme enfin, s presque toujours torturés, malmenés, sacrifiés en son nom. héros, Piolat, cet instituteur qui, débile, parle trop pour savo agir utilement, ne m'intéresse guère, parce qu'il est lâche malgré bonne volonté évidente de rester l'intègre éducateur. Mais il somb devant une petite grue en si vilaine posture, acceptant quelques lou pour faire la fête, que son sacrifice animal de bouc émissaire dégui en chauffeur ne me touche plus du tout. On s'aperçoit, malgré déguisement, de l'infériorité de cette bête de somme d'un nouve genre, car... elle a parlé. Pour moi, un homme capable de théori sociales ou de discours sur l'immortalité de l'âme (ce qui revient a même souvent), c'est moins qu'un chien, vous savez !

Ames inquiètes, par Edgy. Ah ! oui, elles sont inquiètes, l jeunes doctoresses modernes ! Elles s'agitent, se réunissent, fonde des sociétés et défont la famille ; mais dès que le mâle se donne peine de leur sourire, elles se souviennent de leur maman, la gran Eve, coupable sans tant d'efforts mondains, et elles finissent... par leur ancêtre maternelle avait tout de suite compris qu'il fallait com mencer, si on ne voulait point perdre un temps précieux. Un b mari vaut encore la meilleure thèse.

Le Point d'honneur, par Maurice Paléologue. Le point d'ho neur est pour l'amant de Mme Simier de ne pas accepter le don lég time d'une maîtresse plus riche que lui. Lorsque le mari vivait, il sen

:it très honorable à M. de Morhange de partager cette femme avec autre, mais, l'autre mort, il ne peut se résoudre à prendre toutes responsabilités de la première faute. C'est étonnant comme les mmes de lettres aiment à compliquer la vie, au moins en littéra-e. Ce n'est jamais le point d'honneur qui empêche un homme d'é-user sa maîtresse. C'est plutôt l'égoïsme. Et il y a des égoïstes qui éfèrent leur tranquillité à tous les millions de la terre.

L'Aimée, par Eugène Joliclerc. Curieuse histoire de la même mme en trois volumes de semblables reliures. Un homme peut se mper de ça quand il est assez faible d'esprit pour leurrer son sou-air de pareilles chimères. Du reste, on n'aime jamais que le même ve à travers toutes les réalités qui passent. Le héros trahi, en rnier songe, par la chair de sa première femme que représente son s, tue cet enfant sans le voir, moralité tragique.

Dans un certain monde, par Arnand d'Etchezar. Le arquis d'Arbailles est un vieillard encore vert qui s'amuse. Les filles aïder et Maïtène sont des fruits verts qui se donnent ou se laissent eillir volontiers. Dans ce pays de soleil et de vie libre, la Navarre, ut le monde a l'air de s'amuser et de jouer à la pelotte naturelle-ent. Ça se passe en famille du reste; de la jeune personne bien née à plus ignorante des petites grues, on se renvoie les verts-galants. s uns en vivent, ce sont les plus verts, et les autres finissent par en ourir, parce qu'ils sont vieux. Ça se termine, pour l'honneur navar-is, par le mariage de la jeune protégée du comte Alajin avec son us jeune amant, M. Juan d'Etcharry. On se croirait à Paris, dans certain monde...

Mémoires d'un Trésorier général, par Adolphe Dar-nt. Je pense que l'auteur a voulu nous démontrer qu'un honnête mme est tout simplement une canaille ignorée. Le Monsieur bour-ois qui débute dans les sensations par le martyre d'une poule blan-e devait infailliblement en arriver à tuer innocemment sa plus fidèle aîtresse. Mais combien je pleure davantage la mort de la poule anche! Le fait d'appartenir très volontairement et amoureusement un imbécile plus ou moins infatué de sa personne me gâte une mme au point que je la vois mourir sans aucune émotion.

Le Bouton de cristal, par H. Pauffin de Saint-Morel. His-ire un peu merveilleuse de la société frivole fondée par l'énigma-ue comte de Gabalis. Mais au moins cette conjuration, qui avait ur but tous les plaisirs permis ou défendus, était-elle beaucoup us humaine que les ordinaires conjurations mystérieuses ayant pour obile l'ambition politique, chimère entre toute décevante. Le comte Gabalis donne au jeune Champbernard un bouton de cristal dans quel il voit enfin la trahison ou le fac-simile de la trahison de sa lle. Détails intéressants sur les mœurs de 1760.

Demi-Veuve, par Curnonsky. Je ne peux pas faire de meille compliment à l'auteur : c'est du Willy, et du plus spirituel, le Wil des grands jours, quoi, d'avant *la Retraite !* Quant aux illustratio elles sont de nature à inspirer l'horreur du péché, par conséque bien morales.

Le Gouffre de la liberté, par M. Reepmaker. Où il est prou qu'il est bien inutile de chercher une amélioration au sort des pe ples, mais que la perte des bonnes mœurs, l'oubli des lois et des re gions peuvent conduire aux pires catastrophes. La pauvre duches de Melville est surtout l'exemple de la vertu très mal récompensé exemple que l'on retrouve à toutes les époques de nos histoires.

Double Amour, par Jean Dalvy et Troisétoiles. C'est en va que la collaboratrice de cette œuvre fut prévenue par des gens sag qu'elle allait faire du tort à un membre de l'Académie des scienc en publiant ce péché de jeunesse. Je ne sais pas si le marquis Saporta est un naturaliste illustre... à l'Académie des sciences, ma à celle des lettres, son naturalisme ne me semble pas éblouissa « L'été bat son plein. » « Les jeunes filles sont accortes. » Et de de là de bonnes fautes de français, témoin celle que je trou sous la main : « Des effluves embaumées et pénétrantes ». M. Bru tière disait, en parlant de ce roman dont il ne voulut pas pour Revue : « A chacun son métier. » Il est certain qu'un naturaliste d ignorer l'art de se servir de telles phrases.

Les Confessions de Louise Burnat, par M. Gonfa Roman pour jeunes filles, où elles verront que tout n'est pas ro quand on est pensionnaire en Suisse, qu'on a de l'imagination, qu' discute l'idée de Dieu et qu'on se soucie d'un brin d'amour pour pa fumer sa vie.

Amours, par Poinsot et Normandy. *La Forêt* est certainement u conte fort littéraire, malgré le farouche romantisme de son intrigu et tant qu'on y parle des arbres, ça me va. J'aime aussi *le Vent*, pou l'ingénuité des deux enfants nouvellement émus de l'amour.

Les Mystérieuses, par Henry Kistemaekers. Contes bref d'une originalité bizarre, sans aucun souci du convenu. *Le Noyé* e un des plus féroces, où l'on voit se dresser, *un an après*, le nageu abandonné en pleine mer et qui demande à son épouse coupable permission de remonter du fond des eaux vers elle, car *il se fatigue*... depuis un an...

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Marius Michel : *La Chanson de Roland et la Littérature chevaleresque* ; Plo — Marie Dauguet : *Clartés. Notes et Pochades. Italie. Printemps et Eté 1905*

…sot. — G. Ancey et E.-A. Eustache : *Joseph Autran. Sa vie et ses Œuvres ;* …mann Lévy. — Auguste Rey : *La Vieillesse de Sedaine ;* Champion.

M. Marius Michel, en étudiant **la Chanson de Roland et la** …**térature chevaleresque**, nous montre l'influence qu'exer… …ent nos chansons de geste sur toute la littérature européenne, et …persistance jusqu'à maintenant de cette influence. Il nous prouve …e ces chansons de geste étaient chantées dans les rangs des croisés …qu'ainsi, jusqu'à la fin du treizième siècle, la littérature cheva…que de l'Allemagne, de l'Angleterre, de l'Espagne, de l'Italie, des …ys néerlandais et suédois n'était souvent « qu'une traduction, et, …rès le treizième siècle, une imitation de la nôtre ».

…Ce qui, en Espagne, caractérisa ces imitations, ce sont surtout « les …ravagances, les impossibilités qu'essayèrent d'imiter ou de réa…er les simples citoyens du temps ». Ce fut pour réagir contre cette …luence pernicieuse que Cervantès écrivit ses *Aventures de l'ingé…eux chevalier don Quichotte de la Manche* (1605). On sait que …te entreprise réussit et tua le roman de chevalerie.

…En France, sous l'influence d'Amadis, « les récits de la Fronde …nsformeront les princesses du sang en héroïnes de chevalerie… ». …e de gestes, de faits héroïques qui ne furent que la copie, la mise …action de ces histoires chevaleresques. Brantôme dit qu'il voudrait …voir autant de centaines d'écus qu'il y a eu de belles, tant du …onde que de religieuses, que la lecture de *l'Amadis* a perdues ».

…On trouvera, en outre, dans cet ouvrage, l'analyse, coupée de nom…euses citations, de nos chansons de geste, dont la *Chanson de …land* est comme le « centre nécessaire », dit l'auteur.

§

…Mme Marie Dauguet est un poète champêtre. Nul mieux qu'elle n'a … noter les accords des odeurs et la symphonie des parfums. Il faut …ut-être, pour saisir la sincérité de cette orchestration, être né et …oir vécu son enfance parmi les plantes et les arbres. L'auteur de …*r l'Amour* n'est pas un poète descriptif qui collectionne seule…nt des images, mais un amant qui retrouve son amour dans le …rfum des choses, dans l'odeur de vie et de décomposition qu'exha…it les champs et les bois. Pour le poète, tout est sensualité, tout …voque et alimente ses sensations et ses sentiments. C'est lui qui … la nature de ses couleurs, et la parfume de ses désirs. Le désir …mbusque sous chaque touffe d'herbe ; il est dans « l'arôme ambro…que des sarrasins meurtris », dans les mousses décomposées, dans … odeurs « fermentées, qu'exhale l'étang croupissant », dans les her…s roussies qui pourrissent au bord de la rivière ; il est surtout dans …me du poète, qui le projette sur les choses. Ainsi comprise, aimée, …sirée, la nature est un amant ou une maîtresse, ou plutôt la résur-

rection, la revivification perpétuelle en soi-même d'une volu[p] obscure et cachée.

Pourquoi ce baiser lourd et qui me martyrise
Reste-t-il à ma bouche embaumé et tenace
Parce que dans la brume où la lande s'enlise
Un peu d'herbe se fane ? Ame sanglante et lasse,

Autant que la nature ensanglantée et lasse,
Ame avide, à travers ces parfums je devine
Les soupirs du Désir, je le sens qui m'embrasse
Comme un amant pressant son front sur ma poitrine.

On retrouve la même sensualité, la même philosophie panthéi[s] dans **Clartés**, impressions sincères et de premier jet d'un voya[ge] en Italie : Venise, Rome, Naples, Pise, etc. Mme Dauguet sait qu'[on] ne comprend bien que ce qu'on aime : elle a aimé la mer de Naple[s] « je veux t'appartenir ! » lui chante-t-elle,

Prends-moi, je suis à toi, voici mes bras ouverts
Et mon corps étendu sur ta couche de sable
A tes baisers trop lourds intensément offerts,

les paysages de clarté de ce pays, qui enseigne aux homme[s] jouir de tous les instants de la vie, comme s'ils devaient être [les] derniers. Quel plus bel éloge de Naples que ceci : ... « Dans ces r[ues] tortueuses, étranglées, qui descendent sur le port, une floraison [ma]gnifique des septs péchés capitaux. » Mais les Napolitains ont[-ils] conscience de leur libération morale, qui n'est que la conséquence [de] l'heureux climat où ils vivent ? Je me les figure, dit l'auteur de [ces] notes, très voisins de la bête, de la plante. Alors, leur bonheur [de] vivre nus au soleil, c'est nous qui le créons, qui l'imaginons. Il y [a] sans doute plus de délices dans notre faculté de souffrir que da[ns] leur incapacité d'être touchés par le mal. Admirons leur beau[té] qu'ils ignorent eux-mêmes, mais n'est-il pas humiliant que la v[ue] d'un être nu et beau nous étonne au point que nous le qualifions [de] « statue animée qui se promène ». Relisons *le Phénomène futur* [de] Mallarmé. Relisons Nietzsche, et sourions tristement en songeant q[ue] ce philosophe, qui prêcha toutes les joies et toutes les voluptés, [ne] connut que les tristesses et les amertumes de la vie.

Mme Dauguet dit avec beaucoup de justesse, et il faut la féliciter [de] son audace, qu'il y a des œuvres célèbres dont la beauté n'existe q[ue] dans l'imagination des hommes. Aussi se refuse-t-elle à admirer [le] *Jugement dernier* de Michel-Ange, œuvre « sans cohérence et sa[ns] équilibre ; monotone par la répétition fastidieuse d'un même thème[»]. Non, ce ne sont pas des « respects et des soumissions », qu'il fa[ut] apporter en présence des œuvres célèbres, mais un esprit critique [dé]gagé de toute suggestion. Et d'après cette formule, il serait nécessa[ire]

contrôler, selon notre sensibilité de maintenant, beaucoup de ces [ch]efs-d'œuvre trop admirés qui ne nous émotionnent plus, ou même [qu]i n'émurent jamais personne. Qui, en réalité, fut jamais troublé [pa]r le sourire de la Joconde?

§

L'Académie de Marseille proposa, naguère, l'éloge de **Joseph [A]utran**, comme sujet de l'un de ses concours. De tous les ouvra[ge]s présentés, celui de MM. G. Ancey et E.-A. Eustache parut le [m]eilleur et fut couronné.

Autran est maintenant bien oublié. Il eut son heure de gloire, exa[gé]rée; mais l'oubli où nous l'avons rejeté est peut-être exagéré aussi. [Il] y a, dans ses *Poèmes de la mer* et dans *la Vie rurale*, des vers [la]martiniens qui sont d'un rythme très doux et d'une émotion re[cu]eillie. C'est du Lamartine, moins le génie. Tout en demeurant [to]ujours sincère, en ne s'inspirant que de lui-même, Autran subit à [u]n très haut degré, l'influence de Lamartine qu'il admirait. Cette [re]ssemblance lui valut, un instant, la faveur du public. Rien n'é[to]nne, ne surprend dans son œuvre sage et honnête. Les maîtresses [qu]'il aime et qu'il chante, c'est la mer et la nature : il les décrit avec [u]ne minutie de détail qui dénote chez lui des dons de peintre autant [qu]e de poète. *La Vie rurale*, c'est, en somme, refait selon la sensi[bi]lité du moment, le poème des *Saisons*. Un amour de la nature [v]raie s'y manifeste; mais après Chateaubriand et Lamartine, ce n'est [pl]us une originalité.

C'est la poésie d'une âme qui ne fut jamais troublée par aucune [pa]ssion, et qui en a comme le regret obscur. — Cet amoureux de [l']océan ne perdit jamais, dans ses promenades en mer, la terre de [v]ue, et se contenta d'imaginer les émotions des longs voyages. Ainsi [i]magina-t-il la vie antique, dont sa *Fille à Eschyle* est une évocation [p]lutôt qu'une résurrection. Mais cette vision de l'antiquité, ainsi que [l']observent MM. Ancey et Eustache, est peut-être tout aussi près de [l]a vérité que nos essais actuels de minutieuse exactitude. Peu [i]mporterait d'ailleurs, si l'œuvre était scénique : elle ne l'est guère, [e]t ne dut son succès éphémère qu'au mouvement de réaction contre [l]e théâtre romantique, provoqué par la *Lucrèce* de Ponsard.

Concluons, avec les auteurs de cet ouvrage, que le sentiment qu'on [p]eut garder à Joseph Autran, après lecture de son œuvre, est un sen[ti]ment de « paisible et profonde estime » pour un écrivain « sincère[m]ent honnête homme ».

§

M. Auguste Rey nous donne une étude très détaillée sur **la Vieil[l]esse de Sedaine**, où il détruit la légende qui fait de Sedaine le [«] bon Sedaine », le « bonhomme ». Il dit: « Sorti des couches popu-

laires, il a brûlé « l'étape » tout d'abord pour se marier, et il a gar[dé] de cette origine diverses traces, sans rien de douceâtre. Bonté et b[on] sens, sincérité et droiture sont ses traits les plus profonds : bon[té] enveloppée d'une « écorce un peu rude », bon sens contrarié, [en] mainte circonstance, par une dose sensible de vanité et d'origin[a]lité. »

Vanité, que ses contemporains cultivèrent; on ne lit pas sans su[r]prise qu'à leurs yeux Shakespeare revivait en lui « au point de fai[re] croire à la métempsycose ». Certes, il eut le don du théâtre, mai[s], comme l'observe M. Rey, son talent n'avait rien d'académique, [et] son incapacité à développer une idée frise l'impuissance. Il rempla[ce] les phrases par des mots, par des réticences ou des jeux de scène [et] « ne connut l'abondance que des points de suspension ». Dans so[n] théâtre, les effusions d'amour sont ainsi simplifiées : « Ah ! Lise.[..] Ah ! Marie... Ah ! Thérèse... Ah ! Félix... Souvent, dans la réalité d[e] la vie, l'émotion empêche de parler, mais, au théâtre, on demand[e] aux personnages de dominer leur émotion et de s'exprimer sa[ns] défaillir.

Nous voyons, dans ce volume, Sedaine protégé par Catherine [II]. Pleine d'admiration pour son génie, l'impératrice lui demande u[ne] pièce de théâtre. Il lui envoie *Raymond V*, qui est une diatribe co[n]tre les rois et la noblesse. Quelle délicatesse ! Catherine trouve [la] pièce très curieuse, mais se garde bien de la faire jouer. Elle pa[ie] cependant l'auteur de ces paradoxes, où se mêle une sorte de « ronro[n] philosophique », par des largesses et des pensions qui donnèrent [à] Sedaine une petite fortune. En 1780, il achète une maisonnette [à] Saint-Prix, dans la vallée de Montmorency. Lorsque éclata la Révo[lution], Sedaine, qui avait écrit à Catherine, sa bienfaitrice, des lettre[s] humiliées, où il se mettait à ses pieds, « lui, sa femme et ses en[fants] », sut très bien s'adapter au nouveau régime, et, par crain[te] pour sa vie, « il poussa à la roue » quand la République voul[ut] « écraser les rois ». Plus tard, avec la même sincérité, il s'associa à [la] réaction contre le terrorisme. Cette habileté lui valut la vie sauve, mais elle manque de grandeur.

JEAN DE GOURMONT.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE

Albert Givraines : *La Fille de Jefté*, drame en 3 actes; Imprimerie Marécha[l], 1 fr. — P. d'Estournelles de Constant : *Pygmalion*, drame en 4 actes, d'après B[a]siliadis; Lemerre, 2.50. — Hrotsvitha : *Théâtre* (*Gallicanus, Dulcitius, Callim[a]que, Abraham, Sapience*), trad. nouvelle par Mme C. Vellini; Societé d'édition[s], 5 fr. — Memento.

La Fille de Jefté fut-elle immolée, comme le veut dom Ca[l]met? Ou le Juge s'était-il engagé seulement, ainsi que le croit l'abb[é]

…llet, à vouer au service du tabernacle le premier être vivant qu'il …uverait sur sa route, en revenant vainqueur des Ammonites? *Et …cit ei sicut voverat*, se borne à dire la Vulgate, non sans une pu…ur sinistre. Aussi j'incline, et par goût du tragique, vers la pre…ère version.

De combien ne l'emporte-t-elle sur la fable d'*Iphigénie en Aulide!* …a fallu, vraiment, à Euripide — après Eschyle et Sophocle — les …ueries de la sophistique grecque et à Racine (plus heureux que …lce, Sibilet, Coras et le Clerc) tout l'art, si curieusement raffiné …ez nos classiques et trop peu remarqué, de la litote pour que nous …endrisse la petite païenne consentant à la mort… afin que l'on puisse …traper sa tante, partie avec le jeune Pâris. Cent ans plus tôt, envi…n, que le sacrifice bizarre d'Iphigénie, le prototype biblique pré…nte une autre vraisemblance à coup sûr, une autre profondeur.

Il ne s'agit plus, là, de tel oracle ou de superstitions locales, mais de …te redoutable religion du Serment à laquelle nous voyons enchaî…s encore aujourd'hui nos athées ou soi-disant tels, aux côtés des …omains » par eux abominés comme des fétichistes australiens.

Il s'agit ainsi du problème le plus actuel peut-être, — par ce fait …écisément que le reste de la foi semble chanceler aux yeux des peu…es ivres.

Ne nous dissimulons pas, toutefois, qu'auprès de Jephté, cet Aga…mnon singulièrement plus héroïque et plus humain, et de sa fille, …r modèle de ce que le génie des poètes a cherché dans Iphigénie, … personnages secondaires manquaient, jusqu'à ce jour : ni Bucha…n, ni Boyer n'ont su créer des équivalents, sinon à l'Achille galant … Racine ou médiocrement original d'Euripide, du moins à Clytem…stre. Grâce à cette physionomie célèbre, le sujet grec gagne en …hesse un peu de ce qui lui manque en beauté naturelle. Et je re…ette que M. Givraines n'ait pas tenté de sculpter une Mère, à côté … l'enfant vouée à l'immolation.

Du moins, à l'égoïste Ménélas de la scène athénienne, au machia…lique Ulysse en qui Sophocle, Rotrou et Racine ont incarné la rai…n d'Etat, il a commencé de substituer un type éthiquement préféra…e, et qui le deviendra, un jour, esthétiquement : un Prêtre théori…en et défenseur du Serment, cette religion alors naissante et dont …ndiquais tout à l'heure la survie parmi nous, si énergique et catégo…que, c'est-à-dire purement mystique.

Et surtout, à l'automatique *Dea ex machinâ*, c'est une supério…té infiniment louable que d'avoir substitué — puisque dénouement …ureux il y a — le Nâbi porteur de la Loi Définitive, celle de charité.

En **Pygmalion** se résume, au contraire, le problème de l'Idolâ…ie — je n'entends pas seulement la grecque, ni les divers polythéis…es avoués, mais la nôtre : elle consiste pour un homme à tant aimer

son œuvre — art ou science, « nouvelle idole » ou « ève future » — qu'il l'anime, et... la divinise. Ici le père ne tue pas l'enfant, dont il a reçu la tutelle; mais une sorte d'inceste spirituel (1) le fait s'éprendre de l'objet né de ses mains, de son cerveau : et sa punition est qu'il n'y trouvera point un cœur. Aussi concevrais-je Galatée comme a « fille de marbre » par excellence. Telle apparaît du reste *la Femme Infidèle,* dans le conte populaire dont Basiliadis s'est inspiré; mais il l'a gâtée en la rendant amoureuse de son beau-frère. M. d'Estournelles de Constant l'a suivi dans cette voie : et Galatée, au lieu de nous révolter par l'insensibilité perverse de tout ce qui est artificiel, devient excusable, de sorte que la haine, succédant chez Renn[...] à la possession jusqu'à lui faire assassiner une femme trop aimant[e] et détruire un chef-d'œuvre trop beau, nous répugne. Il semble qu'a[...] de là monté la tristesse invincible que décèle, outre le drame, la noble et miséricordieuse préface de M. d'Estournelles ; elle saisit l'âme, [...] le lecteur devine bien des amertumes en des phrases comme celle-ci :

Quiconque s'élève parmi les hommes découvre le mal au-dessous de lui : arbre, colonne ou montagne, tout ce qui se tient debout devant le soleil projette une ombre; de même l'âme de l'homme, devant la vie, étend au-dessous d'elle l'obscurité, la méchanceté. Seules, les choses qui sont au niveau de la terre et ceux qui ressemblent aux enfants ne donnent pas cette ombre.

Quelle joie juvénile et vivace émane pourtant du théâtre de Hroswitha, la petite religieuse, la *Forte voix de Gandersheim!* Ce [...] être une âme bien profondément pure : il y a chez elle une tranquillité parfaite à reproduire en leur bassesse, comme un innocent répète un gros mot ou comme on décompose, masqué de verre, des poisons, les pires mœurs, que nécessairement elle aura observées en soignant les malheureux. L'ignorance n'a été imposée aux vierges, sous le nom de vertu, que par notre époque d'impies, adroits à ménager de la sorte, sans résistance fâcheuse, les corruptions de l'alcôve conjugale. A l'Annonciation d'un fils, l'Immaculée répon[d] tout d'abord : — « Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais pas d'homme? » Elle ne croyait donc point que les enfants naquissent... dans des choux.

A peine eut commencé l'Ere nouvelle que le théâtre, avec le reste, ressuscita (*le Christ souffrant, la Sortie d'Egypte*), alors qu'il semblait mort pour toujours. Mais aussi quelle école de tragédie que les martyres! En plein « pays nouveau », dans la Saxe à demi sauvage du x[e] siècle, ce sont les héros dressés à la face de Dioclétien, du Julien mesquin et perfide (**Gallicanus**) ou du vicieux pédant Hadrien, tortureur de petites filles (**Sapience**), ce sont les prod[...]

(1) Si voyons-nous Paphos tantôt issu de l'inceste entre Cinyre et sa fille Myrrha, tantôt des embrassements de Pygmalion et de sa statue Galatée.

gieux convertisseurs du Cénacle (**Callimaque**) et de la Thébaïde qui entrent sur la scène, avec quelle passionnante originalité, M. Anatole France l'a su comprendre lorsqu'il a, de **Paphnutius,** tiré *Thaïs*. Mieux me plaît encore **Abraham** : il fait beau voir le vieil hermite sauter à cheval, tel le saint Jean de la *Légende Dorée*, pour courir après une âme en fuite vers le péché. Qu'ailleurs **Dulcitius** étreignant, en son délire obscène, au lieu des saintes filles, marmites et poëles enfumées dont il barbouille ses beaux habits, nous évoque le gros rire teuton, nous n'en devons qu'admirer davantage ce qu'a de varié, de direct et de hardi ce beau théâtre, évidemment très formé, du xe siècle, cent ans après Witikind : louanges donc à la traduction infiniment élégante que nous en donne (après celle, plus simple, de Magnin) la très artiste Mme Cœcilia Vellini, sur papier d'or, dans un somptueux manteau violet évêque, timbré d'argent.

Memento. — Pendant que, le livre en main, nous nous délectons à des œuvres remarquables et non jouées, « les recettes des théâtres, — nous apprend *le Monde Artiste*, — baissent, baissent, les spectateurs deviennent rares, rares, rares... certaine petite salle vient de fermer ses portes, et deux directeurs ont fusionné, de manière à n'avoir plus qu'une affiche à eux deux... de méchants bruits circulent sur le budget d'un tel, et sur les affres de tel autre. » Impossible d'en accuser la chaleur, en cette saison. On s'en prend donc au cinématographe. Mais que dire de spectacles incapables de rivaliser avec lui de gaîté ou d'émotion ?... Tout effarouche nos Bordenaves : ils arrondissent les yeux parce que d'Annunzio annonce 98 rôles parlants pour *la Nef* ; eh ! bons niais, qu'est cela au prix de nos Mistères ? pour une simple symphonie, ne réunissons-nous pas des exécutants par centaines ? Alors, imitez du moins Drury-Lane où l'on voit, dans *Sindbad le Marin*, l'impératrice du désert suivie d'une caravane de vrais chameaux, le clown, dans un naufrage, à califourchon sur une baleine, un dragon, au fond d'une vallée de diamants, vomir des flammes et, de sa langue, lécher jusqu'au cintre, ou — mieux encore — un autobus, vainement poursuivi des passants, traverser la scène comme un bolide !

GEORGES POLTI.

HISTOIRE

Paul Graziani : *Sixte-Quint et la réorganisation moderne du Saint-Siège* ; Bloud. — Yves de La Brière : *Comment fut adopté et accepté l'Edit de Nantes* ; Victor Retaux. — Jacques Bainville : *Bismarck et la France* ; Nouvelle Librairie Nationale.

Sixte-Quint, par Paul Graziani. — Utile résumé, quoiqu'un peu terne, du pontificat de Sixte-Quint. L'auteur raconte rapidement : la première carrière de Felice Peretti, au monastère de Montalto, puis dans l'épiscopat et dans le cardinalat (rien ne prouve qu'il ait été d'abord porcher ; il prit à douze ans l'habit de novice au couvent de Montalto ; son élévation à la tiare, que ne signala nullement la légen-

daire anecdote des béquilles (rapportée par Leti dans son douteu ouvrage), on savait déjà cela, et c'est dommage : *si non e vere...* Nc moins rapidement (et ici, c'est trop vite) est exposée la réorganisatic moderne du Saint-Siège, l'institution des Congrégations, dont nom bre ont survécu à la perte du pouvoir temporel, celles notamment q s'occupent des questions de discipline et de doctrine.

La dernière partie de l'exposé contient, en quelques pages, la pol tique extérieure de Sixte-Quint, notamment en ce qui concerne l'E pagne et la France. La conversion de l'Angleterre, ou sinon son affa blissement, était le tiers objet de ce programme, que ruina la destru tion de l'*Armada*. Quant à la France, que Sixte-Quint ne voya point d'ailleurs du même œil que Philippe II, il y laissa, malgré l'ex communication, grandir la prépondérance de Henri de Navarre, ce q est la grande tristesse des historiens catholiques qui se sont occup de ce pontificat. Et peut-être, sans le vouloir, rendit-il possible l'abju ration de Saint-Denis en permettant à tout évêque d'accorder l'abs lution du péché d'hérésie.

Le résumé assurément fort net de M. Graziani paraît rédigé d'apr le grand ouvrage du comte de Hubner, excellente référence, cet o vrage étant le seul qui utilise vraiment les sources diplomatiq (*Sixte-Quint*, 3 vol., 1870). L'auteur se contente de citer Segréta dans sa liste bibliographique (et encore pourquoi si vaguement? Nu mention du titre, que voici : *Sixte-Quint et Henri IV. Introductic du protestantisme en France*, 1861), et ce n'est pas suffisant. Aucu ouvrage, plus que celui de Segrétain, ne s'accordait mieux, sin avec le point de vue de M. Graziani, qui est fort peu indiqué, d moins avec l'esprit général de la collection éditée par la librair Bloud, collection qui, autant qu'il semble, ne paraît pas précisémen rédigée pour la plus grande gloire du Protestantisme.

Comment fut adopté et accepté l'Edit de Nantes par Yves de la Brière. — Aucun doute n'est possible, par exempl touchant les dispositions de l'auteur à l'égard de ce Protestantism pour l'étude de M. Yves de la Brière, dont nous avons signalé na guère un intéressant travail sur la Conversion de Henri IV. M. d la Brière paraît fort bien au fait de toute la littérature historique r lative à l'Edit de Nantes, et il y a tout lieu de croire qu'il a qualité scientifiquement parlant, pour faire ressortir, à son tour, ceci : qu les Protestants de France profitèrent du péril où se trouvait le pay envahi par les Espagnols pour arracher à Henri IV, notamment dan leurs assemblées de Saumur et de Châtellerault, les concession successives qui aboutirent à l'Edit de Nantes. Edit sage en son prin cipe, mais rendu dans des conditions fausses, et faussé par là, plei d'abus, comme l'octroi de places de sûreté, qui devait motiver tout les luttes de Richelieu; comme l'agrément donné aux tendances le

us envahissantes, faiblesse impolitique, que devait fatalement com-
enser un coup de force tout aussi impolitique, la Révocation de 1685.

Bismarck et la France, par Jacques Bainville. — La reten-
ssante publication des *Mémoires* du Prince Clovis de Hohenlohe,
ui a si vivement mécontenté Guillaume II (on sait que sa disgrâce a
appé les héritiers du prince, fauteurs de cette publication), est loin
avoir été jugée aussi intempestive par M. Jacques Bainville. Elle
i a apporté des arguments nouveaux pour la thèse des « origines
lemandes » de la troisième République, thèse qui a ses convictions.
squissée naguère dans une brochure qui contenait, avec une confé-
ence de M. de Roux sur la « République de Bismarck », une « cor-
espondance secrète de Gambetta et de Bismarck », traduite pour la
remière fois par M. Bainville, — cette doctrine est reprise, dans le
résent ouvrage, avec toute l'ampleur dont peut la juger digne un
rivain de l'opinion de M. Bainville.

Il a tiré de ces *Mémoires* de Hohenlohe un parti très habile, et de
utes façons fort intéressant. L'auteur a tracé une fine psychologie
lans les deux premiers chapitres : *les Suites d'une médiatisation
e 1806* et *Au service de la Prusse*) du prince de Hohenlohe, de ce
escendant de famille souveraine médiatisée par la Conquête de Na-
oléon, et qui endure mal ce qui est une humiliation pour sa race
odale, — type de burgrave et de moderne politique en même temps
hez qui l'habileté sceptique de celui-ci s'emploie à ménager des
evanches au vieux fonds d'orgueil particulariste de celui-là. C'est
insi qu'après avoir servi la Bavière, il se range du côté de la
russe, non par conviction, mais parce qu'il la juge assez forte pour
pérer bientôt en Allemagne de bien autres médiatisations que celles
ont sa race a souffert, la médiatisation des grands états allemands
ux-mêmes sous l'hégémonie prussienne.

C'est dans ces vues, et avec le zèle qu'elles peuvent donner, qu'il
ervit Bismarck et l'aida à réaliser l'unité allemande. Le principe
es nationalités, qui germait en Allemagne depuis 1813, trouva dans
lovis de Hohenlohe le plus ironique et le plus efficace de ses ar-
isans.

On sait qu'une des erreurs de la politique du second Empire fut
e favoriser, au nom des idées de la Révolution, ce principe en Alle-
nagne (comme en Italie). Lorsqu'il s'agit, après 1870, de retourner
ontre la France les armes qu'elle avait ainsi données pour se faire
attre, — c'est-à-dire d'empêcher que l'union, accomplie à cette heure
hez ses voisins grâce à sa propre connivence, ne se refît chez elle au
endemain de ses désastres, — c'est le prince de Hohenlohe que Bis-
narck choisit à cet effet. Et le programme dont l'ambassadeur était
anti pour cela consistait essentiellement à favoriser l'établissement
éfinitif du régime républicain, que le chancelier considérait comme

le plus propre à maintenir la France dans ses divisions et à prolong sa faiblesse.

Ceci, à la vérité, est un de ces truismes assez connus de la politiq bismarckienne, que l'on se répétait comme tous les truismes, c'est-dire machinalement et sans y regarder de près, comme s'il s'agissa d'un principe général de philosophie politique sans application d recte. Et d'ailleurs les documents manquaient. Il apparaît, bien a contraire, d'après la partie des *Mémoires* relative à l'ambassade d prince de Hohenlohe à Paris, de 1874 à 1885 (après l'ambassade d comte d'Arnim), que toute l'activité de l'ambassadeur se dépensa e pressément dans ce but. L'objectif était complexe, et toute l'habile de Hohenlohe, tous les calculs de Bismarck s'employèrent à l'attei dre. Il fallut d'abord, explique M. Bainville d'après les *Mémoire* appuyer la République conservatrice de Thiers, lequel, tout en fo dant le principe d'un régime essentiellement dissolvant, assurait, p sa sagesse personnelle, notamment en ce qui concernait le paieme de l'indemnité, l'exécution du traité de Francfort; puis, ce poi acquis, on dut favoriser, après le renversement de Thiers et po faire pièce aux monarchistes, le développement des conséquences l'établissement républicain, qui, de sa nature, devait s'orienter to jours davantage vers le radicalisme, l'anticléricalisme, le sectarism la division et l'anarchie. C'est l'époque de l'entrevue projetée en Bismarck et Gambetta (Cf. la brochure citée plus haut).

M. Bainville a retracé de ce point de vue la carrière des fondateu de la troisième République. Certes, on ne peut accepter sans certain réserves tout ce qu'il dit ici. Et, par exemple, il nous semble bie voir une pure pétition de principe dans cette opinion, que la Républi que de M. Thiers ne pouvait rien pour la restauration de la puissan française. C'est possible, mais était-ce seulement la République d M. Thiers, et, dans les conditions intérieures où se trouvait la Franc la monarchie du comte de Chambord, ou celle des d'Orléans, n'eût elle pas montré, elle aussi, sous ce rapport, quelque incapacité spécifi que? M. Bainville affirme que non; toute sa philosophie de notr histoire et toutes ses convictions françaises affirment que non. Mai ici, les faits manquent.

On peut soutenir, d'ailleurs, quel que puisse être le point de vu en France, que Bismarck crut pouvoir attendre de l'institutio républicaine spécialement les services dont il avait besoin. D'autre témoignages concordent avec celui qu'on a relevé dans l'ambassad du prince Clovis de Hohenlohe. L'un de ces témoignages, le souvenirs rédigés par le secrétaire de Bismarck, le Dr Busch, est suf fisamment connu. Mais un autre témoignage, les souvenirs d M. de Gontaut-Biron, notre ambassadeur à Berlin immédiatemen après la Guerre, semble devoir apporter des révélations plus neuves

e duc de Broglie avait donné de ces *Souvenirs* une édition où sa
llaboration personnelle, bien qu'opportune en principe et dans une
rtaine mesure, à titre de commentaire distinct, est tout de même
op encombrante et apporte à la fois du trop et du pas assez.
. Emile Bourgeois, dans un article de la *Revue historique*
ovembre-décembre 1906, article mentionné dans le *Mercure*
1 15 décembre 1906), a fait les réserves les plus sévères sur la
éthode du Duc. Toutefois, après avoir lu, ou plutôt relu attentive-
ent cet article, il nous paraît que M. Bourgeois a fort insuffisam-
ent soutenu la partie de la controverse (la plus importante) relative
l'opinion de Bismarck sur les avantages possibles du régime répu-
icain et à la tactique adverse de M. de Gontaut-Biron, tactique
ommandée par des idées légitimistes auxquelles Guillaume II, en
on adepte de la Sainte-Alliance, était favorable. Nous serions
urieux de savoir ce que M. Bourgeois pense des citations faites à ce
ropos par M. Bainville, citations prises non pas dans l'édition Bro-
lie, mais dans la seule édition exacte, l'édition Dreux. M. Jacques
ainville a fait pour le livre de M. de Gontaut-Biron ce qu'il a fait
our celui du prince de Hohenlohe. C'est un sérieux élément de plus
ans le débat, et si tout a été dit sur la compilation du duc de Bro-
lie, bien des choses intéressantes restent à dire sur les souvenirs édités
ar M. André Dreux, je veux dire sur l'utilité spéciale que M. Bain-
ille y découvre.

Nous avons tenu à insister sur les deux éléments importants versés
ar l'auteur dans le débat. C'est le côté nouveau de son livre. Il est
omplété par des études historiques dont le titre dira l'intérêt : *les
dées napoléoniennes et l'unité allemande; les Difficultés de
unité allemande; la Jeunesse et les premières armes de Bis-
arck; le Centenaire d'Iéna.* Citons à part : *les Alliances de
870*, étude d'ensemble sur la politique extérieure du Second Empire,
aquelle fut un effort chimérique pour concilier les inconciliables,
'est-à-dire le principe des nationalités et l'ultramontanisme. Une
emarque. « La question romaine, importante pour l'Italie, dit M. Bain-
ille, ne fut pour l'Autriche qu'un prétexte » à ses échappatoires.
ans doute, et toutes les possibilités d'alliance autrichienne s'étaient
vanouies dès 1866, l'année de Sadowa. Mais en remontant de là à
859 et de là encore jusqu'aux débuts mêmes du second Empire, on
erait tenté, tout en partageant la tristesse de M. Bainville, de ne
as adopter sa cruelle sévérité à l'égard de Napoléon III. La position
e celui-ci vis-à-vis de l'Autriche fut toujours extrêmement troublante.
l commença mal, et fut en quelque sorte forcé de commencer mal.
es *Souvenirs* du Comte de Hübner, ambassadeur d'Autriche à
aris de 1851 à 1859, publiés il y a deux ou trois ans, ont fourni là-
essus des indications précieuses. Le Chancelier de Buol, par son

attitude agressive, par son intimité ostensible avec la Russie, où le tsar Nicolas reprenait les doctrines de la Sainte-Alliance, par d'autres procédés blessants pour Napoléon III, peut bien avoir contribué à fausser, dès le début, la politique de l'empereur à l'égard de la monarchie des Habsbourg. Toute la période qui va de 1852 à 1859 est d'une grande portée sous ce rapport. A consulter les témoignages nouveaux donnés sur les difficultés profondes de ces commencements, l'on est amené à considérer, avec non moins de tristesse, certes ! nous l'avons dit, mais avec moins de colère, les fautes du malheureux empereur.

Il faut savoir gré à M. Jacques Bainville de reprendre, dans son très intéressant ouvrage, ces points d'histoire restés d'une si haute importance pour notre pays. Nous espérons revenir prochainement à propos d'un récent ouvrage de M. Emile Bourgeois, sur cette question de la politique extérieure du second Empire.

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Dr C. Strzyzowski : *La Chimie biologique autrefois et aujourd'hui*, Lausanne, Frankfurter, 1906. — Dr P. Carnot et Mlle C. Desflandres : *L'Activité cytopoïétique du sang et des organes au cours des régénérations*, Académie des Sciences, 27 août et 17 septembre 1906 ; Société de Biologie, 24 novembre 1906. — Memento.

Lorsque l'on parcourt les comptes-rendus des sociétés savantes, les recueils et revues scientifiques, qu'il s'agisse de médecine ou de science pure, de biologie, de zoologie même, on est immédiatement frappé de la place considérable qu'y tiennent les travaux, notes et articles concernant la chimie biologique.

Il était intéressant de rechercher les origines déjà lointaines de cette science, et c'est précisément ce que vient de faire le Dr Strzyzowski, professeur de chimie médicale à la faculté de médecine de Lausanne, dans sa belle étude sur **la Chimie biologique autrefois et aujourd'hui.**

Le fondateur de la Chimie biologique ne serait autre que Théophraste Paracelse de Hohenheim. Avec ce savant, nous voici transportés en plein moyen-âge, parmi les alchimistes. Une seule chose les préoccupe : la transmutation des métaux, l'art de faire de l'or car, depuis la plus haute antiquité, le désir de s'enrichir fut l'un des plus puissants mobiles de l'activité humaine. Leurs efforts, ininterrompus, sont vains, mais ils ne se découragent pas, soutenus qu'ils sont par des idées dogmatiques vieilles déjà de nombreux siècles. Ces idées ont été exposées très nettement par le professeur E. Ludwig, en 1895, à la Société de médecine de Vienne. Les métaux auraient été composés de deux corps, de soufre et de mercure ; il différeraient entre eux par la proportion de ces deux composants, par le degré de leur fixation réciproque, et enfin par leur pureté ; le

ercure paraissait être une substance indécomposable et la cause rimordiale de l'éclat et de la ductilité des métaux ; le soufre, au ntraire, représentait l'élément modifiable et décomposable; l'or urait contenu beaucoup de mercure et très peu de soufre ; dans tain ces deux éléments auraient été impurs et mal combinés ; ces nperfections devraient disparaître sous l'influence de la pierre phisophale.

Non seulement, ajoute Ludwig, on admettait que la pierre philosoale avait le pouvoir d'opérer des transformations métalliques, mais les chimistes en firent une sorte de panacée universelle, ayant à la fois des nctions curatives et régénératrices qui pouvaient rajeunir l'homme et ème prolonger la vie ; au début, on ne représenta ces qualités merveilises qu'au sens figuré, tandis que plus tard, vers la fin de l'époque chimique, on supposait déjà une action réciproque entre la pierre philophale et les diverses parties du corps, action de laquelle pouvait résulter guérison des maladies par voie chimique.

Paracelse donne une tout autre orientation à la thérapeutique et r suite à la chimie. Il apparaît au commencement du XVIe siècle, au urs d'un vaste mouvement intellectuel, marqué par les noms de hristophe Colomb, de Vasco de Gama, de B. Schwartz, de Gutenrg ; l'esprit humain est impressionné vivement par une foule de couvertes, et aussi par les événements politiques et religieux (prise Constantinople, Réforme), le cours des idées se modifie totalement en particulier le goût pour les sciences naturelles se manifeste de ouveau ; d'une façon générale, on va chercher à s'appuyer sur bservation et l'expérience, et non sur des dogmes qui n'inspirent us une confiance suffisante.

Paracelse va se placer aux premiers rangs de ce mouvement volutionnaire ; il déteste le servage mental et il ne veut croire que qu'il a vu ou vécu. Né en 1493, à Einsiedeln, en Suisse, fils d'un édecin et d'une des supérieures de l'hôpital de l'Abbaye, après oir reçu de son père d'excellents principes, avide de voir, de savoir, court le monde ; on peut le suivre en Allemagne, en Italie, en ance, en Espagne, en Angleterre, en Pologne, en Hongrie, en roatie... ; partout il questionne, non seulement les docteurs, mais core les barbiers, les baigneurs, les femmes, les magiciens, les chimistes, les sages et les simples d'esprit. D'ailleurs, Paracelse us expose lui-même le but de ces voyages dans ce passage remaruable pour l'époque, cité par Strzyzowski :

L'art ne court après personne, aussi faut-il le poursuivre continuellement ; ilà pourquoi j'ai de la volonté et de l'intelligence, c'est pour le chercher, r ce n'est pas à lui à me découvrir. J'ai entendu dire quelque part qu'un édecin doit être une sorte de pélerin, ce qui me plaît infiniment. Quelle en t la cause ? C'est que les maladies vont et viennent à travers le monde

quelque vaste qu'il soit, et ne restent pas stationnaires. Si quelqu'un ve connaître beaucoup de maladies, il doit aussi voyager, et s'il va très loin, apprend à connaître beaucoup de choses. Est-ce que les voyages ne développent pas mieux l'intelligence que lorsqu'on reste assis derrière le fourneau ?... Celui qui veut étudier la nature doit fouler au pied ses livres grâce aux lettres de l'alphabet on apprend bien l'écriture (*en restant ch soi*), mais la nature ne saurait être comprise qu'en pérégrinant de pays pays.

Paracelse était, on le voit, bien préparé à participer aux opération chimiques d'hommes tels que Sigismond Fuger et Jean Trithemi qui combattaient l'alchimie en tant que science exclusivement destinée à la fabrication de l'or. Il essaie l'action d'une foule de préparations métalliques (mercure, plomb, antimoine) sur l'organisme ; tire de l'oubli l'opium, qu'il nomme laudanum ; il s'efforce d'isol la quintessence des plantes médicinales, sous forme de teinture d'essences, d'extraits, et d'étudier leur influence sur nos organes Ainsi il est conduit déjà à comparer tout phénomène vital à un processus chimique.

Il enseigne, dit Strzyzowski, que les éléments primordiaux qui constitu les différentes parties de l'organisme humain, et auxquels il attribue le 1 de corps simples dans le sens alchimique, sont au nombre de trois : le s fre, le sel, et le mercure. Bien mélangés et en d'exactes proportions lo qu'ils sont d'ailleurs de bonne qualité, ces corps entretiennent les organes bonne santé. La maladie n'est causée que par le désaccord de ces trois é ments, la prédominance ou la précipitation de l'un d'eux. C'est ainsi que peste et la fièvre éclatent lorsque le soufre prédomine dans l'organism quand c'est le sel ce sont alors les diarrhées et les hydropisies, et, si c' le mercure qui est en excès, il en résulte la paralysie et la mélancolie. I folie découlerait d'une sorte de distillation, et la goutte d'une coagulati ou précipitation du mercure dans le corps. Dans son enseignement, Par celse attribue encore une très grande importance au tartre, cause de ta de maladies.

Or, ce tartre, tel qu'il le décrit, est l'acide urique ou l'urate d sodium. Et on voit que si Paracelse ne s'est pas affranchi complèt ment des erreurs de l'alchimie, il a déjà eu une intuition très net du rôle des substances chimiques dans les diathèses, telles que l'a thritisme.

Cet alchimiste révolutionnaire, qui avait même osé enseigner médecine dans sa langue maternelle, a été critiqué, raillé, persif par ses collègues ; les pharmaciens le détestaient. Son œuvre ne f reprise que beaucoup plus tard.

Avec Lavoisier, la chimie s'est constituée comme science précis Mais bien que les chimistes des XVIIe et XVIIIe siècles témoignère souvent le plus vif intérêt aux phénomènes vitaux, comme l'atteste

s recherches géniales de Lavoisier sur la respiration et la chaleur nimale, la chimie biologique ne progressait guère. C'est Berzélius, célèbre professeur de Stockholm, Wöhler, de l'Université de Götngen, et surtout Liebig, qui devaient lui donner au xixe siècle la rande impulsion.

En 1828, Wöhler faisait la synthèse de l'urée et démolissait ainsi a chimie l'hypothèse de la force vitale.

Dans le livre de Strzyzowski, nous trouvons une anecdote curieuse mpruntée à la biographie du médecin anglais George Harley, sur façon dont Liebig fut conduit à préparer ses extraits de viande. n 1852, le célèbre chimiste anglais James Musprat, étant venu à unich rendre visite à son ami intime, Liebig, accompagné de sa le, celle-ci contracte une fièvre typhoïde des plus graves, et bientôt ut espoir de la sauver est perdu. Liebig, à l'idée que la fille de son ni doit mourir chez lui, si loin de sa famille, décide de tenter un sai de nutrition. A son laboratoire, il hache finement la viande crue un poulet et prépare à froid un extrait aqueux, auquel il ajoute elques gouttes d'acide chlorhydrique ; il administre à la malade t extrait pris par cuillerées à café, et la jeune fille se rétablit et ouse George Harley. Telle est l'origine du célèbre extrait de viande ebig. Préoccupé de faire de l'extrait de viande un aliment à la pore de tout le monde, Liebig eut la pensée d'utiliser les troupeaux de Amérique du Sud et une viande qui ne coûtait pour ainsi dire rien; nsi fut constituée en 1865 la « Liebigs Extract of Meat Company imited ».

Beaucoup considèrent Liebig comme un commerçant, alors qu'il t un grand savant et un philanthrope. Ses études sur l'alimentaon des animaux et des plantes sont des plus remarquables. Il mone nettement que l'animal puise les éléments constitutifs de son sang ns la nourriture, et il divise les aliments en deux groupes : les iments protéïques ou aliments plastiques qui servent à la reconstition du sang et des organes, et les aliments non azotés, destinés à ntretien de la chaleur animale. Il découvre également un procédé dosage de l'urée qui lui permet de mesurer les échanges azotés l'organisme.

L'activité scientifique de Liebig s'est poursuivie chez ses nombreux èves, et on peut en juger par les résultats que l'on a atteints rémment : Hofmeister obtient de très jolis cristaux d'une albumine ès simple, il est vrai, dont il a pu déterminer exactement la comsition de la molécule ; E. Fischer arrive à construire des molécules plus en plus complexes, et il n'est peut-être pas loin de réaliser synthèse des peptones, c'est-à-dire d'albumines déjà simplifiées r la digestion.

§

Parmi les questions qui préoccupent le plus les bio-chimistes, physiologistes et les bactériologistes, celle des *ferments* d'une pa celle des *antitoxines* d'autre part tiennent le premier rang. J'au souvent à les examiner ici. Aujourd'hui je veux simplement fai connaître les très curieuses recherches qui viennent d'être faites p le Dr Carnot et Mlle Desfiandres sur **l'activité cytopoïétiqu du sang et des organes au cours des régénération**

Si l'on saigne un lapin, presque immédiatement cet animal rég nère son sang ; dans le liquide du sang ou sérum, le nombre d globules rouges augmente très rapidement. Or, si en pleine crise régénération, c'est-à-dire le lendemain même d'une saignée copieus on prélève le sérum du sang et si on injecte celui-ci à un lapin no mal, on détermine chez lui une augmentation considérable du no bre des globules rouges; au lieu de 5 millions environ par mil mètre cube, on a: 8 millions le premier jour, 9 millions le deuxièm près de 12 millions le troisième. La réaction est très intense et t constante. D'où un moyen très ingénieux et efficace de comba l'appauvrissement du sang en globules rouges, c'est-à-dire l'anén La rénovation du sang paraît être provoquée par une substance mique qui serait détruite à 55° et qui se trouverait dans le sérum. petites quantités à l'état normal, en plus grandes quantités ap une saignée et vraisemblablement lorsque l'organisme se trouve da des conditions défavorables (hautes altitudes).

Cette substance, qui excite la multiplication des globules rouges *hémopoïèse*, se trouve, non seulement dans le sérum, mais enco et même en plus grandes proportions, dans la moëlle des os, que l' considère comme un lieu d'origine des globules rouges.

Le Dr P. Carnot a cherché à montrer que le cas de la régénérati du sang n'est qu'un cas particulier: lors de la régénération d' organe quelconque, il se formerait une substance déterminée q exciterait la multiplication des cellules de cet organe, c'est-à-dire *cytopoïèse.*

Chez un animal on résèque une partie importante de l'organe (fo pancréas) ou de l'un des deux organes pairs (rein, capsule surrénal Après 15 à 20 jours environ, le sujet est sacrifié, et on constate u processus de régénération parfois très actif. On injecte alors à d animaux normaux du sérum du sujet sacrifié, ou bien l'extrait l'organe en voie de régénération, et au bout d'un certain temps o peut constater chez les animaux ainsi traités une prolifération l'organe correspondant.

Voilà donc un moyen de combattre l'insuffisance de certai organes, de traiter l'anémie, l'albuminurie, le diabète... Mais, si c

:périences sont intéressantes au point de vue pratique, elles le sont ıcore plus au point de vue théorique, et, rapprochées de celles qui ıt conduit à la pratique de la sérothérapie, elles peuvent fournir :s données sérieuses sur les mécanismes de certains phénomènes biogiques des plus importants.

Un bacille qui envahit un organisme y sécrète une toxine ; l'orgasme envahi répond en produisant lui-même une substance capable : neutraliser les effets de la toxine, c'est-à-dire une antitoxine. Chez s organismes qui ont l'immunité naturelle, la production de l'antixine est immédiate D'autres organismes n'acquièrent l'immunité ı'après une série de vaccinations, c'est-à-dire d'introductions en ıx de toxine atténuée ; la production d'antitoxine ne se produit alors ı quelque sorte qu'après un certain entraînement de l'organisme. 'animal chez lequel cet entraînement se produit lentement périt 'esque infailliblement quand il est envahi par le microbe, mais ichet et Héricourt, Behring, Kitasato..., ont reconnu qu'il résiste si ı lui injecte le sérum d'un animal qui a subi l'entraînement (vacné), car ce sérum a acquis les propriétés antitoxiques. C'est ce qui fait dans le cas de la diphtérie.

On voit ainsi que le sérum d'un organisme qui est en train de générer un organe se comporte d'une façon analogue au sérum un organisme qui a lutté contre une invasion microbienne, et que s organismes pour lutter contre les diverses causes de destruction, ıvahissement des microbes, altération ou ablation d'organes, se ›mportent de la même façon.

MEMENTO.— Le Dantec : *Eléments de Philosophie biologique* (Alcan).

GEORGES BOHN.

ETHNOGRAPHIE, FOLK-LORE

Une nouvelle Société allemande de Mythologie. — L'École astrale. — E. Siecke : *rachenkämpfe, Untersuchungen zur indogermanischen Sagenkunde*, Leipzig, -C Hinrichs, 3 M. — Paul Haupt : *Purim* ; Leipzig, Hinrichs, 4 M. — G. Belcci : *Il feticismo primitivo in Italia e le sue forme di adattamento*, 74 ill., :rouse, Unione Tipograf. Coop., 4 L.— Ph. de Felice : *L'Autre monde, Mythes et égendes, le Purgatoire de Saint Patrice*, Champion, 6. — Le Maguin de Rougeent : *Contes licencieux de l'Alsace*, G. Ficker, 20. — P. Commelin : *Nouvelle ythologie grecque et romaine*, Garnier. — Memento.

Il s'est fondé, vers le milieu de l'an dernier, à Berlin, une **Société our l'Etude comparée des Mythes**, dont l'objet est de déterıiner quelles sont les conceptions fondamentales des différentes ıythologies « indépendamment des rites et des cultes ainsi que des ›rmes religieuses telles que l'animisme, le fétichisme, le totémisme, manisme et le polydémonisme, lesquels ne donnent pas l'explicaon complète des mythes; les mythes doivent être comparés sans ıcune limitation de temps ni de lieu ».

En d'autres termes, la nouvelle Société veut étudier les mythes e tant que thèmes littéraires, mais non pas en tant qu'éléments const tutifs de divers systèmes religieux. Ceci n'est pas nouveau. Ain firent les mythologues des deux premiers tiers du XIXe siècle; ain continuent de faire les folk-loristes. Il s'agit donc, non d'une tenta tive proprement neuve, mais d'une renaissance de méthodes périmée

Si en effet il y a eu progrès ces années dernières de l'ethnograph et de ses sections, c'est grâce à ce point de vue que toute manifest tion collective ou individuelle doit être étudiée dans son rapport av tous les facteurs qui en ont conditionné la formation et le dévelo pement. Le mythe n'est que l'un des éléments qui concourent à con tituer un système religieux; au mythe, qui est l'expression littérair correspond le rite, qui est l'acte religieux. Puis, tout système rel gieux est l'une des composantes d'une certaine société; et ainsi mythe ne se comprend que si on l'étudie dans son rapport avec l'o ganisation sociale tout entière, c'est-à-dire par utilisation de la m thode dite sociologique.

Cependant il est juste de dire que ce point de vue n'est guè connu et appliqué encore qu'en France et en Angleterre. Les sava allemands s'en tiennent toujours à la compilation des faits abstra de leurs conditions d'existence, de leur milieu.

Mieux encore que les formules citées ci-dessus, la liste des me bres fondateurs de la Société en indique le but et la méthode. On rencontre MM. A. Jeremias, Hugo Winckler, E. Siecke, E. Stuck c'est-à-dire les partisans de l **Ecole astrale**. Quiconque a lu l'*Or gine de tous les Cultes* de Dupuis, *Des Cultes qui ont préc l'idolâtrie* et *Des Divinités génératrices* de Dulaure en connaît théorie fondamentale, qui est que les religions et les mythes de l'a tiquité civilisée sont la projection sur terre du ciel astronomiqu c'est-à-dire qu'il existe une correspondance exacte entre le mon céleste ou cosmique et les choses ou les événements terrestres. L'éco astrale allemande ne fait que reprendre un vieux vêtement frança qu'elle prétend neuf. Sans doute, les arguments diffèrent. Dupu et Dulaure ne raisonnaient que d'après les textes grecs et latin plus tard on utilisa les documents égyptiens. Et ces temps dernie enfin, c'est en Assyrie et en Babylonie qu'on a pensé découvrir berceau même de la religion astrale originelle. Ce sont les assyri logues allemands (Winckler, Jeremias, Zimmern, etc.), et à le suite quelques exégètes qui dirigent l'école actuelle. La gran controverse Babel-Bibel les a obligés à préciser peu à peu leu théories (1).

(1) Cf. entre autres Ad. Lods, *le Panbabylonisme de M. Jérémias*, *Revue l'histoire des religions*, 1906, t. II, pp. 218-232; C. Bezold, *Babylonisch-Assyrisc Religion*, *Archiv fur Religionswissenschaft*, 1907, pp. 122-128; R. Dussaud, *les Ar bes en Syrie avant l'Islam*, 1907, pp. 16 et suiv., etc.

M. Winckler, chef de l'école, prétend « qu'une doctrine primor-
iale commune est à la base de toutes les mythologies; on la trouve
éjà complètement élaborée dans la Babylonie et l'Egypte les plus
nciennes; on rencontre cette doctrine primordiale chez tous les peu-
es civilisés ; les religions dites populaires ne sont que des défor-
ations de l'antique doctrine scientifique » ; et enfin : « Il n'y a ja-
ais eu, nulle part dans le monde, d'autre doctrine ni d'autre reli-
on. »

Voilà qui est vite dit, mais peu facile à prouver ; on voit où mène
spécialisation excessive. L'absurdité même d'une telle formule est
gne de la chute prochaine de toute l'école, malgré la fondation de
Société. Il va de soi que, pour elle, les religions juive et chrétienne
sont que des déformations, mieux, des dégénérescences de l'anti-
ue doctrine babylonienne.

M. Siecke, lui, applique la théorie en question aux mythologies
do-européennes, dans un livre qui, en tant que premier fascicule
es publications de la Société, doit être considéré comme un mani-
ste. Il passe en revue les diverses variantes du **Combat contre
e Dragon**, étude déjà entreprise, mais suivant la méthode ethno-
raphique, par Sidney Harland (*The Legend of Perseus*, 1896).
'explication de M. Siecke est simple : le dragon, ou le monstre qui
i correspond, c'est la lune ; et le héros, ou le dieu, qui le combat
le tue, c'est le soleil. Il est amusant de constater que Léo Frobe-
ius, autre adepte de l'école astrale, ayant considéré les mêmes
ythes et légendes a *démontré* (1905) que le dragon, c'est le
oleil, et le héros, la lune, ceci avec des arguments tout aussi pro-
ants que ceux, inverses, de M. Siecke. On se croirait revenu aux
eaux temps de Max Müller. Espérons que cette fois la contagion ne
assera pas les frontières.

§

Même M. Haupt, de Baltimore, n'a pas su se garder assez de cette
ontagion dans sa consciencieuse monographie sur la fête juive de
Purim. Sans doute, il accepte avec J. G. Frazer et la plupart des
émitisants le caractère légendaire du livre d'Esther, l'origine assyro-
abylonienne des personnages (Mardochée est le dieu Marduk ; Esther
st la déesse Ishtar, etc.) et la signification agraire de la fête. Mais
défaite de Haman et de Vashti (qui correspondent à des divinités
amites) par Esther et Mardochée lui semble symboliser en définitive
victoire des divinités du printemps sur celles de l'hiver. Les paral-
les germaniques utilisés par M. Haupt, et dont le sens naturiste
'est pas démontré, n'autorisent pas cette hypothèse. L'influence de
école astrale se manifeste dans la note 5 : « Les fêtes astronomiques
ont plus anciennes que les fêtes agricoles ; les chasseurs sauvages

peuvent observer la nouvelle lune; les nomades peuvent sacrifier l[es] premier-nés de leurs troupeaux; les fêtes agricoles présupposent u[ne] population sédentaire. » Le malheur est que les nomades et les cha[s]seurs demi-civilisés, comme par exemple les Australiens, ont d[es] cérémonies de multiplication magique, mais nullement des « cér[é]monies astronomiques »; celles-ci sont au contraire l'œuvre de pop[u]lations déjà très civilisées; elles ne sont pas un phénomène de débu[t].

§

Je me vois obligé de signaler rapidement les autres ouvrages [de] folk-lore. M. G. Bellucci, grand collectionneur d'amulettes, leur [a] consacré un petit livre très intéressant où il montre la persistance d[u] **Fétichisme primitif en Italie**. M. de Félice étudie da[ns] **l'Autre monde** la légende de saint Patrice; il en montre [la] genèse et le développement en pays celtiques et la rapproche d[es] légendes de même ordre qui eurent cours dans l'antiquité; la légen[de] de saint Patrice se trouve ainsi rattachée à un ensemble détermi[né] de croyances relatives à la vie d'outre-tombe, qui se retrouvent ch[ez] nombre de demi-civilisés actuels. L'auteur du 2e vol. des **Contributions au Folk-Lore érotique** est un magnin (rétame[ur] ambulant) de l'Alsace. Plusieurs récits sont des variantes de thèm[es] connus soit par des recueils du Moyen-Age et de la Renaissance, s[oit] par des collections modernes; l'histoire de la chemise de saint V[ic]torien est l'adaptation littéraire d'un vieux rite de fécondation. [La] **Nouvelle mythologie Grecque et Romaine** de M. Co[m]melin est un ouvrage de vulgarisation, et pudique; l'auteur juge q[ue] « l'érudition est chose plutôt fastidieuse qu'utile ». Je conseille cependant de recourir de préférence au Daremberg et Saglio.

Memento. — Reçu : Le Monde oriental (Upsal, C.-J. Lundstrœm), fas[c.] 1 et 2 ; Hessische Blätter für Volkskunde, t. V, fasc. 1-3; l'Homme Pr[é]historique ; la Revue des Traditions populaires, etc.

A. VAN GENNEP.

QUESTIONS MORALES ET RELIGIEUSES

François Dupuis : *La Vie et Légende de Madame Saincte Claire;* Bloud. — Jean Baruzi : *Leibniz et l'organisation religieuse de la terre;* Felix Alcan. — Albe[rt] Sueur : *Intellectualisme et Catholicisme;* Bloud. — André Godard : *Les Progr[ès] actuels de l'Eglise;* Bloud.

La Vie et Légende de Madame Saincte Claire, par l[e] Fr. mineur François Dupuis. Voici un petit livre qui charmera sûrement par sa naïveté tous ceux, et ils sont nombreux aujourd'hui, qu'intéressent les choses franciscaines. Signalé par M. Paul Sabatier, qui ne pouvait manquer d'en aimer le tour ingénu, il paraî[t] pour la première fois avec une introduction et des notes d'Arnol[d]

offin. C'est une version de la légende de Thomas de Célano, écrite n 1563, par le fr. mineur François Dupuis, à l'usage de sœur Claire es Bruyères, abbesse de Seurres.

Le travail, dit M. Goffin, se termine par quelques rimes touchantes, de façon, semble-t-il, de sœur Claire et où se révèle une personnalité douce délicate. Et, volontiers, détacherait-on de ces rimes, pour la lui appliquer, comme on l'appliquerait si parfaitement à sa patronne, sainte Claire, *anticella*, petite plante sauvage et parfumée de Saint-Damien, cette pure modeste image :

La bruyère petite et basse
Porte une fleur de bonne grâce.

Leibniz et l'Organisation religieuse de la terre, par ean Baruzi. Pour tous ceux qui ont un peu lu et pensé, le nom de eibniz évoque nécessairement des idées de génie encyclopédique, de cience comparée et de curiosité universelle. Ce qu'on sait moins, en énéral, c'est que Leibniz fut religieux jusqu'au mysticisme et qu'il êva apostoliquement la conversion du monde. Le livre de M. Jean aruzi, qui a puisé aux sources les plus diverses et les plus sûres, claire d'une maniere définitive et complète ce point, on peut dire, entral, de la vie et de l'œuvre du grand homme. Ne se mit-il pas n rapport avec les Jésuites, intéressé qu'il était par leurs missions 'Extrême-Orient ? Captivé par l'effort de Pierre le Grand, il voulait épandre « jusqu'en Scythie » les bienfaits de la science et de la civilisation chrétiennes. Il comprit merveilleusement le rôle des Ordres eligieux et comment, transformés, régénérés, ils pourraient faire nfin régner ici-bas « l'Eglise idéale ». Son projet de réunion des ommunions chrétiennes est plus connu. En tout, Leibniz eut la assion de l'unité et de l'harmonie.

La gloire de Dieu n'est plus seulement l'immuable et l'éternel; elle est le levenir naturel; et l'humanité la fragmente.

Nulle possibilité de rester passifs : Etre soi-même la « Gloire de Dieu », 'est prendre sur soi de l'augmenter. Leibniz le répète, aux heures où il évèle l'essence de sa pensée : Aimer Dieu n'est pas autre chose que comrendre la gloire de Dieu, et, autant qu'il est en nous, *l'augmenter*. Car le Bien général » n'est pas seulement analogue, mais identique à la gloire de Dieu : Dieu, étant le siège de l'harmonie universelle, est lui-même le *Bien* niversel. Par suite, faire de l'humanité une œuvre harmonieuse, c'est continuer l'œuvre de Dieu, accroître sa gloire en la rendant de plus en plus résente au cœur des hommes. Nous aimer les uns les autres c'est aimer Dieu, puisque Dieu se réalise par une harmonie vivante; et, d'autre part, onnaître la nature, c'est aimer et connaître Dieu, puisque Dieu est l'harmonie universelle.

On ne sépare d'ailleurs nullement ainsi les deux fins. Désirer que la ature soit mieux connue, c'est en même temps aimer l'homme; car, si la ature est mieux connue, un plus haut attribut de Dieu s'est révélé, la gloire

de Dieu s'est accrue en nous, et un nouveau motif nous est venu de l'aim[er] davantage. Vivre pour ces deux désirs : amour des hommes, connaissan[ce] de la nature, c'est en réalité vivre pour un seul, c'est aller du Bien *gén[é]ral* au Bien *universel*, et finalement vibrer d'amour pour Dieu, puisq[ue] dans une harmonie humaine, comme dans une harmonie cosmique, o[n] trouve ce même Dieu, Bien de cette humanité comme de cet univers. Alo[rs] seulement on peut être sûr d'aimer Dieu.

Amour de Dieu, Bien général, Gloire de Dieu ; on peut maintenant av[ec] Leibniz découvrir l'identité de ces trois notions. Mouvante trinité de force[s] qui se cherchent et se trouvent impliquées l'une en l'autre.

J'ai tenu à citer tout entière cette page de M. Jean Baruzi. Ell[e] donnera, je l'espère, l'envie de lire son ouvrage. Cette lecture en inci[]tera quelques-uns à voir dans Leibniz un précurseur de l'avenir. Ah[!] si la synthèse désirée par ce grand esprit et ce cœur magnanim[e] pouvait se réaliser un jour aussi parfaitement que cela est possibl[e] dans un monde d'épreuve, d'imitation laborieuse et de passage ! S[i] les sciences reconnaissaient de nouveau pour reine une philosophi[e] chrétienne rajeunie, elle-même couronnée par une théologie plu[s] vivante ! Si les forces de l'esprit humain, comme le souhaitait Gratr[y,] un des plus grand admirateurs de Leibniz, au lieu de se sépar[er] et de s'isoler anarchiquement, convergeaient vers quelque centre [de] lumière ! Ce serait vraiment alors l'avènement du royaume de Die[u,] la paix intellectuelle et la paix sociale.

Dans l'intuition et le vœu ardent d'un tel avenir s'unissent les pen[]seurs les plus différents par leur orientation métaphysique. Le nob[le] Edouard Schuré se rencontre à cet égard avec le généreux Anton[io] Fogazzaro.

Intellectualisme et Catholicisme, par Albert Sueur. Dan[s] cet opuscule, l'auteur dénonce les lacunes de la philosophie intellec[]tualiste. Cette orgueilleuse philosophie du « sens propre », en effet méprise, comme il le dit, toute l'expérience antérieure, rompt impru[]demment les liens qui rattachent le présent au passé et travaille à ruiner dans les esprits les grandes idées traditionnelles, en dédai[]gnant ce qui en fait la force, à savoir le *sentiment*.

Les erreurs des philosophes intellectualistes sont dues en grande partie à l'insuffisance de leur psychologie : ils connaissent mal la nature humaine Ils ne voient pas sous les idées les sentiments, et sous les sentiments les instincts. Ils n'accordent d'attention qu'aux états de conscience clairs qu'à ceux qui apparaissent à la surface de l'âme, et dédaignent les états de conscience obscurs et sous-jacents, qu'ils considèrent comme ce qu'il y a d'inférieur en nous. Ils ne s'aperçoivent pas que ceux-ci expliquent ceux-là Ils oublient qu'il se passe dans le domaine de la subconscience des phéno[]mènes de la plus haute valeur, qu'il y a une activité intellectuelle latente source de l'imagination créatrice, de la decouverte et de l'intuition. Il y a en un mot, un « psychisme » supérieur, dont la conscience ne perçoit que

s effets, et qui doit être cherché dans ces profondeurs que n'atteint pas la éthode superficielle de l'intellectualisme. Il ne faut donc pas évaluer les énomènes de l'âme d'après leur degré de clarté, et, sous prétexte d'esprit itique, dédaigner la foi, l'inspiration et le sentiment.

Leibniz, dont nous parlions, avait fort bien senti l'importance de s « perceptions sourdes » Il notait qu'il se fait en nous comme une rculation obscure d'idées et de sentiments, analogue à la circulation 1 sang dans nos veines. C'est par le fond mystérieux de nous-mêmes, .i semblait-il, que nous sommes en contact avec toutes les réalités, ieu, les autres esprits, la nature. Newman a fondé sur des considé-ations semblables sa psychologie de la foi. M. Albert Sueur conclut n disant que son but n'a pas été d'opposer à l'intellectualisme la hilosophie du sentiment, qui serait elle-même une doctrine dange-euse, mais de concilier l'intelligence et la sensibilité dans une doc-ine plus compréhensive, qu'on pourrait dénommer *la philosophie e la vie* ou *la philosophie de l'action*.

Ainsi entendue, la philosophie vaut plus que deux heures de peine : elle st la méditation de la vie et de la mort, le passage ou l'ascension de l'ex-érieur à l'intérieur et de l'intérieur au supérieur. Pour vivre, il faut philo-opher, et pour philosopher il faut vivre.

On ne saurait mieux dire. L'union de l'intelligence et de la volonté, le la pensée et de l'amour, de la spéculation et de l'action, c'est l'har-nonie totale où nous devons tendre, c'est l'équilibre intégral où se éalise la perfection de notre nature. Aussi bien, dans la réalité, tout ela ne se sépare point. Penser fortement, c'est déjà agir, au moins ar suggestion sur d'autres. Le désir, même inexprimé, comme la rière secrète, sont des actes. La contemplation d'un mystique peut nfluencer des âmes qui ignoreront à jamais cette influence. En même emps qu'il s'élève, il les attire en haut, à leur insu.

Les Progrès actuels de l'Eglise, par André Godard. C'est ne grande tristesse pour ceux en qui subsiste encore l'attachement la vérité religieuse, de voir combien en général elle est pauvrement léfendue. Arguments vieillis, inintelligence de leur époque, étroi-esse d'esprit, c'est trop souvent ce que nous apportent et nous révè-ent les défenseurs attitrés de la foi. M. André Godard, qui est un pologiste laïque, a constaté ces lacunes. Il veut y remédier pour sa art. Il pense avec originalité et il écrit bien. On connaît son *Positi-isme chrétien* et ses *Routes d'Arles*. On trouvera dans l'opuscule que je signale beaucoup d'idées. C'est de l'apologétique aérée. Qu'on n juge par ces deux passages.

Les admirables évêques des Etats-Unis ont su, mieux que les nôtres, rracher décidément la théologie à la routine scolastique et au virus jansé-iste, pour la ramener dans les larges et intuitives voies tracées par les

Pères Grecs. De même que les saint Clément et les saint Irénée, les préla et les missionnaires nord-américains enseignent que ce n'est point le démo mais Dieu qui inspirait les grands philosophes spiritualistes nés au se des paganismes antiques, et que le salut est possible à tous les homme quel que soit leur milieu religieux, pourvu qu'ils fassent effort vers vérité et la justice, dans la mesure où la grâce les y convie.

Je souscris volontiers à ce jugement, pourvu que par routine sco lastique on entende la scolastique dégénérée et formaliste, non l grande scolastique. Cette dernière ne saurait être négligée. Le Docteurs que l'avenir réserve peut-être à l'Eglise ne la mépriseron pas. Pour aller plus loin qu'elle, ils s'en serviront, sans s'y asservi

Voici, maintenant, sur l'immortalité, cette élévation fort belle :

Détestée de la matière et affranchie des égoïsmes, l'âme s'élance, radieus à jamais extasiée, vers son principe et son irremplaçable fin. Non, el n'avait pas vainement souffert, lutté, prié ! Ni vainement affronté l'inquiét raillerie du cynique ; ni pressenti vainement, comme dans le vieux myth orphique, que c'est à l'avenir qu'il faut redemander les morts. Ni vainemen possédé en germe l'idée du Beau, l'idée d'une Vérité absolue, l'idée d Bien. Ni vainement compris que les milliards d'astres constituent u somme de création inférieure au moindre élan d'une pensée humain surtout d'un cœur. Ni vainement demandé aux liturgies de changer e appui moral le symbolisme de l'indifférente matière ; aux dogmes d religions et de la Religion de nous luire comme des étoiles ou comme u soleil.

Notre granit et notre marbre, nos inscriptions lapidaires et nos pyramide nos statues et nos éditions définitives périront ; mais tout cela, qui n contient pas l'immortalité, atteste l'aspiration de l'homme à toujours être, se soustraire au temps pour entrer dans la sphère de l'éternel.

Memento. — *L'Amitié de France, journal de philosophie, d'art et d politique.* Je veux terminer ce compte-rendu en signalant l'apparitio d'une revue nouvelle, qui se met au service d'un idéal admirablement élev et généreux. Elle ne se propose rien de moins que de rappeler nos contempo rains, trop inclinés vers les doctrines qui exaltent la matière, au culte ra sonné et fervent de l'Esprit. Elle traitera aussi d'art et de politique. Qu' suffise, pour la recommander mieux à un certain nombre d'intelligence averties, de leur nommer son directeur, M. Georges Dumesnil. J'ai recon nu dans le premier article, où est indiqué le but de l'œuvre, la forte e décisive empreinte dont il marque toute pensée. A lire aussi dans ce numé ro une merveilleuse étude de M. Emile Baumann sur *Dante et le Surna turalisme catholique*.

LOUIS LE CARDONNEL.

LES REVUES

La Revue Catholique et Royaliste : Une annonce naïve et des articles réjouis sants de MM. Léon de Cheyssac, Henry de France, A. de Bersaucourt, J. Clé riaux ; M. Ch. Vincent célèbre l'automobile « Apollyon moderne », « écraseur d

belles et d'intelligences ». — *Les Annales Romantiques*. Abel de Villiers de sle-Adam, écrivain scientifique. — *La Grande Revue*. Fragment d'un très beau ème de M. Abel Bonnard.

La Revue Catholique et Royaliste a été fondée en 1901. le paraissait encore le 20 février 1907. C'est un phénomène très mirable en vérité. Le but de cette publication est de « former et velopper la mentalité royaliste ». Cela ressort du programme des ncours trimestriels qu'elle organise dans une intention précisée en s termes :

Il ne nous suffit pas de mettre à la portée du lecteur la plus sûre doctrine ligieuse, politique et sociale, nous nous faisons encore un devoir de aciter à penser par lui-même.

Heureux, sinon innombrables, sont les lecteurs de ce recueil mens el! Il y a une grande naïveté dans ceux qui le dirigent, témoin tte annonce imprimée au verso de la couverture (20 février) :

Abonnements ecclésiastiques. — Le clergé de France, qui vient de donner n si bel exemple de soumission religieuse, a beaucoup à gagner encore ur arriver à raisonner sainement sur les questions politiques ou sociales. moment est venu de lui venir en aide, non seulement matériellement, ais surtout intellectuellement.

La Revue Catholique et Royaliste peut, mieux que toute autre, attein- e ce but, de ramener aux pensers traditionnels ce clergé de France qui rma et éduqua le pays de concert avec nos rois et par qui le pays peut re sauvé encore, avec l'aide de la Royauté.

Afin d'aider, dans la mesure de nos forces, la propagande si efficace qui ut être faite au moyen de la Revue, nous laisserons pour le clergé notre onnement au prix de six francs, au lieu de dix francs.

Il y a une grande naïveté dans certains de ses rédacteurs. M. Léon Cheyssac, dénonçant le *manque de cohésion dans l'opposition tholique*, écrit d'abord : « L'opposition, à laquelle on a coupé bras jambes, existe cependant. » Qui l'a réduite à l'état de tronc ? D'a- ès M. Léon de Cheyssac, ce sont « les libéraux encombrants dont rôle *le plus apparent* (!) consiste à l'amputer sans remords ». ela est comique à l'insu de M. Léon de Cheyssac. Il s'exprime plus in en ces termes élégants :

Les antisémites, les antiprotestants, les antimaçons ne possèdent pas ute la vérité. Parmi ceux qui les mènent, plusieurs s'en rendent compte. ans l'espoir de mieux assurer son succès, ils enveloppent cette vérité onnue et aimée sous la réserve d'un profond silence. La ligne brisée ou la gne courbe sont, pensent-ils, le meilleur moyen d'arriver au but. Est-ce en sûr ? Ne serait-ce pas plutôt la ligne droite ?

Aurons-nous un jour l'antirépublicanisme ? Peut-être. Il marquerait un ogrès Serait-ce le chemin du salut ? Je l'ignore. On ne voit pas trop où outissent ces systèmes négatifs. Ils détournent d'une erreur, sans mon- er la vérité.

... Je ne dis des bonapartistes et des royalistes qu'une chose. L'unic conservatrice d'abord et surtout les directions de Léon XIII ont fait sub à leurs partis des diminutions, qui n'ont pas été réparées. Ils restent plu nombreux qu'on ne pense cependant; mais on les dirait sans organisatio Ce qui n'est pas absolument vrai. Ces partis ne sont pas morts, il s'en fau Les royalistes, pour leur part, commencent à se remettre des coups qu'i ont reçus. Une vie nouvelle circule dans quelques-uns de leurs groupe Pour peu que les circonstances s'en mêlent, ils feront parler d'eux. C n'est pas mon dernier mot sur leur compte ; je prie seulement le lecte de prendre patience et il sera satisfait.

Voilà donc où le libéralisme de nos chefs a conduit les catholiques d France. Ils sont assez nombreux pour être une force. Au lieu de cel leur impuissance fait l'étonnement du monde. La persécution les contrain dra sans doute de réagir contre l'éparpillement, qui est une cause de leu faiblesse. Nous verrons, je l espère du moins, organiser une union effica qui leur permettra de tenir tête à l'orage. On ne sait pas trop la forme sou laquelle on pourra la réaliser. Mais cela n'importe guère. Cette union, e vue de la défense religieuse, sera *un premier pas* vers le salut. *Fera-t-o les autres, qui sont nécessaires, eux aussi ?*

M. le vicomte Henry de France, ensuite, traite de *la Vie de châte au point de vue social et politique.* Il le fait avec bonheur. On song en le lisant, au bruit de la plume d'oie sur le vélin. M. le vicon Henry de France, lorsqu'il est dans le vif de la question qu'il a d gné choisir, écrit des phrases plus comiques qu'il ne s'en doutait :

Toute porte donc à croire que non seulement les châtelains ne dim nueront point dans l'avenir, mais que même ils augmenteront en quan tité....

... Le châtelain moderne a-t-il l'autorité voulue pour aspirer au rô de guide des habitants des campagnes vers un avenir meilleur ? Que plupart aient les capacités intellectuelles requises pour se livrer à un sérieuse action politique et sociale, nous pensons qu'on peut l'admettr sauf exceptions.

Le châtelain, d'ailleurs, n'est-il pas considéré comme une « autorité s ciale » ?

Par sa situation, par sa fortune, par sa haute honorabilité, par so savoir, par ses relations, il est un personnage.

Il est donc parfaitement susceptible d'être reconnu par les population qui l'entourent comme leur chef et d'être écouté et suivi comme tel.

On constate cependant qu'il n'en est point généralement ainsi.

Même M. Albert de Bersaucourt, qui publie un triptyque d poèmes en prose : *O ma maison*, et n'est point entraîné par la passio politique à des excès contre la syntaxe et le bon sens, — mêm M. Albert de Bersaucourt ne soupçonne pas la beauté de ce qu'u génie malin dicte à sa plume.

Ce génie narquois dote de pieds la lune suspendue, comme vou l'allez lire :

Et puis, ô ma maison, entre les futaies vous m'apparaissez vigilante, se-ne, amicale. Resplendissante de blancheur, vous êtes, aux pieds de la e suspendue, l'autel qu'enorgueillit le culte des ancêtres durant le cours âges. Ils vous ont immolé leur vaillance et offert les couronnes tressées leurs jours. Ceux que d'*inflexibles et nécessaires lois* tenaient distants de re présence vous appelaient et vous évoquaient *du fond des mers*, du n des bruyantes cités. Et tous, leur carrière s'achevant, sont accourus ugier dans votre étreinte leurs forces finissantes. A tous, parce qu'ils us avaient servie et honorée, vous donnâtes une suprême fois l'ivresse maternelles et berceuses chansons.

M. Jean Clérieux, qui entreprend, pour le Roy et l'Eglise, *la Guerre x Légendes*, commence par ces mots : « La Calomnie est aussi ille que le monde lui-même ». Et il parle du « venin rongeur » de dite calomnie, avant de tenter un assaut définitif contre la légende s « fourgons de l'etranger » qui, en 1814, auraient ramené le gros uis XVIII et le maigre Charles d'Artois à Paris.

En M. Charles Vincent, nous rencontrons enfin un écrivain. Il est pas moins royaliste et catholique que les autres, mais il a quel-e chose à dire et sait choisir les mots convenables, en homme que riche vocabulaire de Louis Veuillot a ébloui. Par *Un cycle d'ab-ction*, M. Charles Vincent, — qui est « à cette limite maussade de ge où l'on lutte contre la maturité blette, avant de passer vieillard» désigne, croyons-nous, les années de la IIIe République. Il abo-ne la littérature de ce temps, les naturalistes, les psychologues, décadents, et il ajoute :

Mais déjà le châtiment était aux portes. Il cornait pour se faire ouvrir les rrières, prêt, d'ailleurs, à les forcer. — C'était l'Apollyon moderne, l'au-nobile victorieuse, le concasseur de têtes et de bras, l'écraseur de moel-et d'intelligences. — Depuis longtemps l'homme du peuple, la foule s dimanches, s'émancipait avec la bicyclette. Le tour était venu des andes machines tueuses, qui passent en tourbillon sur nos routes, mêlant puanteur du pétrole aux aromes de nos campagnes, ajoutant les pous-res du sol aux fumées de la mentalité.

Il faut pourtant leur savoir gré de leur besogne. Jamais engin de mort remplit mieux sa fonction épuratrice. Il vient à son heure ; il extermine microbes de la pestilence « intellectuelle » ; il accoutume les généra-ns aveulies aux brutalités de demain ; il ouvre la voie aux « progrès » de destruction. Et qui ne sent frémir en soi les nervosités de l'âge prochain les « voitures à feu » prédites pour la fin du monde entreront, broyeu-s de chair, dans les foules collectivement abêties ; où, du ciel bleu, pleu-ont sur les villes lumières les bombes de la civilisation, libéralement nées par les aérostats dirigeables ?

§

Dans les **Annales Romantiques** (janvier-février, n° 1), . René Martineau écrit, à l'occasion du monument qu'on projette élever à la gloire de Villiers de l'Isle-Adam :

Dans un article du *Mercure de France* (nº 8), M. Remy de Gourmont parlé d'une curieuse brochure signée Villiers de l'Isle-Adam et intitul *Nouvelle application de la vapeur à la navigation* (4 pp. in-4º lithogra phiees. Paris, Michel, 1859), qui bibliographiquement devrait se placer ic mais je ne sais s'il faut attribuer la paternité de ce petit ouvrage à l'auteu des *Contes cruels* et voici pourquoi :

Un Villiers de l'Isle-Adam (Abel-Ernest) est mort au Mans le 21 ma 1904. Il se prétendait, comme Philippe-Auguste-Mathias, descendant d grand-maître de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, était né le 30 noven bre 1835 à Mamers et étudia au collège de cette ville et du Mans. Apr avoir fait son droit à Paris, il se fit inscrire au barreau du Mans et y exer pendant plus de trente ans la profession d'avocat.

Le baron Abel de Villiers de l'Isle-Adam s'occupait beaucoup des que tions scientifiques et il a publié plusieurs mémoires dans les bulletins d sociétés savantes dont il faisait partie.

On lui doit notamment : *L'Hypnotisme revenu à la mode. Notions d'a griculture à l'usage des écoles. Notice sur Jean Bodreau, 1857. Rési tance des matériaux et stabilité des constructions*, etc., etc.

Le petit livre signalé par M. de Gourmont me semble compléter cet liste plutôt que celle des ouvrages du grand Villiers.

§

La Grande Revue (1er mars) consacre à *la Corse* sa « par régionaliste ». M. Abel Bonnard, dont le premier livre : *les Far liers*, a révélé un poète déjà très grand, inventeur d'images puissa tes, de vers construits, pleins, dépouillés de rhétorique et riches pensée, — a écrit sur la Corse un poème magnifique et hardi : *l'* *deur*, dont nous recopions ici les dernières strophes :

. . . .

Mais plutôt ton odeur est celle d'un grand lit.
Si tenace, c'est celle
D'un corps plein de chaleur, c'est pourquoi l'on pâlit,
D'un dos ou d'une aisselle.

Ton parfum, nul midi ne l'abat ; quand s'éteint
Le soir, il dure encore ;
Mais, ô Corse, surtout il est fort le matin :
On se peigne à l'aurore ;

Et le vaisseau trempé de la poupe au beaupré
Et jusqu'à la voilure,
En s'approchant de toi sent bien qu'il est entré
Dans une chevelure.

Ah ! le fameux vallon des roses qu'un essaim
De papillons assaille,
Quoiqu'il soit sensuel et gonfle comme un sein,
Ne vaut pas ta brousaille.

Pourquoi porterais-tu des fleurs, si tes terrains
Sont à ce point superbes

Que tu peux jusqu'à Nice étreindre les marins
De l'odeur de tes herbes ?

La Sicile a son vin, mais il faut aborder.
Mais toi, reine sauvage,
Tes présents sont ailés, on peut les demander
Sans toucher ton rivage.

La brise sur les flots prolonge tes maquis,
Chaque plante y résiste ;
Par ton philtre embaumé tout l'espace est conquis,
Le vent est plein de cyste.

Et quand on ne peut plus te voir, que vers Alger
Ou vers Malte on s'enfonce,
Tu tiens encor présents à chaque passager
Tes moindres brins de ronce.

MEMENTO. — *Le Coq*, art et littérature, a paru en février pour la 1re fois La Charité-sur-Loire (Nièvre) sous la direction de M. Raoul Toscan, qui nonce : « Notre grande force, pour ne pas dire notre unique force, est ns l'abonnement. » On lit plus loin : « Tous les abonnés et les adhérents droit à la collaboration dans *le Coq*. » — « Fuir le banal et le quelconque ! », tel est le cri du *Coq* nivernais.

Les Bandeaux d'or, dont nous avions annoncé le premier numéro, vient de paraître, fin février, et « ce numéro est le premier de la série défini- ». Ce recueil de vers et de prose paraîtra quatre fois l'an, à Arras.

Le Beffroi (janvier-février) contient : *le Jardin de Flandre*, par M. Henri hem.

Revue hebdomadaire (2 mars) : M. Jules Lemaître, sur *la Nouvelle Héloïse*. M. H. de la Ville de Mirmont : *Une cause célèbre sous Néron.*

L'Amitié de France, journal trimestriel de philosophie, d'art et de poli-ue, a paru en février. Le but de ses fondateurs est exposé en 18 grandes ges. Suit une étude de M. Emile Baumann sur *Dante et le Surnatura-me catholique.*

La Rénovation esthétique (mars) est rédigée par Léonard de Vinci et M. Emile Bernard et Louis Lormel, notamment.

Le Correspondant (25 février) : *L'Armée et la discipline*, par ***.

La Revue (1er mars) : De M. O. Reclus : *Progrès du français en Bel-gique.* — De M. Jean Finot : *La Science du bonheur.* — Du Dr Maurice de ury : *L'Alimentation des travailleurs intellectuels.* — De M. H.-D. Da-y : *Le Mouvement littéraire en Angleterre.*

La Revue de Paris (1er mars) reprend *Après le sacre*, la publication de istoire de Jeanne d'Arc par M. Anatole France. — Lire des poèmes chi-is traduits par M. Ch. Laurent, et une *Histoire admirable et vérita-...*, par le Dr G. Dumas.

La Fronde (1er mars) vient de naître à Liège. « Notre revue est belge, mplement parce que le hasard le veut ainsi », dit La Rédaction, dans un rt manifeste infiniment mal écrit. « A bas les tours d'ivoire ! » s'écrie Louis Valentin. C'est tout un programme pourvu qu'on ait appris son art.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Le lyrisme d'Emile Zola (*la Libre Parole*, 3 mars). — Jean Richepin, rac par lui-même (*la Patrie*, 9 mars). — Jeux parnassiens (*le Gaulois*, 6 mars).

M. Léon Daudet est, certes, le plus curieux pamphlétaire d' jourd'hui. Il a eu des précurseurs, mais il n'a plus de rivaux. verve a quelque chose de diabolique (j'espère qu'il appréciera terme), de ce diabolisme à la Veuillot que toutes les eaux béni n'ont pu exorciser. Il était désagréable de tomber sous la patte Veuillot; les griffes de M. Léon Daudet n'ont rien d'amène. Il n pas toujours heureux et il est presque toujours injuste ; mais genre admis, il trouve de belles injustices et parfois aussi de bonn quoique dures vérités. Il y a beaucoup de vrai dans ce qu'il é dans la **Libre Parole** à propos de *la Faute de l'abbé Mour* j'entends au point de vue littéraire, sur ce mélange grossier de fau botanique et de faux mysticisme, ce déballage confus d'une érudit toute fraîche où voisine Bernardin de Saint-Pierre et l'Encyclopé théologique.

Joignez à cela les visibles réminiscences de Paul et Virginie transp de l'Ile de France dans un parc des environs d'Aix, le souvenir du méc prêtre Claude Frollo (frère Archangias), de *Notre-Dame de Paris*, silhouette du brave, de l'excellent docteur, laïque, mais bénisseur, ch mais indulgent, qui parcourait, bienfaisant et robuste, la littératur 1872-1888. N'oublions pas, enfin, le manuel de botanique permettan énumérations de mamillaria, d'échinocactus, d'échinopsis, d'opuntia e gasteria, qui embaument sans doute la chaude atmosphère, mais se surtout leur érudition de cinq minutes. Les trouvailles de ces amants vrés dans la futaie paradisiaque rappellent un peu celles du Robi suisse : « Un lactucaria, s'écria mon oncle, et il tira du fourré une pom de terre juteuse et sucrée qui nous fit un dessert des plus sains. »

Zola n'est jamais plus comique que dans ses efforts pour comprendr expliquer le mysticisme. Il s'y est essayé principalement, à deux repri dans son absurde *Rêve* et dans *la Faute de l'abbé Mouret*.

C'est tout à fait le chien qui, rencontrant un chapelet, le salue manière cynique. Il arrose d'épithètes et croit qu'il a décrit. Le cabotin appliqué à la croyance, avec ses figures peintes et ses gestes de car révolte non seulement les catholiques, mais aussi les indifférents qui quelque dignité morale. Les mains de Zola sont trop sales pour touc publiquement aux objets du culte. On a tout le temps envie de rappel l'impudeur ces marionnettes d'un songe lubrique.

L'infortuné M. Alfred Bruneau suit la mémoire d'Emile Zola comm clown musical suit son âne, avec une pelle et un petit balai, et il orche consciencieusement ces choses innommables. Comme il n'a pas du d'invention, l est forcé de s'appuyer à ses souvenirs et il trébuche Wagner en Saint-Saëns en faisant un bruit qu'il croit symphonique. forêt murmure à la manière d'un chaudron ; les insectes pâmés au sol

hôtes du merveilleux jardin, pour parler le style de Zola, encoura-
nt Albine et Serge à l'amour avec des détritus de compositeurs russes.
leit-motiv du grand arbre, où guettent le serpent et l'ophicléide, fera du
l à tous les auditeurs qui n'ont pas les dents et les oreilles bouchées.
'y a guère que la salade qui soit harmoniquement représentée, et
me assaisonnée, la langoureuse salade conseillère d'abandons et de
esses.

Vous dites que j'exagère... Eh bien! voici le couplet sur la mort d'Albine
mi les fleurs, le couplet qui a, paraît-il, décidé de la vocation de
Bruneau. Je le cite comme un modèle d'art factice, comme un de ces
vaux en cheveux qui surgissent çà et là des Rougon-Macquart pour
ner l'illusion du lyrisme :

*Un chant de flûte se faisait entendre, de petites notes musquées qui
renaient du tas de violettes posé sur la table près du chevet; et cette
te, brodant sa mélodie sur l'haleine calme, l'accompagnement régulier
lys de la console, chantait les premiers charmes de son amour, le
mier aveu, le premier baiser sous la futaie. Mais elle suffoquait
vantage, la passion arrivait avec l'éclat brusque des œillets à l'odeur
vrée, dont la voix de cuivre (!) dominait un moment toutes les autres.
e croyait qu'elle allait agoniser dans la phrase maladive des soucis
les pavots, qui lui rappelaient les tourments de ses désirs. Et brus-
ement tout s'apaisait, elle respirait plus librement, elle glissait à une
ceur plus grande, bercée par une gamme descendante des quaran-
nes, se ralentissant, se noyant jusqu'à un cantique adorable des hélio-
pes, dont les haleines de vanille disaient l'approche des noces. Les
les de nuit piquaient çà et là un trille discret (!). Puis, il y eut un
nce. Les roses, languissamment, firent leur entrée... Elle ouvrait la
che cherchant le baiser qui devait l'étouffer, quand les jacinthes et
tubéreuses fumèrent (!), l'enveloppèrent d'un dernier soupir si profond
il couvrit le cœur des roses. Albine était morte dans le hoquet suprême
fleurs.*

Ce passage est caractéristique, non pas du mauvais goût, mais du goût
tial de Zola. Ces fleurs, qui fument et qui ont des hoquets, ont l'air de
légiens en vacance. Rien de sincère, rien d'émouvant. Tout est plaqué.
déplorable auteur des Rougon-Macquart, même quand il voulait faire
ge, demeurait attaché au sol par ses quatre pattes de plomb. Il emprunte
images aériennes au tube digestif. Ses odeurs suaves sont toujours
ribles. Ses corolles ont mine de désinfectants. Une espèce de damnation
ale pèse sur cette œuvre morne et renfermée, qui chante le plein air et
pue.

Maintenant, à propos du passage de *la Faute de l'abbé Mouret*
é par M. Léon Daudet, passage tout de même curieux, littérairement,
ause de sa date, une question se pose : quel fut, dans cette trans-
sition, le maître d'Emile Zola ? Qui a-t-il imité ? et aussi qu'a-t-il
ité ? Sans doute, l'idée première de ces « correspondances » revient
Baudelaire ; mais je soupçonne un modèle plus direct, plus détaillé.
la a son petit intérêt. On voudrait pouvoir établir la généalogie

de cette manière d'écrire dont on a tant abusé depuis trente ans. En voilà deux chaînons, Baudelaire, Zola. En voici un troisième : M. Huysmans, qui s'amusa dans à *A Rebours* à substituer aux fleurs des liqueurs. « Du reste, chaque liqueur correspondait selon lui, comme goût, au son d'un instrument. Le curaçao sec, par exemple, à la clarinette dont le chant est aigrelet et velouté ; le kummel au hautbois, dont le timbre sonore nasille ; la menthe et l'anisette à la flûte, etc. » Outre le passage de *la Faute de l'abbé Mouret*, M. Huysmans a certainement utilisé, pour la fabrication de son orgue à bouche, *la Chimie du goût*, du P. Polycarpe Poncelet. Cet excellent homme, récollet de son état, a devancé des Esseintes dans l'imagination d'un « orgue à bouche » ; celui qu'il souhaitait de construire aurait permis « de jouer toutes sortes d'airs savoureux ». Et il ajoute, ce qui est presque textuellement dans *A Rebours* : « Il peut y avoir une musique pour la langue et pour le palais, comme il y en a une pour les oreilles. » Mais le Récollet imitait le P. Castel, son clavecin des couleurs, son clavecin des odeurs. Il faudrait donc peut-être laisser de côté M. Huysmans dans cette question, qui resterait : « Où Emile Zola a-t-il trouvé le modèle de son couplet sur la musique des fleurs ? »

§

M. Max Heller est allé voir M. Richepin, candidat au fauteuil de M. Brunetière, et voici ce qu'il en a rapporté dans **la Patrie** :

J'avais préparé, à l'intention du maître, deux ou trois phrases par lesquelles je comptais l'engager subtilement dans la voie des confidences. Précaution inutile ! Je n'eus pas besoin d'y recourir. Avec la meilleure grâce du monde, il me retraça sa jeunesse, me parla du passé, du présent.

— Je suis né à Médéah, au hasard des changements incessants de garnison de mon père, un médecin militaire. Comme Verlaine, Rimbaud, Ponchon, les frères Margueritte même, je puis dire que j'ai été

« Semé dans un endroit, récolté dans un autre ».

Très jeune j'ai visité Lyon, Lille, Toulouse, Marseille, Besançon. C'est que l'armée de Napoléon III possédait les qualités, mais aussi les défauts des armées professionnelles. Elle constituait, malgré la multitude d'éléments divers dont elle était composée, une petite famille. Seulement cette famille vagabondait.

Mon père voulait faire de moi un médecin. Un professeur du lycée de Douai lui conseilla d'orienter plutôt mes vues vers l'Ecole Normale : « Ainsi, expliquait le *magister*, votre fils ne se trouvera pas *tout de suite* sur le pavé de Paris. » A parler franc, l'enseignement ne me souriait guère. Cependant je pris goût pour les hautes études dès mon entrée à l'Ecole, dans un bon rang. Deux années durant, levé à cinq heures, couché à dix, je lus tous les livres qui me tombèrent sous la main. Naturellement, la bibliothèque de Normale ne renfermait que des bouquins de littérature ancienne, d'histoire, de philosophie. Ce sont ces derniers que je dévorai avec plus de plaisir et aussi, sans doute, avec plus de fruit.

Quand éclata la guerre, je donnai ma démission. C'est peu après la fin s hostilités que se place ma venue dans le monde littéraire.

Tout de suite, je tins à manifester mes goûts de farouche indépendance. cette époque on ne jurait que par les Parnassiens. Je refusai de me aire » parnassien. Plus tard, lorsque les naturalistes, puis les symbolis- rayonnèrent, je demeurai indifférent aux cajoleries des uns et des au- s. Je puis me vanter de n'avoir jamais appartenu à aucune école.

Voici ce que m'a appris Jean Richepin de ses relations avec les célébrités monde littéraire de son temps :

— J'ai beaucoup connu Barbey d'Aurevilly... Regardez la dédicace qui ne sa photographie, au faîte de cette étagère. Elle est fort curieuse.

Je m'approche et je lis :

« Ma « féminité » vous remercie et mes deux sexes vous sont très recon- issants. »

Mon interlocuteur m'explique qu'un jour il avait demandé à Barbey, en anière d'éloge, s'il ne possédait pas deux âmes, une âme d'homme et utre féminine. Le romancier répondit par l'envoi de sa photographie ainsi dicacée.

§

De M. François Coppée, dans **le Gaulois**, à propos d'André emoyne :

Nous avions l'âge où l'on s'amuse d'un rien. Aux approches de la cin- antaine, il avait conservé cet heureux don. Souvenez-vous, Theuriet, La- nestre et vous-même Sully-Prudhomme, déjà le plus grave d'entre nous, certains de nos pique-niques.

C'était le temps où, vers le dessert, José-Maria de Heredia tirait du fond ses entrailles créoles un rugissement qu'il prétendait pareil à la vibra- on d'un gong, et où moi-même, m'emparant de trois pommes ou de trois anges, je me manifestais comme un passable jongleur.

Dans ce genre de divertissements, André Lemoyne nous surpassait tous. mi des peintres, ayant flâné dans leurs ateliers, il avait appris là toutes rtes de « charges ». Il excellait notamment à reproduire, avec on ne sait uel art de ventriloque, le bourdonnement d'une grosse mouche à viande happant à la main maladroite qui veut la saisir entre la vitre d'une fenê- e et le rideau.

Mais son grand succès, qui lui valait des applaudissements comme un té- or italien en obtient après sa cavatine, c'était l'imitation du bruit d'un ra- ot. Il annonçait les différents bois attaqués par l'outil : « Dans du sapin... ans du chêne... dans du palétuvier... » et, à la fin, comme bouquet de feu d'artifice de tapage : « Maintenant, c'est dans une cathédrale, quand a raccommode les confessionnaux. » Le bruit du rabot devenait alors for- idable, comme décuplé par la sonorité de la nef. C'était extraordinaire. n croyait voir s'enrouler et s'envoler les copeaux.

André Lemoyne a fait des vers doux et innocents, des vers comme eux que rêve M. Coppée pour le prix qu'il a eu l'idée charmante 'instituer sur ses économies de poète populaire : il était sans pré-

tention, André Lemoyne, il n'aurait pas trouvé cette image de confi seur que je relève dans le même journal, sous le nom de M. Robert de Montesquiou :

> L'horizon est couleur d'abricots et de coing !

R. DE BURY.

LES THÉATRES

ODÉON : *Florise*, comédie en quatre actes, en vers, de Théodore de Banvill (13 mars). — NOUVEAU THÉATRE D'ART : *La Tentation de l'abbé Jean*, pièce en trois actes, de M. Louis Payen (12 mars). — Memento.

— Voilà trente-sept ans juste que Théodore de Banville écrivi **Florise**.

— Trente-sept ans !

— Oui. Ouvrez les *Comédies* de Banville, et vous y verrez : « *Florise*, comédie en quatre actes, écrite et publiée en février-mars 1870. » Puis vous lirez, comme « argument » de la pièce, quatre vers pris dans *la Tristesse d'Olympio*...

— Je sais... Trente-sept ans! Et jamais aucun directeur de théât n'a songé...

— Que de fois le bruit courut que *Florise* allait être représentée Que de fois les rôles en furent distribués ! Il serait curieux de rechercher combien d'actrices durent interpréter Florise. Mais, au dernie moment, on ne jouait pas *Florise*...

— Pourquoi ?

— On donnait des raisons étranges, saugrenues...

— Je ne vois pas, en effet, ce qui, dans *Florise*, peut effarer un directeur...

— Rien... sinon que les vers sont beaux. Les directeurs, et, sou vent, les acteurs sont gênés par les beaux vers. A Racine ils préfèrent, en somme, Casimir Delavigne et à Hugo François Ponsard. Il font la moue à Leconte de Lisle et à Banville, et ils accueillent, le sourire aux lèvres, Parodi et Rostand. Celui qui fait de bons vers ne peut pas faire de bon théâtre. Vous aurez beau dire que, comme drame, *Andromaque* vaut bien *les Enfants d'Edouard* et *Ruy Blas*, *le Lion amoureux*, que le public même semble de cet avis.. Non, non... Ceux qui savent faire les vers n'ont rien à voir avec le théâtre... « *Les Erinnyes*, monsieur, *les Erinnyes !* Je jouerais *les Erinnyes*, quand j'ai *Rome vaincue !* »

— Calmez-vous. Et songez qu'on a pourtant joué *Andromaque Ruy Blas* et *les Erinnyes*. Qu'importe l'éphémère succès des *Enfants d'Edouard*, du *Lion amoureux*, de *Rome vaincue ?* Il a fallu trente-sept ans pour que fût jouée *Florise*, mais *Florise* est écoutée avec respect à l'heure même où beaucoup, qui acclamèrent bruyam-

it *Cyrano de Bergerac*, souhaitent, tant ils craignent d'être for-
à la palinodie, ne jamais entendre *Chantecler*. La valeur dra-
ique d'une pièce peut, d'abord, faire illusion sur sa valeur litté-
e : mais c'est par leur valeur littéraire que les pièces survivent
engouement de la première heure. Toute pièce qui a une valeur
matique a des chances d'être jouée; toute pièce qui a une valeur
éraire a des chances d'être rejouée. Parmi les pièces qui supportent
cène, on ne reprend que les pièces qui supportent aussi la lecture.
amatiquement, la *Phèdre* de Pradon n'est pas très inférieure à la
èdre de Racine; la *Phèdre* de Racine, pourtant, est la seule qu'on
jamais reprise. Qu'à première vue des hommes qui, après tout, ne
t tenus d'être ni des littérateurs ni des poètes, soient intimi-
par l'excessive splendeur de certaines œuvres, il n'y a pas là de
oi nous étonner : les qualités poétiques d'un drame pourront être
es qu'elles empêcheront d'abord de discerner ses qualités scéni-
es. Mais on reviendra sur l'impression première ; la pièce sera
ée, avec quelque peine peut-être, mais, en fin de compte, elle
a jouée. Il est rare, en somme, que des pièces aient le même sort
Florise, et, publiées, connues, presque célèbres, — jouables, —
soient pas jouées du vivant de l'auteur, ne soient jouées que de
gues années après sa mort.

— Vous avez l'âme d'un optimiste.

— L'important est qu'on ait, enfin, joué *Florise*.

— Oui, l'on a vu que ce poème adorable est une comédie excel-
te.

— *Florise* est une œuvre précieuse à qui veut étudier le génie de
nville; il n'en est pas, je crois, où il ait autant mis de lui-même.

— Et, avec quelle ingéniosité, avec quelle fantaisie, avec quelle
ice, il y a renouvelé la manière théâtrale des romantiques! Avec
el art, sans jamais écrire une tirade abstraite, il nous fait compren-
toute l'ampleur de sa pensée! Florise, Célidée, Hardy, Olivier!
ros réels, héros de rêve, héros allégoriques, et qui pourtant ne cessez
nais de vivre! On ne vous oublie pas, Florise, Célédée, Hardy, Oli-
r! Vous savez nous charmer, et vous savez nous émouvoir! J'ai
uré de vraies larmes au dénouement de *Florise :* j'en sais peu qui
ent d'une aussi douce, d'une aussi tendre, d'une aussi grandiose
lancolie.

— Oui. Réjouissons-nous qu'on ait joué *Florise*.

— Et dignement. Car Mlle Bady a mis toute sa grâce et toute sa
ssion à rendre le personnage de Florise, et Mme Dux a été bien tou-
nte dans le rôle de Célidée, — car M. Desjardins a eu toute la
blesse qui convient à Hardy, et M. Capellani toute la fougue qui
ivient à Olivier. Et remercions M. Antoine, qui, sans négliger les

pièces de nos contemporains, a mis *Jules César* à la scène français a repris *Chatterton*, et, le premier, a joué *Florise*.

— Aimez-vous **la Tentation de l'abbé Jean**, que vient d nous donner M. Louis Payen?

— Je trouve qu'il y a, dans cette pièce, les plus sérieuses qualité La donnée est fort intéressante, et M. Louis Payen l'a traitée comm il convenait ; il a su, pendant les trois actes, garder toujours le to juste. L'intrigue est habilement menée, les caractères des personna ges sont exacts, les scènes épisodiques sont, le plus souvent, fort bie faites Je serais étonné que M. Louis Payen ne devînt pas un de no bons auteurs dramatiques. Et M. Camille Gorde a bien interprété principal rôle de sa pièce. Mme Irma Perrot et M. Benedict mériten aussi des éloges.

MEMENTO. — Au Palais Royal, *Vive l'amour*, de MM. Valabrègue Canaple.—Aux Variétés, *la Revue du siècle*, de MM. Gavault, Flers et Héro — Avec *la Tentation de l'abbé Jean*, un joli acte de M. Paul Souchon, *Fausse Nymphe*, que, je crois bien, on avait déjà joué, il y a quelqu années, à la Bodinière, et que, d'ailleurs, cette fois, l'auteur a peut-ê quelque peu remanié.

A.-FERDINAND HEROLD.

LETTRES ALLEMANDES

Ludwig Woltmann: *Die Germanen in Frankreich;* Iena, Eug. Diederic M. 7.50. — Hermann Stegmann: *Die als Opfer fallen;* Berlin, Egon Fleisch M. 5. — Memento.

Die Germanen in Frankreich. — L'auteur de ce livre n'e plus parmi les vivants. Le 30 janvier, en se baignant dans la Méd terranée, à Sestri Levante, sur le bord de la Riviera, il a trouvé mort par accident. Jusqu'à présent les flots n'ont pas encore rend leur victime.

Le docteur Louis Woltmann a consacré sa courte existence — était né le 18 février 1871 à Solingen — à une tâche intéressante e tre toute : l'application des recherches anthropologiques à la sociol gie. En 1902, il créait un organe qu'il mettait entièrement au se vice de ses idées, la *Polistich-Anthropologische Revue*, qui, da l'espace de quelques mois, recueillait 2000 abonnés. L'année suivant le jeune savant faisait paraître une œuvre fondamentale qui deva susciter de vives polémiques. L'*Anthropologie politique* développa une sorte de philosophie de la race supérieure, basée sur l'héréd l'évolution et la sélection. Depuis Gobineau jusqu'à Chamberlain, travers Vacher de Lapouge, Penka, Wilser et d'autres, la théo *raciste* a été popularisée à l'infini. Violemment attaquée par les un elle tient lieu, chez les autres, de système social propre à tout expliqu

à justifier tous les événements de l'histoire. Ce n'est pas le lieu d'expliquer ici, en quelques mots, ce qu'elle vaut ni ce par quoi elle pèche. L'intéressant c'est de voir les déductions qui en ont été tirées. Dans la supériorité intellectuelle et physique que possède la race aryenne (*homo europœus*) sur les races alpine et méditerranénne, les pangermanistes ont cru voir une justification de leurs ambitions conquérantes : si le Germain est le type parfait de l'homme, le nouvel Empire allemand est naturellement prédestiné à dominer le monde. Tout ce qui a été fait de grand dans le passé étant dû à l'impulsion des Germains, les Germains, par destination, doivent être les maîtres de l'Univers.

M. Woltmann ne va pas aussi loin et la tâche qu'il s'est imposée est plus modeste. Etant donné que l'anthropologie est une science exacte, c'est-à-dire que la taille de l'individu, la couleur de ses cheveux et de ses yeux, la forme de son crâne sont les indices de sa race, il est possible, si l'on connaît ces indices, de fixer la part prise par chaque race aux grands événements qui ont bouleversé le monde. En étudiant la Renaissance italienne, M. Woltmann a donc démontré que ce grand mouvement intellectuel et social est uniquement l'œuvre d'individus de race germanique. Ses recherches sont-elles probantes? Nous n'en savons rien, et il nous est permis de demander avec un peu de scepticisme : quelle importance peuvent-elles bien avoir pour la marche générale de la civilisation? Que Dante, Raphaël, Michel-Ange, Léonard de Vinci et tant d'autres aient été dolichocéphales, certes c'est aussi intéressant que de savoir le nombre de bœufs qui, en une seule journée, ont passé sur le pont des Arts. Et après?

Connaissons-nous le rôle que jouent les influences secondaires dans la formation de ce qu'il est convenu d'appeler les indices anthropologiques? L'air que l'on respire, les aliments que l'on mange, le milieu, l'éducation ne peuvent-ils pas influencer la forme physique de l'être organisé? Qui nous dit qu'une longue lignée de brachycéphales ne peut pas engendrer soudain la dolichocéphalie. Mais l'anthropologie nous répond qu'elle est une science exacte et que nous devons admettre ses données et les conséquences qu'elle en tire. Soit!

Suivons alors M. Woltmann dans ses nouvelles recherches. Après avoir étudié l'Italie, il passe à la France et, dans un ouvrage copieux publié quelques semaines avant sa mort, il analyse le rôle des Germains dans la civilisation française. Les peuplades d'outre-Rhin ont vingt-huit fois envahi la France, nous dit M. Maurice Barrès; ce sont là des faits historiques. Les Gaulois étaient déjà une race germanique qui a dominé les Celtes. Au cours des siècles d'autres peuplades d'outre-Rhin se sont établies en France et enfin les Francs ont donné leur véritable caractère à la nation française. Nous

négligeons les détails et nous répétons encore une fois : qu'est-ce que cela prouve? Tout simplement que les Germanies sont la réserve barbare où les civilisations renouvellent leurs énergies. Les gens des campagnes qui affluent vers les villes y introduisent, de même, un sang jeune et une activité vierge très nécessaire au développement de la société. Ne nions ni l'utilité ni l'influence de la greffe germanique. La France, au cours des siècles, a connu de ces retours à la barbarie qui pouvaient faire croire à... disons à sa germanisation. Mais, en fin de compte, le sol demeurant toujours pareil à lui-même, la France finissait toujours par redevenir la France.

Mais, et nous revenons aux affirmations de M. Woltmann, tous les génies qui ont fait la France moderne ont été précisément les descendants des Germains envahisseurs. Notre savant nous le démontre en passant en revue les caractères anthropologiques de tous les grands Français. Des portraits du temps, des généalogies, des mémoires ont servi à ses investigations. Les La Rochefoucauld descendent du chevalier Foucauld de la Roche, et Foucauld est une corruption de Fulkwald. Montesquieu a déclaré lui-même qu'il descendait des Franks. Bonaparte vient du lombard Bonipert et Napoléon n'est qu'une « variation gracile » de la race nordique. Il avait les yeux bleus et dans sa jeunesse, ses cheveux étaient blonds. M. Woltmann met sa science étymologique au service de la cause allemande. Nos contemporains même n'y échappent pas et il nous démontre que Briand vient de Brandt. Ernest Renan était un Germain, car M. Psichari a communiqué à l'auteur une mèche blonde coupée sur la tête de l'enfant breton et conservée jusqu'à ce jour.

Pour donner plus de valeur à ses affirmations, M. Woltmann a mis en appendice à son livre soixante superbes portraits qui sont comme une galerie des Français illustres. Condé, Vauban, Colbert, Mazarin, Pascal, Descartes, y voisinent avec Rousseau, Voltaire, Cuvier et Laplace. M. Paul Adam nous a présenté la Révolution française comme la revanche des Celtes opprimés sur les Germains dominateurs. Or Sieyès, Lafayette, Saint-Just, Robespierre et Marat figurent dans la galerie de M. Woltmann. Il a mesuré leur crâne, évalué leur taille, il s'est enquis de la couleur de leurs yeux et les voilà classés dans la race des conquérants. Tous les musiciens français du XIXe siècle sont, comme bien vous pensez, de lignée germanique. Balzac, Lamartine, Hugo, Musset, Zola avaient, paraît-il, le crâne allongé. Mais c'est vraiment d'une amère ironie que d'avoir placé dans la série Alexandre Dumas fils, descendant, comme on sait, d'un nègre et d'une juive!

Ces détails nous dispensent d'insister sur les théories. Le savant allemand semble regretter que c'en soit fini, chez nous, des invasions barbares. La France selon lui devra se résigner désormais au rôle que les humanitaires veulent lui faire jouer :

L'avenir nous apprendra si la nation parviendra encore à un essor politique comparable à celui de l'époque de Louis XIV ou de Napoléon. Cela paraît plus douteux que certain. Toutefois l'élément germanique se réfugie dans les régions du monde intellectuel et il assure à la nation française, dans le domaine de l'art, la haute situation parmi les peuples qu'elle a perdue dans le domaine économique et politique.

D'autres s'en iront maintenant répandre les curieuses théories de Woltmann, mort trop tôt pour voir se réaliser ses prévisions ; et, ainsi ira faire son chemin dans les masses allemandes, l'idée que nous sommes mûrs pour la conquête germanique.

§

Die als Opfer fallen. — M. Stegmann a un véritable tempérament de romancier qui s'affirme, à chacun de ses livres, avec plus de vigueur. Il sait poser un caractère, développer son récit, y mettre de l'émotion et de la couleur. Mais pourquoi s'embarrasse-t-il de problèmes qu'il connaît mal et qui, tels qu'il les présente, ont un caractère tendancieux ?

L'intrigue de son nouveau roman, dont on peut traduire le titre de diverses manières — *Ceux qui sont sacrifiés ; Ceux qui tombent victime* — se résume en quelques lignes : un professeur déjà âgé est nommé directeur du collège d'une petite ville où vient le rejoindre sa jeune femme, créature charmante, et qui ne demanderait qu'à satisfaire son ardeur de vivre. Un collégien qui lui fait des vers tombe amoureux d'elle et ne le lui dit pas. Mais un industriel de la région va plus carrément et lui fait presque risquer le faux pas. Dans ce récit fort simple sont brochés de nombreuses anecdotes de petite ville qui souvent mettent les personnages principaux du livre tout à fait à l'arrière-plan.

L'auteur s'est plu à situer sa petite ville dans le Haut-Rhin, au pied des Vosges, quelque part entre Mulhouse et Belfort et nous voilà transportés, sans qu'il y ait besoin, sur le terrain politique. Disons à sa louange qu'il a évité l'écueil du chauvinisme. L'époque où il place son récit — 1887, la période du Boulangisme et du Septennat — aurait pu l'inciter à s'étendre longuement sur les conflits entre indigènes et immigrés. Il s'est contenté de quelques petits épisodes, de part et d'autre, caractéristiques. Mais encore une fois, le roman n'avait pas besoin de ces hors-d'œuvre qui en changent le caractère.

Le style, et M. Stegmann, quand il veut vraiment se donner la peine de parler allemand, y excelle, le style est complètement gâté par on ne sait trop quelle préoccupation de naturalisme qui a hanté l'auteur. Il ne voulait pas, ou il ne savait pas, faire parler aux indigènes leur dialecte alsacien. Ses lecteurs d'outre-Rhin ne l'eussent du reste pas compris. Alors, voulant à tout prix faire vrai, il a choisi un moyen terme et il met dans la bouche de ses personnages un alle-

mand incorrect, qui n'est en aucune façon du dialecte, mais qui es le haut-allemand émaillé de gallicismes et d'alsacianismes que parlen les Alsaciens quand ils s'adressent à des immigrés. Esthétiquemen rien n'est plus faux. Et nous le regrettons, car M. Stegmann, quan il renoncera à écrire des romans *alsaciens*, fera d'excellents roman *allemands*.

§

Memento. — M. Hans Lindau consacre, dans *Nord und Süd* (mars), un étude à M. Edouard Engel, auteur d'une histoire de la littérature allemand qui jouit d'une grande réputation. Article de M. Brieger-Wassevogel su Otto Eckmann et le nouvel art industriel allemand.

Hochland (mars) contient une étude de M. H. A. Krüger sur le *Wilhel Meister* de Goethe et la conception du roman chez les romantiques alle mands.

Dans *Deutsche Rundschau* (mars), M. Otto Frommel, à propos du tro centième anniversaire de la naissance de Paul Gerhardt, célèbre l'un de maîtres du cantique protestant allemand, M. Ed. Plathsoff. Lejeune signal une édition abrégée du *Journal* d'Henri-Frédéric Amiel qui vient de para tre dans la collection *Die Fruchtschale* de l'éditeur Piper, à Munich. L'a teur s'étonne que l'on ait tant tardé à traduire Amiel en allemand et don du célèbre moraliste genevois un portrait psychologique fort intéressa M. Theodor Birt continue le récit de son voyage en Provence.

HENRI ALBERT.

LETTRES ITALIENNES

Gabriele d'Annunzio : *Più che l'Amore*. Fr. Treves. Milan. — W. Shakes peare : *Roi Lear*, tr. Antonio Cippico Fr. Bocca. Turin. — *I discorsi di Gotan Bouddho*, tr. K. E. Neumann e G. de Lorenzo. Laterza. Bari. — Luigi Cucinotta *La Poesia del Dolore e del Focolare nell' opera di G. Pascoli*. V. Muglia. Messin — Memento.

Lorsque j'ai parlé ici-même de la dernière tragédie de Gabri d'Annunzio, j'ai formulé le vœu esthétique que le poète italien veuil refaire la pièce en la transportant dans les domaines de l'abstractio poétique, en la dégageant par cela même de toutes les contingenc de temps et de lieu qui forment le nœud de ses défauts. J'invoqua ainsi une œuvre digne de l'auteur du *Triomphe de la Mort*.

La publication de la pièce en volume répond sur quelques points ce vœu.

Elle est précédée de ce discours : *De la dernière Terre lointai et de la pierre blanche de Pallas*, qui depuis deux mois, a déchaîn dans toute la presse italienne tant de colères, de haine, de révolte et qui a surtout permis aux jeunes écrivains de proclamer leur élo gnement définitif du maître de jadis. Parmi tant de polémistes, vieux jeunes, il y a sans doute des sincères, révoltés contre d'Annunzio, qu dans le discours déjà fameux, non seulement a déclaré qu'il veut êt

qu'il sait être le maître absolu de la littérature italienne, mais qui affirmé aussi que depuis la *Divine Comédie* l'Italie n'a eu aucun ème de « vie totale » aussi parfait que son recueil *Laus Vitæ*. Mais écrivains et les artistes qui ont poussé autour du maître par le it de cette germination secondaire qui se produit toujours dans le yon de production et d'action d'un grand talent incitateur, ceux-là ème qui n'ont eu quelques attitudes de beauté créatrice qu'en des itudes identiques à celles innombrables du maître ; ceux-là aussi t, tenu à ajouter leurs voix de protestation. Des journalistes, qui en néral n'ont jamais le droit d'émettre le moindre jugement esthéti-e sans faire sourire les véritables intellectuels, ont protesté au m de la morale d'abord et puis de la modestie blessées.

Au surplus, la préface de **Plus que l'Amour** est-elle d'un s fier orgueil. J'ai déjà dit que le pathos esthétique de d'Annun-pèche toujours *per excessum*. Cette fois-ci la faute par excès uche ses dernières limites possibles. C'est là, je crois, la seule marque à faire sur ces nombreuses pages, où le poète, avec art, et uvent avec un étonnant artifice, mêle les éléments de la tragédie tique, de *l'Ajax*, à ceux de sa tragédie. Il existe en effet dans les ux œuvres des éléments esthétiques qui font ressembler la moderne l'antique. Mais les éléments religieux, ou simplement moraux que uteur invoque, sont absolument divers. La brutalité d'Ajax n'est s celle de Corrado Brando. L'une se développe, s'affirme, se détruit elle-même dans la grande harmonie épique des multitudes hellénies toujours sanglantes, exaspérées, inassouvissables, tandis que utre se développe et s'affaisse dans l'énorme désharmonie bureau-atique de la Rome moderne. Le rythme global, l'âme du milieu, t profondément diverse. Comment les agonistes pourraient-ils agir réagir avec la même véhémence, la même élégance, la même auté ? Le crime de Brando n'est ni immoral, ni amoral — il est laid, rce que stérile.

Je ne veux pas discuter ici l'analogie que Gabriel d'Annunzio a couverte entre sa vision tragique et l'ancienne. Elle est réelle à plus un point de vue. Elle n'existe plus, si l'on pense que l'inflexible jax se jette sur son épée, parce que sa fière âme solitaire est condamnée r une loi de sa race, une loi irrésistible, animatrice véritable de ute l'action héroïque, ordonnatrice irréductible de ces fleuves d'an-oisse épique antique et présente, qui passent sur le cœur d'Ajax, 'elles troublent et qu'elles brisent. Cette loi nous est révélée par mot symbolique, dont la signification exotérique ne peut aucu-ement échapper à ceux qui mettent les mains dans les entrailles ernellement chaudes d'une œuvre humaine pour en saisir la vérité ; tte signification est dans la prophétie de Calchas.

Ajax, celui de Sophocle, est à l'angoisse épique des Hellènes, ce que

Hamlet, celui de Shakespeare, est à l'angoisse morale de la Renais-sance.

Corrado Brando, lui, n'est pas poussé par une fatalité de défaite. Tout notre temps, au contraire, est fait pour le pousser à la réalisatio féconde et non à la défaite stérile, puisque tout notre temps est tota lement animé par ce merveilleux héroïsme qui est l'héroïsme géo graphique. Pourquoi meurt-il? Les contingences bureaucratiques si terribles soient-elles, ne constituent point le fatum de notre temps Les raisons de sa défaite ne sont pas dans le temps, dans le milieu dans une volonté extérieure et toujours *indéfinissable* et qu'on ne peut exprimer qu'en symboles, elles sont dans le caractère du pro tagoniste : elles sont psychologiques, elles ne sont pas tragiques. Le crime de Brando ne peut pas s'imposer à nous avec la puissance de sa nécessité, c'est-à-dire ne peut pas se révéler à nous dans un inéluc table besoin d'équilibre, voire d'harmonie et par cela même de beauté *il aurait pu être évité*, si les quelques contingences qui le détermi nent avaient été autres. Ajax et Hamlet, partout, toujours, auraient été ce qu'ils furent. Dans sa préface, Gabriel d'Annunzio s'effor de justifier l'unité absolue de son personnage, par un langage pra que plein de beauté. « Je crois, dit-il, avoir distinctement le rythm funèbre d'un destin semblable et d'en mesurer avec lui la respiratio trop large de ces dialogues. Cette tragédie est en célébration d'u agonie dionysiaque ». Il résume la fatalité morte de Brando en ce mots : « Sa soif, il ne pourra l'éteindre que dans ses propres veine bondées. » Il parle aussi de la nécessité de la mort, pour que cett vie héroïque, qui n'a pas pu se réaliser, soit féconde, dans la lumiè rouge du sacrifice. « Il dessinait de son dernier geste l'image d'un autre existence et d'une autre vertu qu'il avait pressenties et entre vues ; auxquelles ne le préparaient pas ses victoires, mais sa défait et sa perdition. »

Il faut remarquer que cette fatalité, que le poète, merveilleu exégète de son œuvre, a su voir, ne peut pas révéler la face qu exprime à la fois la terrible puissance des orages et la sérénité ély séenne, la face de Zagreus, dans l'assassinat commis par Brando Brando meurt vraiment de ne pas avoir su vivre. Il est, je le répète ici, le vaincu dont la volonté n'a pas su à tout instant être plus forte que le sort. Il ne meurt pas pour que le nœud formidable de sa volonté se déroule plus librement sur l'âme de son temps et s'égrène en semences sanglantes de vie nouvelle, ainsi que la Préface le veut Il meurt parce que sa volonté est épuisée.

Devant la défaite de Brando, le public s'est révolté, au nom de la morale a-t-il cru, mais plus exactement au nom d'un principe dou-ble et non encore défini, qui régit l'émotion devant une défaite. Si en général le crime en lui-même est reprochable, souvent le triomphe

osolu du criminel impose le respect de la foule; sa défaite en échaîne les colères. Dans un cas il y a fécondité de l'acte de déshar- onie aveugle, qu'on est convenu dans une société d'appeler crime; ans l'autre cas il y a stérilité, le cercle de désharmonie ouvert par crime reste ouvert, la haine des foules s'y précipite. C'est donc evant les *résultats* d'un acte que les deux principes de morale et esthétique fusionnent parfaitement. Et lorsque la foule s'écrie con- e l'immoralité, elle se révolte en réalité contre une laideur, présen- e par la vie ou représentée par l'art.

Gabriel d'Annunzio semble avoir compris cette vérité. Car dans a Préface il nous parle de la nécessité dionysiaque du sacrifice de on héros. Mais cette nécessité demeure purement contingente.

La tragédie de Gabriel d'Annunzio, telle qu'elle nous apparaît ans ce volume qu'enrichissent et complètent la Préface, le Prélude, Intermezzo, l'Exode, et les nombreuses didascalies, est cepen- ant une œuvre d'art d'une valeur très réelle, la langue y est tou- ours si belle qu'en plusieurs points elle atteint par cela seul ce egré d'abstraction esthétique que le poète avait rêvé en écrivant a tragédie. Au milieu des exagérations et des épithètes franchement uides de la Préface, il y a une foule de vérités historiques et esthéti- ues qui doivent être prises en considération. Au surplus, d'Annun- io s'y révèle comme un commentateur vraiment rare de l'esprit tra- ique ancien.

Le Prélude, l'Intermezzo et l'Exode, « motifs pour une symphonie », ont parmi les pages les plus belles du poète. Les strophes de *Laus Vitæ*, enfin, placées comme épigraphes clairement synthétiques sur haque partie de l'œuvre, font en quelque sorte de celle-ci l'œu- re poétique que j'avais souhaitée, et nous voilent l'action pure et imple, critiquable et par trop critiquée.

Dans *Plus que l'Amour*, la stérilité du geste tragique éclate tou- ours. Et nous ne saurions pas invoquer autour de Brando ce chœur de ympathie posthume qui faisait dire à Ulysse des paroles de profonde itié sur Ajax mort et lui faisait répondre fièrement à Agamemnon : Je le haïssais quand il était beau de haïr ». Mais il faut de toute façon endre justice au poète inébranlable que trop de coups veulent frapper ujourd'hui, car malgré tout il peut vraiment dire de tout son œuvre héâtral : « Ai-je voulu parler sur la scène du masque fidèle de l'homme phémère? Est-il nécessaire de répéter encore que dans l'espace scéni- ue ne peut vivre qu'un monde idéal, que le Char de Thespis, comme a Barque d'Achéron, est si frêle qu'il ne peut pas supporter que le oids des ombres ou des images humaines ? Que le spectateur doit voir la conscience de se trouver devant une œuvre de poésie, et non evant une réalité empirique, et qu'il est d'autant plus noble qu'il est lus apte à concevoir le poème comme poème ? »

D'Annunzio peut faire répéter à un de ses personnages le mot d
Novalis : « La poésie est le réel absolu » Novalis ajoute : « Plu
une chose est poétique, plus elle est réelle. » Dans *Plus que l'a
mour*, la volonté poétique de d'Annunzio est trahie par les per
sonnages, qui ne savent pas « inventer leur vertu » pour vivre e
perfection dans le rythme de celle-ci, selon la profonde expressio
du poète même, mais elle est trahie par la désharmonie entre l'espri
héroïque des agonistes et la faiblesse du nœud de l'action.

Mais il est certain qu'il est animé depuis longtemps de cette volon
té de renaissance de la Tragédie qui passionne notre esprit méditer
ranéen, et que les lecteurs du *Mercure* ont connue dans les terme
précis de sa réalisation à travers les fortes pages récentes de M. Gabri
Boissy.

§

La littérature italienne s'est enrichie aussi d'une autre tragédi
qui est due celle-ci à un de ses meilleurs et de ses plus jeunes poètes
M. Antonio Cippico a publié sa traduction, remarquable à tous le
points de vue, du **Roi Lear** de Shakespeare.

M. Antonio Cippico, qui a traduit l'année dernière en collabor
tion avec M. Tito Marrone, l'*Orestie* d'Eschyle, et accompli le mir
cle de la faire jouer intégralement à Rome, nous présente avec *R
Lear* une œuvre parfaite. Il a compris le sens profond de l'esthétiq
shakespearienne, qui mêle le vers à la prose, selon les mouvemen
de l'âme des personnages. On a traduit indifféremment en pro
Shakespeare. On n'a pas vu quelle était l'importance que le plus puis
sant génie boréal a voulu accorder aux différentes expressions d
sentiment humain. Lorsque les personnages s'élèvent à des manifes
tations très nobles, très profondes, de leurs pensées, ils parlent e
rythmes, ils chérissent l'image, âme du rythme, sève de la poési
Lorsqu'ils descendent au niveau de la foule, et s'affaissent dans l
médiocrité que leur langage révèle, ils parlent en prose.

Le monologue de Lear, au IVe acte, qui contient l'exaltation in
comparable de la Luxure, exaspérée dans le cri : « En avant, en avant
Luxure, confusément, car j'ai besoin de soldats ! » se précipite tou
d'un coup dans la prose, lorsque le roi crie sa colère dans un gro
rire amer. M. Antonio Cippico donne de la vieille tragédie un
transposition en rythmes italiens qu'on ne peut comparer à null
autre, tant l'esprit de l'œuvre shakespearienne s'y affirme et éclate
et la langue et le style du jeune poète italien sont admirables.

Dans une note, M. Antonio Cippico déclare nettement qu'on n
doit pas traduire Shakespeare autrement qu'en une succession d
prose et de vers, identique à l'original. Il parle « d'une loi occult
non encore explorée qui régit probablement » ces successions. Je croi
avoir trouvé cette loi, que j'ai indiquée plus haut. Je trouve mêm

'elle se révèle avec une netteté merveilleuse dans la traduction de Antonio Cippico. Ce jeune poète, tout en donnant à la littérature son pays des œuvres originales, sait l'enrichir de ces traductions Eschyle, de Nietzsche, de Shakespeare, qui sont de véritables et mirables œuvres de transposition, et même de nouvelle création, ıs que de pures et simples traductions.

§

Une maison éditoriale italienne, surgie depuis quelques années, st affirmée et s'affirme de plus en plus comme une des plus im-rtantes d'Europe. C'est la maison Laterza, de Bari. Elle publie des lections diverses de philosophie et de science, et c'est dans une de collections qu'a paru la traduction de *la Physique de l'Amour*, M. Remy de Gourmont.

Aujourd'hui elle lance, non seulement sur le marché de la librairie, ais sur l'esprit philosophique et attentif des Italiens, une édition mirable des **Discours de Gotamo Bouddho**. Le volume, hement relié en parchemin et rehaussé de fleurons dorés, contient première traduction italienne du texte pâli des *Discours*. Cette tra-ction, qui suit avec une savante et efficace souplesse l'original, est e à MM. Neumann et G. de Lorenzo.

§

M. Luigi Cucinotta publie une étude sur **la Poésie de la ouleur et du Foyer dans l'œuvre de G. Pascoli.** tte étude, qui souligne le pathétique sentimental, excessif souvent exaspérant à la longue, de Pascoli, est remarquable cependant par précision de la raison critique et par les qualités de son évocation ın grand poète contemporain.

Memento. — M. Fausto Mario Martini, duquel vient de paraître la traduc-n italienne de *Bruges-la-morte*, publie un livre de vers : *le Piccole rte*, qui le place parmi les poètes les plus hardis de la littérature nou-le. — Luigi Siciliani : *Rime della lontananza*. Rome. W. Modes. G. Rensi : *L'Immoralismo di Nietzsche*. Gênes. Rivista Ligure. — F. vati et Rodolfo Renier publient une étude, qui est la plus complète jus-'ici, sur *Disciplinati del l'Umbria nel 1260*. Turin. Giornale storico la Letteratura italiana. — V. A. Arullani : *V. Hugo lirico*. Naples. T. onti. — F. Torraca : *La Divina Comedia*. Milan. Soc. Ed. D. Alighieri. C. Del Balzo ; *Gente nuova*, roman. Turin. Roux et Viarengo. — E. landra : *A guerra aperta*. Turin. Roux et Viarengo. — A. Magnaghi : *Le lazioni universali de G. Botero*. Turin. C. Clausen. — Mevio Gabellini : *ta Bella* : avec préface de Romolo Murri. L. Beltrami. Bologne. — An-lfi Otello : *E' un altro libro di Versi*. La Vita Letteraria. Rome. — Sante rgellini : *Novelle d'arte*. E. Voghera. Rome. — Guido Falorsi : *Firenze utta*. F. Lumachi. Florence. — Raffaello de Rensis : *Rinascenza Sanni-a*. « Pensiero latino ». Milan. — Raffaello de Rensis : *L'Anima d'un*

Poeta. Rome. — Raffaello de Rensis : *D. Lorenzo Perosi.* Rome. -
Giuseppe Rensi : *La Morale.* Rivista de Bologne. — Julian Luchair
L'Evolution intellectuelle de l'Italie de 1815 à 1830. Hachette. Paris. -
Wagner : *Epistolario.* G. Petrucci, tr. avec préface de Jolanda. A. Solm
Milan. — Lo Forte-Randi : *Menzogne.* Critique de Max Nordau. A. Gebe
Palerme.

RICCIOTTO CANUDO.

LETTRES ROUMAINES

M. Xénopol en Sorbonne. — N. Petrasco : *Marin Gelea ;* Alb. Baer, Bucares — G. Murnu : *L'Iliade,* Luceafarul, Budapest. — Memento.

Voici que va se réaliser l'attente d'un Edgar Quinet de « voir ven des Carpathes un esprit nouveau, une inspiration, un élan origina dans notre humanité fanée qui les recevrait et les fêterait avec joie : M. A. D. Xénopol, le grand historien roumain, a été invité à ouvr un cours libre en Sorbonne. Le *Mercure* s'en est fait l'écho déjà a dit quelle date marque en effet dans l'histoire du développeme intellectuel de la Roumanie le moment où un maître de la jeu pensée roumaine peut enfin apporter à notre vieux monde univer- taire une part personnelle de collaboration. — M. Xénopol n'est p l'unique historien roumain. MM. Bogdan, Onciu, Jorga, Tanc ceanu, Urechia, Erbiceanu, Rosetti, d'autres, ont fait réaliser d'i menses progrès à l'historiographie roumaine et mis au jour sa doute des matériaux dont M. Xénopol n'avait même pu avoir co naissance. Mais aucun d'entre eux, ce semble, n'a élevé, ni surto ne l'avait fait avant lui, un monument d'ensemble aussi compl que *l'Histoire des Roumains* depuis les origines jusqu'en 1859 (6 vol. résumée en 2 volumes couronnés par l'Académie française, et *Règne de Couza* (2 vol.) ; ni publié des ouvrages théoriques aus universellement appréciés que les *Principes fondamentaux de l'hi toire,* pour lesquels l'auteur fut élu membre correspondant de l'Instit de France, titre dont il est le premier et jusqu'ici le seul Roumain s'honorer, ouvrages préparés et appuyés par d'innombrables études communications faites autant à l'Académie des sciences morales et pol tiques de Paris qu'à l'Académie roumaine, dans les revues spécial aussi bien françaises, allemandes, italiennes que dans celles de so pays sur la *Théorie de Rœssler,* la *Psychologie et l'histoire, l Faits de répétition et de succession, l'Inconscient dans l'histoir les Sciences naturelles et l'histoire, la Notion de valeur en hi toire, les Démembrements de la Moldavie, l'Origine des Dac Romains, l'Empire valacho-bulgare, les Roumains et les Maghya devant l'histoire,* en réponse à M. de Bertha, etc., etc. — Comm directeur de la revue *Archiva* (Jassy), M. Xénopol s'intéresse activ ment à la production littéraire la plus jeune et a pris sous son patro

age particulier la poétesse très originale qui se cache sous le pseu-
onyme de Riria.

Marin Gelea, un fort volume de 473 pages, c'est-à-dire le roman plus développé de la littérature roumaine actuelle et le premier, à a connaissance, qui ne se borne pas à la stricte observation de la alité pittoresque nationale. Autour d'un jeune architecte et de ses eux amis, un poète et un musicien, et vu le plus souvent par leurs eux, M. Petrasco retrace un tableau peu flatté, mais de toute évi-ence pris sur le vif, du milieu bucarestois : salons mondains et assem-lées politiques, à la fois byzantin et cosmopolite, en vigoureux con-aste avec les nobles aspirations des trois jeunes gens à renouer des aditions locales dûment éclairées et consolidées par une sérieuse similation de la culture la plus avancée, latine et germanique. . Petrasco, qui a beaucoup voyagé, beaucoup vu et beaucoup tenu, a travaillé dans ses volumes de critique sur l'art et la littéra-re : *Eminesco*, *Alexandri*, les *Ecrivains roumains contempo-ains*, *Grigoresco*, au réveil d'une élite roumaine; les gloires du ssé national et l'histoire de l'art universel se mêlent dans son livre la vie moderne de son pays et cela est nouveau ; vivant, par sa revue *ittérature et art* et par l'activité de son frère George le peintre, plein courant de la Renaissance roumaine, il n'a eu qu'à garder dans son entourage immédiat et en lui-même pour dépein-e l'état d'effervescence des esprits qui sentent peser sur eux une sponsabilité dans les destinées futures de leur patrie et les efforts certains groupements de jeunes pour préparer le terrain d'une vie tellectuelle approfondie. Hélas! l'image est si fidèle que la mentalité ses propres héros demeure un bariolage encore superficiel : ils vent et ils pérorent beaucoup; ils caressent la vision glorieuse une Grande Roumanie qui restaurerait le royaume un instant réuni us le sceptre de Michel-le-Brave et qui affirmerait son indépen-ance et son individualité dans tous les domaines; mais ils ne sont ux-mêmes mûrs ni pour l'œuvre définitive, ni pour l'apostolat effi-ce; aucun des trois n'a l'étoffe ni l'énergie de s'imposer; aucun ne rvient à battre en brèche la barrière qui sépare là-bas les talents tochtones de leur public légitime, mais indifférent.

La valeur du livre de M. Petrasco réside peut-être moins dans la ussite de la forme que dans la sincérité et la chaleur des convictions, ns l'élévation des sentiments. Il use avec une certaine gaucherie, our exposer ses idées ou étaler ses connaissances, des tirades qui urnent à la conférence. Il parle trop de l'intelligence supérieure, s grandes pensées, de la nature d'élite de ses personnages au lieu les montrer, ne fût-ce qu'une fois, à l'œuvre; mais je sais bien i'il est plus aisé de discuter métier, à perte de vue, que de mettre en ène Shakespeare pendant tout un livre, comme l'a fait Léon Dau-

det. Les descriptions de coins de pays et de monuments, cependan bien vus, se dévident en un style lent, monotone, sans saillie d'expressions plastiques, évocatrices; pourtant la langue est généralemen soignée et pure. Enfin les pages où Gelea triomphe d'une possibl passion pour se vouer à un amour de chaste et mâle tendresse attei gnent à une belle émotion.

C'est bien commencer par le commencement que d'ouvrir une Bibliothèque des écrivains étrangers par l'**Iliade** et la Société d'édition du Luceafar a du mérite d'en offrir une remarquable traductio à son public roumain de Hongrie. L'introduction dont M. G Murnu fait précéder la publication de ces XII premiers chants nous fournira tout ce qu'il y a à en dire : la littérature roumaine, encore jeune, a besoin de tous les modèles reconnus bons; elle peut apprendre d'Homère en particulier la manière d'être à la fois élevée, universelle et nationale. M. Murnu s'est efforcé de traduire chaque mot, de rendre chaque vers avec ses nuances, de mettre réellement la poésie homérique en roumain à la portée de tous, sans paraphrases ni pédantisme; s'il archaïse par endroit, son excuse est qu'il traduit un auteur d'une certaine antiquité; la plus grande difficulté a été de roumaniser les épithètes homériques, vu l'extrême pauvreté de la langue en adjectifs quand on veut se garer du vocabulaire français. En revanche, il a pu conserver pieusement le rythme plein et large de l'hexamètre original ; le modèle allemand l'y a d'autant mieux décidé que la souplesse et la variété de la prosodie roumaine surpassent celles de la plupart des langues civilisées: l'allemand est en général ïambique, donc peu propre aux dactyles... « Je ne parle pas de l'anglais, et moins encore du français, que l'accablant accent anapestique rend incapable de traduire la beauté du vers homérique. La vraie langue dactylique est le hongrois. L'italien recourt éternellement à l'endécasyllabe traditionnel, dont la monotonie est fatigante. Notre langue peut s'approprier avec aisance presque toutes les formes de la poésie — témoin notre littérature jusqu'ici, — et sa liberté en métrique nous peut être un titre d'orgueil. L'hexamètre seul semble rebelle ; son caractère classique prononcé deviendrait difficilement populaire; mais cela ne doit pas nous empêcher de chercher à l'adopter, au moins pour les traductions. — Si j'ai réussi, conclut l'auteur, à rendre le fond et la forme homériques d'une façon tant soit peu satisfaisante par les moyens dont dispose notre langue, je le devrai à la « bonté de cette langue » comme l'a dit avec justice Cost. Conakhe, et en particulier aux trésors de poésie du peuple roumain ? »

A tous points de vue, cette traduction est, avec l'*Enéide* de G. Cosbuc, le *Faust* de J. Gorun et l'*Enfer* du Dante de N. Gane, un des travaux littéraires les plus importants de ces derniers temps pour la Roumanie. La seule véritable critique de fond que l'on pourrai

adresser à cet ouvrage si consciencieux, c'est l'orientation exclusivement allemande de l'auteur, fréquente d'ailleurs chez les Roumains de Transylvanie, sensible dans les germanismes nombreux, l'emploi d'inversions et de rejets peu courants dans la langue roumaine, et jusque dans l'illustration empruntée aux fresques bien vieux-jeu de Preller l'ancien. L'impression devient ainsi à la lecture celle d'une traduction de l'allemand plutôt que du grec directement, et cette impression de traduction est augmentée par certaines inexactitudes de détails où un Leconte de l'Isle, par exemple, s'est montré, — en prose, il est vrai, — beaucoup plus littéral.

Memento. — *Luceafar* (Sibiu) : lettres de Bucarest de M. Bogdan-Duica qui passe en revue les dislocations littéraires effectuées dernièrement dans la capitale, mais non pas toutes pour incompatibilité de principes : M. Jorga quitte le *Semanator* pour se consacrer au *Neam românesc*, puis fonde la revue *Floarea darurilor*. MM. Cosbuc, Gorun et Khendi, unis à la *Viata literara*, se séparent et, depuis le 1er janv., M. Khendi publie à lui seul la *Viata literara si artistica*. M. Dragomiresco quitte les *Entretiens littéraires* qui fêtaient l'an passé, comme le roi, leur jubilé de 40 ans, pour faire paraître les *Convorbiri*, tandis que les *Convorbiri literare* continuent leur route sous la nouvelle direction de M. S. Mehedinti. — Au n° de février une démolition en cinq-sec du gros volume provisoire du professeur Draghicesco sur la *Psychologie du peuple roumain*.

Convorbiri literare (Bucarest) : la doyenne des revues roumaines ; elle a compté parmi ses collaborateurs les Alexandri, Creanga, Eminesco ; a réuni dans une unique préoccupation de progrès national les noms les plus opposés : Stourdza et Carp, Eminesco et Conta ; depuis 1882 M. Maioresco y a apporté des habitudes de franche objectivité dans la critique ; sous la direction de M. Bogdan, elle a contribué surtout au développement des études spéciales d'histoire et de philologie ; sous celle de M. Mehedinti, la revue conservera cette large impartialité qui a fait sa force et accueillera toujours avec joie ceux qui auront quelque chose à dire et qui le diront avec amour de la vérité, en science, et amour du beau, en art. La revue émet encore l'espoir que non seulement la littérature sera un jour débarrassée de toute politique, mais que la politique même échappera aux mesquines rivalités de parti. Etude de M. Jorga sur les *Villes d'Olténie* et en particulier *Craiova au seuil des temps nouveaux* (1760-1830) ; chronique de M. Tzigara-Samurcas sur la *Coula*, édifice d'origine turque, avec de jolies illustrations.

Convorbiri : M. Dragomiresco expose le programme complexe de la nouvelle revue : « Introduire dans le mouvement littéraire roumain une critique objective, froide, rassise, sérieuse, sereine, sans faiblesse » ; obtenir des écrivains une « abnégation plénière devant leurs œuvres », la perfection n'étant pas de ce monde et le rôle du bon critique consistant à faire corriger et perfectionner la production parfois hâtive des littérateurs ; enfin demander au lecteur l'abandon des préjugés d'école et de parti. — Etude sur *Cerna, Sadoveanu et Jorga* ; poésies de Cerna, Naum ; traduction en vers d'*Andromaque* par M. Nanu ; supplément artistique sur *Costin*

Petrescu avec des clichés assez mal venus ; supplément musical ; une revue critique très détaillée.

Viata noua : Discours de M. Pomp. Eliade prononcé au *Congrès didactique* sur l'état matériel des professeurs en Roumanie, les moins considérés et les moins rétribués des fonctionnaires ; du même, une nécrologie émue de Brunetière. — *Héliopolis*, un Bucarest de l'Avenir, par M. Densusiano. — Critique fondamentale de l'*Histoire de la littérature roumaine* de Alexici par V. Hanes ; poésies de Ervin, Stamatiade, Hétrat.

Tara noastra (Sibiu) : feuille populaire par laquelle le poète Oct. Goga, avec un sens très pratique, se préoccupe d'améliorer l'état moral des paysans, d'établir un lien entre la classe dirigeante et la masse encore quasi inculte : articles d'économie domestique, rappel des événements réconfortants du passé, indications d'art, encouragements nationalistes, nouvelles, conseils.

MARCEL MONTANDON.

LETTRES NÉERLANDAISES

La revue *De Maand* (Meindert Boogaerdt Jun., Rotterdam). — J. Steynen : *Van het Menschenspel* (Uitgevers-Maatschappij « Voorburg ») et *Verbysterden* (Meindert Boogaerdt Jun , Rotterdam). — Publications récentes. — Memento.

Il paraît que notre minuscule Hollande n'avait déjà pas assez d revues littéraires condamnées à mourir faute de lecteurs ! En voil encore une qui vient de paraître. Quiconque, chez nous, sait à pe près tenir une plume et a dans la tête deux idées mal digérées veu avoir son petit périodique. Le dernier-né a été baptisé **De Maand** et son père a nom P. van der Meer. Celui-ci, qui est un jeune homme des plus audacieux, a entrepris, ni plus ni moins, de révolutionner de fond en comble notre marché littéraire. Il a lu les conteurs russes et depuis ce jour il raffole de tout ce qui est russe et ne jure plus que par les Russes. Hier socialiste à trois poils, aujourd'hui « aristo » et mystique — d'autres disent mystificateur ! — il n'a qu'un but : parvenir, se faire un nom. Et comme il est diablement tenace, les insuccès ne le découragent nullement. N'ayant pas réussi à sortir de l'obscurité par de maigres nouvellettes et un piètre roman réalistes, ni même par quelques ronflants articles publiés dans *Het Leven*, périodique de funeste mémoire dont il était seul à porter les frais, dit-on, il changea de tactique ; et le voilà, depuis bientôt trois mois, faisant une guerre acharnée au réalisme et jurant la mort de nos auteurs réalistes, grands et petits. Oh ! l'horrible hécatombe ! Mais quel marchepied superbe ! Toutefois, désespérant d'arriver seul à bout de cette rude mais glorieuse besogne, notre révolutionnaire convoqua ses deux amis, J. Steynen et Alb. Plasschaert, pour qu'ils lui prêtassent main-forte. Et depuis ce jour ils ne se quittent plus, murmurant indéfiniment, d'une voix creuse et lugubrement monotone, quelque sombre litanie dans quoi, à des intervalles réguliers, éclatent des

nots étranges, tels que « ténébreuse inquiétude », « épouvante de esprit », « passion anxieuse », « doute dévorant », « désespoir de ne oint comprendre », suivis de l'éternel refrain : Mort au réalisme ! Mort au naturalisme ! Mort à tous les Zola ! — C'est sinistre.

Les malins, cependant, commencent à en rire, disant que c'est ure comédie et que ce P. van der Meer est un snob ou un charlatan, moins que ce ne soit un fou assez inoffensif. Quant au dernier oint, ils ont tort. Je le crois très dangereux, au contraire. Il est vrai ue ses grands coups de glaive ne pourfendent que le vide et qu'il 'a encore fait d'égratignure à personne, mais n'est-ce donc pas assez u'il ait réussi à affoler ce brave J. Steynen ? Rien que pour ce crime- n on devrait coffrer le misérable ! J. Steynen était un jeune homme i bon, si doux, incapable de faire du mal à une mouche ; et main- enant ne voilà-t-il pas que naguère il guettait, au coin de la forêt *De vrije Tribune*, M. Cyriel Buysse, revenant d'un voyage en Flan- re, et l'étranglait de ses propres mains ! Du moins l'a-t-il essayé, et e n'est pas sa faute si M. Buysse, qui est un vigoureux Flamand, 'est tiré à son honneur de cette affaire et se porte mieux que jamais. Mais quel bonheur tout de même qu'ils aient la vie si dure, les réa- listes de cette trempe !

Tout cela, c'est pour vous dire que le fondateur du périodique *De Vlaand* a projeté de former une nouvelle école littéraire qui portera on nom. Rien de plus facile. On affecte un air mystique et profond, n fait sonner à foison les grands mots, on pose en sauveur des let- tres qui menacent de sombrer dans l'abîme, on crie au public, tou- jours naïf, que les écrivains d'aujourd'hui, sauf un ou deux peut- être, sont les derniers des ignares et les plus plats des réalistes, et a y est !

Pâle petit bredouilleur, commencez par vous agenouiller en trem- blant devant la Vie auguste avant d'oser parler sur ce ton insolent le ses mystères sacrés. Si vos bégaiements tendent à nous apprendre que l'art, pour être grand, doit exprimer également l'idéal et le réel, pargnez-vous la peine, car il y a beau jour que nous le savons. Si vous êtes bien convaincu que les artistes vraiment dignes de ce nom ont extrêmement rares chez nous, tâchez donc d'en augmenter le nombre; mais je vous préviens que vous n'y réussirez point par la voie les malédictions et des vagues théories ; il nous faut des œuvres, voyez-vous ; or, ce que vous avez fourni jusqu'à présent ne vaut pas e quart du centième de ce qu'ont fait certains des écrivains que vous dénigrez de façon si ignominieuse. Si enfin (vous voyez que e cherche à deviner) vous voulez dire que le seul art véritable est celui qui interprète l'étrange et « l'insaisissable », vous faites erreur, croyez-moi, l'art n'étant pas nécessairement mystique, pas plus qu'il n'est « chrétien », par exemple, mais devant partir de la réalité et

faire rentrer tout dans la réalité, depuis les mystères les plus cach[és] de l'âme jusqu'aux rêves les plus audacieux de la fantaisie. Que l'a[r]tiste fasse vivre des hommes, quels qu'ils soient, qu'il les fasse viv[re] d'une vie intense, il rendra de plus grands services à « l'idée », [il] réussira mieux à résoudre « l'énigme de la vie et de la mort » qu'e[n] bâtissant des centaines de théories. Et maintenant, libre à vous d[e] continuer vos massacres, aussi innocents que le silence de M. Verwe[y,] mais permettez-nous de vous rire au nez et de vous trouver un cha[r]latan.

Disons aussitôt, pour être juste, que J. Steynen, si malheureusemen[t] influencé dans sa critique par les idées soi-disant neuves d'un phr[a]seur grotesque, aurait, lui, quelque droit à parler. S'il n'a pas fa[it] encore d'œuvre achevée et durable, en lui du moins s'accuse un trè[s] beau et très robuste talent, qui ne demande qu'à mûrir.

M. Steynen est un chercheur ardent qui, après bien des tâtonne[]ments et des chutes, finira sans nul doute par trouver l'équilibre e[t] l'harmonie. Les esprits ainsi faits ne sauraient complètement erre[r]. Il a débuté par des esquisses et un roman franchement réalistes. L[es] esquisses étaient médiocres, mais le roman, bien que gâté en par[tie] par un socialisme bruyant, était bien construit, d'un style vigoure[ux] et débordant de vibrante passion. Il semblait que l'auteur avait trou[vé] sa voie et qu'il n'aurait qu'à creuser davantage l'âme, à pénétrer pl[us] avant dans la vie, pour nous donner bientôt une œuvre puissan[te]. L'attente fut déçue. Nous eûmes un second recueil d'esquisses, n[e] valant guère mieux que le premier. Puis, tout à coup, troublé pa[r] les insondables mystères qui, de toutes parts, nous entourent, il s[e] jeta à corps perdu dans je ne sais quel vague mysticisme. Depu[is] lors il ne voit plus que le merveilleux et l'inconscient. Et il est d[e] bonne foi, car je me refuse à croire qu'il obéit à une mode introdu[ite] par quelques jeunes décadents. De cet état d'âme résulta l'an derni[er] le recueil **Van het Menschenspel** (Comédie humaine), ama[l]game bizarre de lugubres visions et d'impressions toutes réalistes. Ca[r] l'auteur du roman *Virginité* a beau vouloir tourner le dos au ré[a]lisme, il ne réussit point à s'en arracher, et c'est tant mieux : ce sai[n] réalisme le sauvera.

L'idée qui, tant bien que mal, se dégage de ce livre chaotiqu[e,] c'est que la vie est pour les misérables petits êtres qui ont nom d'hom[]mes une erreur épouvantable et cruelle, fatalement poussés qu'i[ls] sont vers l'abîme, en dépit de tous leurs efforts et de leurs cris d[e] désespoir, par une force aveugle et sourde. Mais plus clairement en ressort ceci : qu'il faut être plus puissant psychologue que ne l'e[st] encore M. Steynen pour rendre le mystérieux de façon à nous le fai[re] sentir comme une réalité plus grande et plus belle. Pourtant, ce n'e[st] point un livre vulgaire. Cela manque complètement d'équilibre et d[e]

lme, mais sous le vacarme des mots et la surabondance d'images se vèle un tempérament superbe et déjà, par endroits, un merveilleux seleur du verbe. Cette âme encore inquiète est vraiment une âme e poète.

Son dernier recueil, **Verbijsterden** (les Egarés), paru naguère, ccuse d'étonnants progrès. Cela n'est pas encore tout à fait exempt e recherche et il y a encore trop d'horrible, mais combien c'est déjà lus sobre et plus vécu ! La vision devient parfois d'une réalité saiissante et l'on frissonne à lire ces peintures de la folie, tant elles nt un aspect de vérité. Sauf *De Keizer*, qui est une erreur, ces quare ou cinq nouvelles offrent toutes d'admirables beautés et l'on y sent rémir tant de pitié, un sentiment si profondément humain, qu'on se rend à aimer ce petit volume. Si la nouvelle *De Loods* — histoire l'un joyeux pilote dont l'esprit, après la mort de sa femme, s'assombrit, puis lentement s'égare jusqu'à la démence complète qui le pousse au crime — était mieux composée, elle ne serait pas indigne les grands conteurs russes dont nos novateurs frais émoulus semblent si entichés. *De Gek* (le Fou), qui ouvre le recueil, est plus obre et d'un effet plus tragique encore. D'une façon singulièrement pénétrante, M. Steynen analyse en ces quatre-vingts pages l'âme d'un père, presque un vieillard, qui, n'ayant plus au monde que sa fille unique, l'aime d'un amour puissamment égoïste, tout en ne croyant vivre que pour elle et ne chercher que son bonheur et se tue après une longue crise de douloureux désespoir qui aboutit à la folie, lorsqu'un autre menace de lui prendre son enfant. Ce désespoir surtout et la démence qui pas à pas envahit le cerveau du pauvre maniaque sont rendus avec une rare force d'expression.

Somme toute, je crois qu'en l'auteur de *Verbysterden* nous avons à saluer dès maintenant un des poètes les plus remarquables de langue néerlandaise, l'un de ceux à qui l'avenir appartient.

§

Nous ne saurions aujourd'hui passer en revue la riche moisson d'œuvres d'art que nous apporta la saison écoulée. Parmi les plus importantes il faut nommer en premier lieu *Kunstenaarsleven*, par Is. Querido (Harlem, De Erven F. Bohn), *Quia absurdum*, par Nico van Suchtelen (Amsterdam, Maas et Van Suchtelen) et *Warhold*, par A. van Oordt (Bussum, Van Dishoeck), trois romans qu'il serait difficile d'analyser dans le cadre étroit d'une chronique et auxquels nous espérons pouvoir consacrer un article à part. Mais il en est d'autres encore qui méritent amplement notre attention, tels que : *Het Bolleken* (Bussum, Van Dishoeck), le dernier-né de ce peintre robuste et charmant de la vie et de la nature flamandes qui s'appelle Cyriel Buysse, *De wandelende Jood*, histoire modernisée du Juif

errant, par A. Vermeylen (Bussum, Van Dishoeck), *De Berkelman* par Willem Schürmann (Rotterdam, Nygh et Van Ditmar), *Zo* recueil de superbes « descriptions », par H. Teirlinck (Bussum, Va Dishoeck), *Wintertyd*, par J. Overloop (Rotterdam, Meindert Bo gaerdt Jun.) et *De Wondernacht*, par C. Van Buggenhaut (Bussum Van Dishoeck) : ces deux derniers d'autant plus remarquables que sont des débuts. Nous reviendrons sur tout cela, si possible.

Nous avons reçu en outre un petit nombre de pièces de théâtr entre autres *Tooneelspelen*, par Frans Mynssen (Bussum, Va Dishoeck), qui nous fourniront l'occasion d'examiner l'état actuel d théâtre en Hollande. Sous ce rapport-là aussi j'oserais affirmer qu notre littérature ne le cède pas trop aux autres littératures modernes ce qui, d'ailleurs, n'est pas jurer gros !

Memento. — M. L. Bückmann, rédacteur du périodique *Ons Tydschrif* organe des jeunes calvinistes, a publié naguère, sous le titre *Is. Querid* (Harlem, De Erven F. Bohn), une large et très sympathique monographi sur la vie et l'œuvre du plus grand de nos romanciers modernes. L'aute a su nous donner un récit des plus intéressants de cette vie entièreme vouée à l'idée et à l'art et tellement remplie de difficultés, surtout au déb que tout autre, moins ardent et moins persuadé du triomphe final, ne eût jamais surmontées, et il a réussi à faire mieux comprendre cette natu infiniment riche et complexe, cet indomptable travailleur doué d'une si hau conscience artistique. M. Bückmann est un calviniste convaincu qui, to en sauvegardant ses convictions religieuses, respecte des opinions qui n sont pas les siennes et ose franchement louer des œuvres d'art qui n'expr ment point son propre concept de la vie. Cette biographie est la premièr preuve manifeste de l'heureux changement qui s'opère dans la pensée d nos jeunes auteurs et critiques se disant chrétiens. En effet, jusqu'à présen catholiques et protestants ne jugeaient trop souvent les œuvres que d'aprè leur seule valeur éthique.

M. H. P. Bremmer, par les soins de qui se publient ces admirable *Moderne Kunstwerken*, sur quoi M. Charles Morice a plus d'une fois appe votre attention, a fait paraître sous le titre *Een Inleiding tot het zien de Beeldende Kunst* (Amsterdam, W. Versluys), un beau volume qui pourr rendre d'inappréciables services à ceux qui, désireux d'apprendre à *voi* les produits de l'art plastique, « se sentent encore des profanes dans l matière », comme il est dit dans l'avant-propos. Plusieurs reproductions exécutées avec grand soin, illustrent au mieux les claires démonstrations d l'auteur. Son livre mériterait bien d'être connu par delà nos frontières.

Dans un article intitulé *Kind en Kunstenaar* (Enfant et Artiste), par dans *Op de Hoogte* (février), Is. Querido loue le talent finement psycholo gique et si subtil et sensible du portraitiste C. Spoor, talent qui se mani feste de façon délicieuse et charmante dans ses têtes d'enfants. M. Spoo est un travailleur passionné, déjà doué d'une remarquable technique ; mai c'est surtout un poète, en qui domine encore le lyrisme. Un examen attenti de ses frimousses d'enfants inspire à M. Querido quelques pages émues e

ne rare beauté qui prouvent combien ce « réaliste » a pénétré à fond ce stère merveilleux qu'est l'âme enfantine.

Groot Nederland (février) publie *Rubens,* un des poèmes du prochain ueil d'Emile Verhaeren.

H. MESSET.

LETTRES SCANDINAVES

Henrik Ibsen : *Poésies*, traduction de Ch. de Bigault de Casanove, « Mercure ».— an Bojer : *La Puissance du mensonge*, traduction de Guy-Charles Cros, Calnn Levy. — I. M. Sick : *Le Pasteur de la montagne*, traduit par Rik, Bâle, nest Finckh. — Bjœrnstjerne Bjœrnson : *Mary*, Copenhague, Gyldendal. — l Larsen : *En moderne hverdagshistorie* (*Une histoire moderne de tous les urs*), Copenhague, Gyldendal.

Nous avions déjà une traduction, et fort mauvaise, des **Poésies** bsen. Celle que vient de publier M. Ch. de Bigault de Casanove t un travail consciencieux,qui figurera en très bon rang parmi les aductions, généralement si médiocres, du grand poète. Ibsen, mme l'a fait justement observer M.Brandes, n'est pourtant pas très fficile à traduire, et c'est là, d'après le critique, une des causes de n succès à l'étranger.Ne serait-ce pas alors parce qu'il fut mal traut en français, que ses œuvres n'ont pu, en France, atteindre le rand public ?

Mais des vers, même écrits dans une langue aussi simple que celle Ibsen, ne sont jamais faciles à traduire. M. de Bigault de Casaove, avec raison, les a traduits en prose, et a rendu leur simplicité. l'a peut-être exagérée, perdant ainsi certains effets de contraste ans les vers plus particulièrement familiers, et il aurait pu, je crois, n condensant davantage, éviter quelques lourdeurs. Il convient outefois de le louer pour avoir osé entreprendre, et pour avoir exéuté, en somme, d'une manière satisfaisante, ce travail ingrat.

Car si des vers d'un lyrisme plus touffu et d'une langue moins ourante, bien qu'aisée, comme ceux de Bjœrnson, donnent au traucteur plus de travail, du moins son travail doit aboutir, s'il recherhe l'exactitude, à une sorte de poème en prose où le détail de l'inention poétique n'est pas entièrement perdu : le résultat lui fait onneur. Au contraire, la beauté d'un poème d'Ibsen consiste dans a conception d'ensemble qu'une traduction, même mauvaise, n'altéerait pas, et dans la fermeté concentrée et harmonieuse de la langue lont la perfection pourrait être rendue, peut-être, par une adaptation rès libre, non par une traduction. Les vers d'Ibsen, comme sa prose, ont assez faciles à traduire, mais le résultat peut être satisfaisant our la prose, et sera toujours insuffisant pour les vers.

La traduction de M. Ch. de Bigault de Casanove, sans avoir la préention, comme l'indiquait la couverture de la précédente traduction les poésies d'Ibsen, d'être complète, contient toutefois un grand

nombre de poèmes nouveaux en français, et même plusieurs q n'ont jamais été publiés dans leur texte original.

Une préface indique le sens, et parfois les intentions, les circon tances, qui ont inspiré les principaux poèmes, et la date de la pl part est donnée. Ces indications sont précieuses. Elles ne sont p toutefois suffisantes, ni toujours exactes : par exemple, *Fleurs d Champs et Plantes en pots* n'a pas été inspiré par Susanna Th resen, plus tard Mme Ibsen (voir *Breve*, I, p. 213). Tel autre poèm comme *Avec un nénuphar*, porte la date de sa première publicati 1863, alors qu'il a été composé quinze ans plus tôt, à Grimstad (v Dietrichson, dans *Samtiden*, 1907, n° 2). Or, ces détails ont le importance. En réalité, pour faire pleinement comprendre les poés d'Ibsen, il faudrait les placer dans leur ordre chronologique, et joi dre à la plupart une petite notice, car un grand nombre d'ent elles sont inspirées par quelque fait précis, souvent personnel, et so vent aussi elles sont des œuvres de polémique, dont le sens lointa est déjà vague pour les lecteurs norvégiens, et échappe complèteme aux lecteurs français.

Sous le titre **La Puissance du Mensonge**, M. Guy-Char Cros a traduit *Troens Magt*, le beau roman de M. Johan Bojer, d j'ai déjà parlé ici (1). La traduction avait paru d'abord, l'été d nier, dans la *Revue de Paris*. On a bien fait d'en changer le titr « la Puissance de la Foi », en français, aurait trop évoqué l'idée foi religieuse. Aux lecteurs de cette rubrique je n'apprendrais rien leur racontant l'histoire de Knut Norby. Sur l'auteur et l'ensemble d son œuvre, j'ai publié ailleurs un article plus développé que je n pourrais le faire à cette place (2). La traduction de M. G.-Ch. Cro est fidèle et d'une lecture agréable.

Je suis d'ailleurs heureux de constater que ce premier volume d jeune romancier norvégien traduit en français a tout de suite obten un vif succès.

Encore une traduction. **Le Pasteur de la Montagne** es une histoire d'amour à trois personnages : le pasteur à la foi ardente la jeune fille élégante, et Dieu. Après des fiançailles d'un amou exalté, la jeune fille s'enfuit pour céder la place à Dieu, que son futu risquerait d'oublier. Cette aventure, vraie peut-être, nous transport dans un monde de mysticisme étrange, à peine compréhensibl aujourd'hui, même en Norvège.

C'est un fait curieux qu'une telle littérature édifiante trouve tou

(1) *Mercure*, n° du 1er novembre 1904.
(2) « Pages libres », n° du 5 janvier 1907.

rs l'occasion de se répandre. Car beaucoup d'autres livres de la érature scandinave auraient mérité d'être traduits plutôt que ui-là, et, bien que les traductions tiennent, cette fois, une grande ce dans mon article, on traduit, en somme, très peu de romans nois et norvégiens.

Je crois bien que, depuis une douzaine d'années, en fait de romans rvégiens, on n'a traduit qu'un ou deux romans de Knut Hamsun. ant aux romans danois, je ne me rappelle que la traduction de *arie*, de Peter Nansen.

Les dernières œuvres de M. Bjœrnson, drames modernes, *Paa orhove* et *Daglannet*, ont été moins discutées et commentées que habitude. Cet hiver, au contraire, il a obtenu un grand succès avec n roman **Mary**, et les journaux, pendant plusieurs semaines, n'ont ssé d'en parler.

Il y est traité d'un problème de morale bourgeoise, qui ne pourit encore se poser qu'à titre exceptionnel en France, où les jeunes les sont mariées par leurs familles et gardées étroitement, mais que s mœurs norvégiennes, moins absurdes, ont posé déjà depuis longmps; c'est « l'inconvénient de la liberté », ce danger dont la crainte rpétue chez nous les vieux usages : si une jeune fille, s'étant fiane, se livre à son fiancé avant le mariage ou se laisse prendre par i, et si elle s'aperçoit ensuite qu'il ne lui convient pas, qu'il est digne d'elle, quelle issue pourra-t-elle trouver à cette situation? Cela arrive assez souvent », affirme un médecin dans le roman.

On dira peut-être que ce n'est pas là un problème de morale spéciquement bourgeoise, et qu'il se pose en France, comme partout, ans les milieux populaires. Cela est vrai, mais le problème n'y est lus le même, les préjugés ayant moins de force, et les conséquens sociales étant d'un genre tout différent. Et c'est bien une psyhologie purement bourgeoise qu'analyse M. Bjœrnson, où les quesons d'intérêt passent au second plan, ou bien, lorsqu'elles sont ominantes, s'imposent moins par une nécessité naturelle que par avidité particulière de quelque personnage.

La solution du problème présentée par M. Bjœrnson est double : une pratique, et l'autre idéale. La solution pratique est le suicide, e qui revient à dire qu'il n'y a aucune issue satisfaisante à la situaon de fille-mère dans la société bourgeoise actuelle. La solution léale est toute simple : elle consiste, pour la jeune fille, à épouser un rave garçon qu'elle aime, en lui disant son histoire. Elle est idéale arce qu'il faudrait de notre temps, pour un tel mariage, presque eux héros.

Telle est la thèse. Les problèmes de morale sexuelle ont été toujours fort goûtés en Norvège. Le succès du livre et les commentaires

à perte de vue des critiques, des prêtres et des correspondants oc
sionnels prouvent que le public norvégien continue à s'intéresse
ces questions. Mais cette tendance du public a un inconvénient : c
que le livre lui-même disparaît derrière la thèse et les discussi
qu'elle suscite. Or le livre est un roman où l'auteur n'a pas un s
instant pris la parole, ni prêché dans aucun sens, une histoire ple
de vie, d'intimité, de mouvement dramatique, où les personnages
une individualité peut-être un peu trop précise, un peu trop en reli
et cependant réagissent avec une souplesse variée devant chaque situ
tion nouvelle. Il faut espérer que beaucoup de lecteurs l'auront
tout simplement comme un roman.

Mary est une jeune fille d'allure simple et naturelle, mais ha
tuée à une vie d'élégant confort et au respect. De caractère très in
pendant, elle est capable de se donner, mais ne peut être prise. C'
ainsi qu'elle rompt avec le premier homme qui l'ait émue, deve
trop tôt naïvement entreprenant, et qu'elle se livre à l'amoure
intéressé et prudent que sa famille protège. Plus tard, elle ro
aussi brusquement avec celui-ci, dans une rencontre qu'elle avait el
même préparée pour fixer la date d'un mariage nécessaire, et c
scène, où un petit chien joue le principal rôle, est bien jolie. Le r
est constamment alerte, entraînant, plein d'inventions de détail et
fraîcheur. Un personnage heureusement tracé est encore celui d'u
vieille tante malade, qui sait tout voir et comprendre de son fauteu

En dehors de ses innombrables articles de journaux et de revu
par lesquels il a exercé une influence politique, M. Bjœrnstjer
Bjœrnson a surtout écrit des pièces de théâtre. Il a écrit aussi, à s
débuts, des nouvelles sur la vie paysanne, qui ont eu un grand su
cès. Mais il a peu cultivé le roman. Celui-ci est son troisième seul
ment, et très différent des deux autres. Il est remarquable qu'il
pu, en ses 75 ans, nous donner ce livre d'un genre nouveau,
jeune d'allure et plaisant à lire.

C'est également dans les milieux bourgeois que se passe **Un
histoire moderne de tous les jours**, parmi des gens t
cultivés, non pas riches, mais habitués à une large aisance, aima
leur chez-soi, où ne pénètre qu'un cercle assez restreint, et rareme
intime. Ce sont gens fort agréables, et qui ont appris à l'être, sen
bles aux nuances dans les relations, et qui, sous leur allure réserv
et discrète, quelque peu monotone, savent conserver, s'ils en o
toute leur personnalité. C'est parmi eux qu'on trouve le plus d'ho
mes connaissant l' « art de la vie ». Mais leur vie est peu pénétra
et il s'y passe rarement quelque chose qui se laisse percevoir
dehors. Telle crise peut se produire entre le mari et la femme, do
les amis ne se doutent pas, que la famille même ignore.

Madame Antonie a 37 ans ; sa fille est mariée, et ne peut plus sa-faire son besoin d'intimité ; ses parents habitent la campagne, et pourraient d'ailleurs lui être une ressource constante ; il ne lui te que son mari. Et c'est bien son mari qu'il lui faut, car elle est le, et elle l'aime ; sa profonde affection pour lui s'est développée au ırs des premières années du mariage, et depuis n'a jamais dé-ı. Elle n'a toutefois en rien à se plaindre de lui : il est toujours plein gards, de bonté, d'attentions même, et elle croit parfois le retrou-r tel qu'aux premiers temps. Et pourtant il est changé, son métier professeur et sa musique lui prennent beaucoup de temps, il n'a ıs l'empressement dont elle voudrait se sentir constamment l'objet. mari, attentif, car il aime sa femme, se rend bien compte qu'il se sse quelque chose en elle, et comprend qu'elle vit toute par lui, ıdis que ses occupations, ses goûts lui font une vie d'un intérêt us divers. Mais il ne veut pas se soumettre à cet exigeant égoïsme minin ; il observe et il attend.

Il ne faut pas trop exiger de la vie. Madame Antonie serait capa-e de le comprendre, ou plutôt de le sentir, d'en acquérir cette con-ction intime qui transforme toute la manière d'être. L'exemple de s parents sert à le lui montrer : l'abnégation d'eux-mêmes leur est turelle, et est la source de leur bonheur. Peut-être M. Karl Larsen ırait-il pu amener Madame Antonie à se contenter de ce qu'elle a, qui est fort enviable, sans aucun incident, par la simple action de xpérience, de l'âge, et de l'influence patiente du mari.

Sans troubler l'apparence d'uniformité de la vie du ménage, il a écipité cette évolution naturelle par le moyen élémentaire d'un ami ıi divorce, et prend Madame Antonie pour confidente : leur isole-ent les rapproche, jusqu'au moment où il est indiscret, et où sa ma-dresse force Madame Antonie à se réfugier dans l'affection sûre, en qu'un peu froide, à son gré, de son mari, affection dont elle se ntentera désormais.

L'importance du rôle de l'ami dans ce roman n'est pas seulement contribuer à la fin de la crise : elle vient surtout de ce que . Karl Larsen voulait opposer le mari et l'ami — le mari, l'homme ıi possède l'« art de la vie », et l'ami, le divorcé, le maladroit. Tous eux sont des hommes intelligents, cultivés, du même âge, ayant eu ır leur situation l'occasion d'acquérir de l'expérience ; même, l'ami, omme politique et avocat, devrait, sur ce dernier point, être supé-eur au mari : et cependant celui-ci saura toujours rendre heureux à fois lui-même et ceux qui l'entourent, tandis qu'avec l'autre ce sera ujours le contraire. Pourquoi cela ? M. Karl Larsen ne se livre pas à e longues dissertations abstraites. Il esquisse seulement une théorie n faveur des moins égoïstes, et de ceux qui « aiment les livres pour s livres, pour leur pénétration de l'âme humaine ». L'égoïsme de

l'ami lui a fait prendre la culture livresque et l'expérience de la v
avec un esprit trop directement utilitaire, et par suite moins pén
trant.

Malgré cette formule qui paraîtra, aux yeux de certains, indiqu
une confusion entre l'art, et un objet distinct de l'art, nul ne pourr
contester à M. Karl Larsen la qualité d'artiste. Il l'a prouvé une fo
de plus en prenant ce sujet difficile, réellement banal, « de tous l
jours », et qu'il s'est sévèrement gardé de relever par aucun agr
ment extérieur. A force de sincérité, de logique, de finesse dans l'
nalyse, il en a fait un roman original.

P.-G. LA CHESNAIS.

VARIÉTÉS

Max Klinger. — Ce n'est pas en pure perte que les Alleman
solennisent à tout propos les anniversaires, cinquantenaires, cent
naires, jubilés multiples de leurs grands hommes et, il faut le
rendre pleine justice, des grands hommes de tous pays, car ils o
célébré Shakespeare et Cervantès tout aussi bien que Schiller. Il
reste toujours quelque chose dans l'opinion publique : à force d'
tendre réitérer les louanges d'un personnage ou l'éloge d'une œuv
on arrive sans presque s'en douter à se « lier par l'assentiment », com
disait Stendhal, et le plus ignare prend au moins conscience de
valeur probable des réputations encore les moins admises.

Max Klinger a eu cinquante ans le 18 février. L'Allemagne arti
tout entière l'a fêté et la foule a suivi, entraînée par une presse un
nime dans le dithyrambe. Le Kunstverein de Leipzig, pour sa part,
adressé à l'artiste une lettre de félicitations précieusement enlumin
et, ce qui vaut mieux, a organisé dans ses locaux une Exposition pa
ticulière des œuvres de Klinger, qui embrasse à peu de chose près
production totale : ses eaux-fortes, une foule de dessins, croquis
pochades, une ample série de tableaux prêtés pour la circonstan
par les Galeries de Berlin, de Hambourg et de la ville même, enfi
des sculptures. L'occasion ne se représentera pas de si tôt de l'ét
dier sur un aussi bel ensemble.

Rien n'a manqué à Klinger pour mener à bien le libre développ
ment de son entière personnalité : les dons naturels, les encourag
ments de sa famille dès ses premiers balbutiements, des dispositio
supérieures pour la musique et la littérature comme pour l'art,
instinct des grandeurs du passé ainsi que la compréhension de la
la plus moderne, et puis, une large aisance. Il s'est épanoui à l'ai
sous l'influence des Beethoven, des Brahms, des Schopenhauer. Ma
gré l'âpre pessimisme de certains de ses ouvrages, on assure cepe
dant qu'il a aimé Schopenhauer moins pour ses idées que pour la pla

ité de sa prose, et ce goût classique pour les belles formes a fait lui un admirateur passionné des écrivains français, de Flaubert tre tous. Eh bien, l'universalité d'une pareille culture n'empêche s que nulle part mieux que devant l'œuvre de Klinger je n'aie senti ıt ce qu'il y a d'irréductible dans le conflit entre la tournure d'es-t et l'éducation latines et les goûts, les façons de penser et de sen-germaniques. Cet œuvre immense excite au plus haut point notre érêt, il parvient à forcer notre respect ; il ne conquerra jamais s sympathies et plus je l'étudie, moins il me semble capable de us procurer la satisfaction de beauté que nous nous croyons en oit d'attendre d'une œuvre d'art.

Klinger possède ses divers métiers de graveur aussi bien qu'un ps les possédait : il n'a jamais eu de celui-ci la liberté, la souplesse, légance. On lui doit les plus merveilleuses aquatintes, comme ussite technique, avant celles de M. et Mme Oscar Graf (Munich) ; es paraissent opaques et dures au prix du moindre vernis-mou de ps. Il a poussé l'art de la morsure aux dernières limites de la pré-ion : je n'ai pas souvenir d'une planche de lui qui ait la fougue ıne eau-forte de Welti, ni la fringance d'une pointe-sèche de Storm n s'Gravesande. Rops au reste ne se préoccupait que de produire jolies choses, en même temps que scabreuses ; on éprouve un véri-ble regret que certains des plus beaux nus de femmes de l'art du xe siècle n'aient servi qu'à cette fin misérable. Un Allemand n'ad-ettra pas la perfection technique d'un Rops comme une qualité ntérêt suffisante, et sans doute n'a-t-il point tout à fait tort. Klin-r n'a jamais subordonné sa fantaisie à des questions de métier ; le rps humain a toujours été pour lui le sujet par excellence, le motif choix de toute œuvre d'art : encore n'en a-t-il, de sa vie, réalisé un i soit pleinement beau, ni par les proportions, ni par le modelé. Ce e l'Allemagne aime à retrouver dans son œuvre, c'est d'une part plus abstruses discussions universitaires, les intentions littéraires les querelles philosophiques, et tout à côté l'expression de la fan-sie la plus libre, la plus individuelle, affranchie de toutes formules mises et de toutes formes de convention, cette fantaisie à la fois ïve et subtile, chère à tout esprit germanique, et qui le plus souvent rive à nous choquer comme puérilité ou faute de goût.

On a assez justement comparé le développement artistique de Max inger à un édifice logiquement échafaudé. Il débute par le dessin la plume et pendant des années la multiple variété des hachures en us sens suffit à la traduction de ses idées ; la couleur n'y ajouterait ıs grand'chose. Quand il aborde le cuivre, il possède la sûreté de la ain et la maturité de l'esprit. Goya l'a mis sur la voie ; il reprend s essais de jeunesse en une forme définitive et ce qu'il compose de euf lui semble valoir la peine d'être divulgué à nombreux exem-

plaires. C'est ici que l'attendait le succès. Le groupement par cycle qu'il adopte dès le commencement lui permet d'exprimer tout u enchaînement d'idées sur le même thème; il apporte, dans des sujet vieillis un rajeunissement spontané des motifs en mitigeant la cultur classique d'un sentiment très vif de la vie moderne, et une fraîcheu d'invention qui lui donnerait l'avantage sur l'*académisme* d'u Rops, si cette nouveauté innée de la mise en scène n'était desservi par des procédés chichement acquis et sèchement pratiqués. Dan le *Sauvetage de quelques victimes d'Ovide* (opus II, 1879) publi d'abord à Bruxelles et dédié à Schumann, Klinger propose avec u certain humour, dans des paysages souvent fort beaux inventés pa une sorte de divination poétique avant d'avoir quitté sa patrie alle mande, quelques solutions nouvelles et heureuses aux tristes méta morphoses de Pyrame et Thisbé, de Narcisse et Echo, de Daphné. I n'y a pas encore ici trace du pessimisme avec lequel il scrutera l vie tout à l'heure. Telles planches de l'opus III *Eve et l'Avenir* (sous titre *Capriccio* à l'instar de Goya, 1880) ne font encore qu'annonce des dons d'imagination saisissants. La fameuse série intitulée *His toire d'un gant* (op. VI, 1880) apparaît comme une excursion da le monde des « rêves vécus et vies rêvées », comme la concepti d'un esprit curieux, superficiel et un peu funambulesque, dont serait impossible de prévoir, d'après cela, les hautes destinées. To ce que le caprice peut suggérer à propos d'un gant de femme, voi le thème. Klinger, d'une pointe dure, stricte, un peu pédante et av des morsures dosées, échappant à toute espèce d'imprévu et d'heureu hasard, raconte cela petitement en de grandes planches tantôt réalis tes, tantôt fantastiques, encombrées d'une ornementation adventic d'un goût gréco-allemand qui correspond assez à la verve ornemen tale romantique d'un Rops. Il est à remarquer que ce goût des enca drements et accessoires grecs : colonnes, lampadaires, masques, etc persistera jusqu'assez tard dans la carrière de l'artiste et qu'il s retrouvera aussi dans le tableau du *Jugement de Pâris* (1885-87 Paris). Peu à peu initié par l'étude de Bœcklin, dont il interprè plusieurs tableaux en de magistrales eaux-fortes, Klinger abandonn la manière minutieuse, à la Menzel, et en arrive à une compréhensio toujours plus large du monde antique, auprès de quoi sa parure d conte d'Apulée: *Amour et Psyché*, n'est plus que de la simple illus tration. L'on a alors de lui des planches de la souveraine grandeu de la *Science* (une Pénélope assise devant le métier où pend s tapisserie), eau-forte colorée par des procédés lithographiques, d poursuites de centaures dans les marécages et quelques-unes des plu belles sculptures.

Pour bien se rendre compte du progrès accompli par le graveu depuis cette histoire du gant qui a les allures d'un commérage

l'eau-forte, il faut passer sur les anecdotes âprement grossies par un sens cruel des contrastes et une prédilection à faire jaillir l'inéluctable latent dans les moindres circonstances, à dégager aussi parfois la signification générale, sociale,du cas individuel, qui composent les cycles VIII à X : *Une vie*, *Drames*, *Un amour* (dédié à Bœcklin),les cycles XI et XIII *De la mort*, et feuilleter le radieux album des *Brahms-phantasien*, op. XII. Un essai de traduction plastique ou graphique des émotions musicales aussi frappant que celui-là n'existait pas dans l'histoire de l'art, puisqu'il s'agit d'une directe tentative de coordination en tableaux, en scènes, des visions hétéroclites provoquées par l'audition symphonique. Pour donner à ses sujets une portée immédiate plus humaine, Klinger aimera y intercaler une image concrète : il prêtera les traits de Beethoven à l'Adam expulsé dans *Eve et l'Avenir*, comme au saint Jean du tableau *Pietas;* le vieux du feuillet *Misère* aura la tête de Victor-Hugo. Dans les cycles les plus modernisants, tout à coup un intermezzo ou une page symbolique rappellera que notre monde n'est pas borné à nos petites contingences.

Comme exemple de la matière philosophique de Klinger, je retiendrai toujours cette pièce étonnante où il a symbolisé, dirait-on, la triste aventure de Nietzsche, en montrant le savant parvenu à la suprême cime de toute une chaîne d'Alpes et perdant ses lunettes, sans possibilité de plus les atteindre, au moment où il en aurait le plus besoin pour contempler l'immense panorama qu'il domine enfin, qui se déroule autour de lui et qui est une merveilleuse page de la peinture alpestre.

De 1878 à 1890, Klinger travaille à Berlin, à Bruxelles, à Paris, à Rome. Il est très séduit par les recherches plein-airistes des impressionnistes français. Il s'attarde un temps à de simples problèmes d'éclairage, telle sa *Blaue Stunde* (Rome, 1890) à une époque où Besnard donnait aussi son *Heure bleue* et où Fritz von Uhde peignait de son côté sa *Heilige Nacht*. Du même temps datent les ébats amoureux de ses tritons et sirènes, les joyeux combats dans les flots de ses naïades et centaures, largement brossés dans une chaude lumière de littoral du midi. On l'a vu recommencer des sujets de Cabanel et de Baudry, avec des femmes roulées par la vague (*Am Strande*), et il y affichait une brutalité réaliste qu'on hésiterait à qualifier d'agréable. Mais le vrai Klinger ne devait pas renoncer dans ses tableaux à la recherche d'interprétations philosophiques nouvelles de sujets consacrés. Il donne sa version de *la Crucifixion* où un Christ de beauté olympienne est en butte aux provocations véhémentes et au dédain d'un groupe de personnages qui se veulent allégoriques, en même temps que contemplé par une vieille femme navrée de Sainte Vierge et un saint Jean docteur d'Université, sou-

tenant avec Marthe la pamoison d'une Madeleine éplorée, sur un fond de magnifique paysage italien. Puis une fois sur cette pente, on dirait que l'artiste cède au goût ambiant pour les affabulations littéraires qui parlent à l'imagination avant que de satisfaire le sens des lignes et des couleurs, le goût d'une grande majorité du public allemand, même instruit, pour les œuvres dont le titre comporte toute une histoire : l'idée lui vient d'affronter l'antiquité et notre ère dans ce *Christ à l'Olympe* que ses fervents eux-mêmes estiment plus pour la conception que pour la réalisation. Le groupe des dieux de beauté charnelle détournés avec effroi et horreur à l'entrée du jeune Dieu de beauté expressive, tandis que seule Psyché tombe à ses pieds, a du mouvement; mais que dire de la hideur des trois Grâces et de ces quatre bourgeoises de Vertus cardinales qui portent la Croix!

Klinger a énoncé ses idées sur l'art dans une plaquette : *Malerei und Zeichnung* (1891) où il soutient l'égalité de la peinture et du dessin, la valeur du dessin en tant qu'*art en soi*, propre à l'interprétation d'idées particulières et d'une très spéciale poésie Mais la partie la plus intéressante de sa brochure sont les considérations sur le nu : « Il nous faut avoir le goût non seulement de supporter le nu, mais d'apprendre à le voir et à l'apprécier; la représentation du corps humain peut seule fournir la base d'une saine formation du style; la manière de comprendre le nu n'est pas une conséquence du style, mais bien le style une conséquence de l'étude du nu », qu'il veut humble, simple, sincère.

Graveur, peintre, écrivain, interprète consommé de Brahms et de Beethoven, Klinger s'est encore voulu statuaire. Sa première ébauche, en date de 1886, est déjà un *Beethoven*. Les premières œuvres accusent, par l'anguleux des formes, le modelé sans souplesse du dessinateur et de l'aquafortiste. Mais si l'on peut discuter le graveur, si l'on peut discuter le peintre, l'auteur de *Cassandre* est incontestable. L'auteur du *Beethoven* s'affilie immédiatement aux plus grands maîtres de la tradition italienne. Lui et Stanislas Sucharda, de Prague, sont les deux sculpteurs modernes qui aient su le mieux faire rendre à de belles matières juxtaposées ce qu'en surent tirer, nous a-t-on raconté, les artistes hélléniques et, nous le savons, les artistes de la Renaissance. A ce moment Klinger a atteint l'un des plus hauts sommets de sa carrière, il est lui-même, pleinement, grandiose de conception et de facture, et cependant précieux dans le détail à l'égal d'un Dampt. Il choisit ses matériaux avec un soin extrême. En mai 1894 il est en Grèce pour rétablir une santé ébranlée moins que pour explorer les dépôts abandonnés de Syra et de Paros, à la recherche de certains blocs de lychnite à gros grain réputé dès l'antiquité; il les transporte au prix de mille difficultés et ne les quitte même pas lorsqu'il les a au Pirée, les caressant amoureusement de la main,

expliquant avec complaisance les qualités de chacun. Il y retournait en 1895 pour une nouvelle provision. Il jouissait, à Athènes, de la patine orangée du marbre fin des Propylées et s'y frottait comme un chat. Les statues peintes que l'on venait d'extraire des remblais de l'Acropole le confirmaient dans la voie de sa *Salomé*. Cependant il se rend compte bientôt que la forme doit en sculpture se suffire à elle-même et il revient à la matière simple pour la figure du *Sommeil* comme enfouie dans la pierre, pour le *Liszt*, œuvre synthétique, pour le groupe mouvementé du *Drame*. Mais déjà il semble qu'une influence de Rodin soit venue tout gâter : ce drame est comme une contrefaçon de certains groupes passionnés et fluctuants du pseudo-Michel-Ange moderne, et certainement le monument à Wagner n'existerait pas tel quel sans le Balzac. Mais tandis que celui-ci se justifie par le bloc brut de la Comédie Humaine et par le régime de vie du superbe écrivain, jamais la sensualité aiguë, la sensibilité frénétique du musicien ne se serait accommodée de la rudesse fruste de cet acte de vénération qui affecte de l'assimiler à un menhir. Pour ce monument Wagner à Leipzig, comme pour le *Brahms* destiné à Vienne, Klinger poursuit maintenant la solution d'un problème de décor architectonique qui les mette dignement en scène.

En résumé, il est notoire que Klinger représente un des points culminants de l'art contemporain. De gré ou de force, par amour ou par raison, il faut reconnaître en lui l'individualité peut-être la plus universelle de notre temps et certainement la plus typique en art de la culture allemande.

MARCEL MONTANDON.

LA CURIOSITÉ

Collection de M. Chappey : Objets d'art et d'ameublement du XVIIIe siècle : Jades, Sardoines, Cristaux de Chine ; Gravures anciennes.

La **Vente Chappey**, commencée le 11 mars, se termina le 15 sur un total de 451.973 fr. MM. Chevallier et Lair-Dubreuil la dirigèrent à tour de rôle ; MM. Mannheim expertisèrent les objets d'art, MM. Paulme et Lasquin les gravures.

L'exposition avait eu lieu chez Georges Petit les 9 et 10 mars. Naturellement, elle avait attiré beaucoup de monde, et le monde le plus divers : amateurs, antiquaires de Paris et de l'Etranger, personnalités du Tout-Paris, — car aujourd'hui la plupart des gens du monde se piquent plus ou moins de s'entendre en Curiosité. C'est d'ailleurs pour les oisifs une des moins sottes façons de passer leur temps.

A vrai dire, la collection Chappey causa un peu de déception. Certes, M. Chappey avait du goût : tous les objets présentés en témoignèrent. Mais il apparaissait que ce célèbre antiquaire avait plus le souci

d'acheter des choses nombreuses que des pièces rares. On s'explique ce penchant, au surplus.

M. Chappey était surtout un commerçant, un grand commerçant. Il avait à satisfaire aux demandes d'une clientèle étendue, composée d'Allemands, d'Anglais, et, essentiellement peut-être, d'Américains. Ceux-ci payent cher, sans être extrêmement raffinés dans leur choix. Il semble que la quantité leur convienne mieux que la qualité. Dans les ventes, M. Chappey se distinguait par son entrain et même par son audace. Il avait les billets de mille faciles, sans doute parce que ses clients ne lésinaient pas avec lui. Les objets, mis à l'encan par ses héritiers, atteignirent-ils les prix qu'ils furent payés ? Je n'en suis pas très sûr. En tous cas, ce n'est pas la faute des commissaires-priseurs ni des experts : les uns et les autres firent de leur mieux.

M. Rueff acquit pour 4.850 fr. un tête-à-tête en ancienne porcelaine de Sèvres, décoré par Ledoux, — oiseaux sur des arbustes, se détachant sur un fond bleu caillouté d'or. La tasse et soucoupe décorées par Mérault aîné furent adjugées 1.810 fr. à M. Cognac. Le mêm donna 2.058 fr. de la tasse et soucoupe décorées par Vieillard. Un tasse et sa soucoupe, décor à fleur et rubans roses Du Barry, mon tèrent à 2.705 fr. et échurent à M. Stettiner. Un petit hanap, déco de Bouillat, revint au musée de Sèvres à 520 fr.

Les porcelaines de Saxe se vendirent moins bien encore. Asse rares furent les enchères qui dépassèrent mille francs. Mme Denner paya cependant 2.900 fr. un vase sur piédouche avec personnages de Comédie italienne et M. Stettiner 1340 fr. un Petit Amour tenant une corbeille de fleurs et assis sur un âne.

Quant aux porcelaines de Capo di Monte, on les rechercha peu. Deux jolies tasses droites, avec leurs soucoupes, décorées avec distinction, ne dépassèrent pas 30 fr.

On prêta un peu plus d'attention aux objets de Chine, mais guère plus. Les jades se vendirent dans les 150 à 300 fr., de même les cristaux de roche, les agates et les sardoines. Les meubles furent assez vivement disputés : un chiffonnier en marqueterie ornée de bronzes alla à 3.700 fr. ; une petite table en bois de placage à 2.655 fr. ; une commode en marqueterie ornée de bronzes à 3.350 fr. La plus grosse enchère, 27.250 fr., fut pour un meuble de salon, en bois sculpté et doré, couvert de tapisserie époque Louis XV, avec personnages des fables de La Fontaine.

Les enchères mises sur les gravures anciennes furent honorables sans être excessives. Les *Quatre Saisons*, d'après Nicolas Lavreince, montèrent à 2.000 fr., et à 2.380 fr. le *Recueil de Vingt-et-un portraits*, d'après Gainsborough, Lawrence, Beechy, Mme Vigée-Lebrun et autres, édité à Londres en 1806 chez Harding.

On annonce trois autres ventes Chappey : il va sans dire que nous s suivrons avec intérêt.

Memento. — La deuxième vente de la collection G. Viau, dirigée les 21 22 mars par Me Chevalier, produisit 134.033 fr. Une *Diane chasseresse*, r Renoir, datée de 1867, fit 20.000 fr.; une petite toile de Gauguin, tense et jolie de couleur, monta à 3.500 fr.

Dans une autre vente du 22 mars, Me Lair-Dubreuil adjugea à 44.000 fr. *Escarpolette*, par Watteau, à 13.000 et à 6.400 fr. les *Portraits d'une me de qualité et d'un gentilhomme*, par Thomas de Keyser. Enfin, on nonce pour le 10 avril la vente de la collection Georges Charpentier, bleaux modernes.

JACQUES DAURELLE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Droit

eorges Garros : *Les Usages de Cochinchine;* Saïgon, Coudurier et Montégout. » »

Esotérisme

aoul Gineste : *Les Grandes victimes de l'Hystérie. Relation historique d'un procès de sorcellerie;* Michaud. 3 50

Folk-lore

élène Vacaresco : *Nuits d'Orient;* Sansot. 1 »

Histoire

. Masson : *Napoléon et sa famille;* Ollendorff. t. VIII et IX. 15 »

ndré Tardieu : *La Conférence d'Algésiras;* Alcan. 10 »

René Waller : *Le Vingtième siècle politique. Année 1906;* Fasquelle. 3.50

Littérature

harles Brun : *Les Littératures provinciales;* Bloud. 1 »

. Droux : *La Chanson lyonnaise;* Lyon, Rey. 1 25

Ernest-Charles : *La Carrière de Maurice Barrès, académicien;* Sansot. 1 »

J.-Charles Roux : *Aix-en-Provence;* Bloud. 1 »

Emile Zola : *Correspondance. Lettres de jeunesse;* Fasquelle. 3 50

Musique

ierre Bonnier : *La Voix, sa culture physiologique;* Alcan. 3 50

Philosophie

d. Caird : *Philosophie sociale et religion d'Auguste Comte*, tr. de l'anglais, avec préf. de Boutroux; Giard et Brière. 4 »

r. Cosentini : *La Philosophie sociologiste et sa revision critique;* Giard et Brière. 1 50

Ernest Haeckel : *Religion et Evolution philosophique;* Schleicher. 1 50

Alfred Tanguy : *L'Ordre naturel et Dieu;* Bloud. » »

Poésie

ené Fraudet : *Les Pierres de lune;* Ollendorff. 3 50

faurice de Noisay : *Le Bon adieu;* « Psyché ». » »

Hélène Picard : *L'Instant éternel;* Sansot. 3 50

Lucien Rolmer : *Chants perdus;* Ollendorff. 3 50

Publications d'art

aran d'Ache : *Gros et détail;* Plon. 3 50

Questions coloniales

Jean de Saguenay : *La Terre pour rien ;* Bloud. 1 2

Questions militaires

William Le Queux : *Les Allemands en Angleterre. L'Invasion de 1910*, trad. d l'anglais ; Fischbacher. 3 5

Questions religieuses

J. Calvet : *L'Abbé Gustave Morel ;* Librairie des Saints-Pères. 1 50

Jean de Laverdière : *La Question biblique chez les modernes japonais* Stock. 3 5

Roman

Comte Paul d'Abbes : *La Volupté d'aimer ;* Ambert. 3 50

Aigueperse : *Mona ;* Plon. 3 50

Fernand Darde : *Les Fleurs coupées ;* Dujarric. » »

Maurice Darin : *L'Egarée ;* Bruxelles, Weissenbruch. » »

Louis Delattre : *Le Roman du Chien et de l'Enfant ;* Assoc. des Ecrivains belges. 1 50

Edouard Ducoté : *L'Amour sans Ailes ;* Calmann-Lévy. 3 50

J. Eriez : *Ceux de Villaré ;* Plon. 3 50

P. Louit : *Le Personnage ;* Sansot. 3 50

André Maurel : *Poème d'amour ;* Calmann-Lévy. 3 50

Fernand Nief : *Le Chemin de l'Amour* Douville. 3 5

Restif de la Bretonne : *Monsieur Nicolas ou le Cœur humain dévoilé.* Edi abrégée, notes par J. Grand-Carteret Michaud. 3 5

Romain Rolland : *Jean Christophe. IV La Révolte ;* Ollendorff. 3 5

Sacher-Masoch : *La Czarine noire e autres contes sur la flagellation* trad. par D. Dolorès ; Carrington 5

Renée Vivien : *Le Christ, Aphrodite M. Pépin ;* Sansot. 1

G. Voos de Ghistelles : *A travers prisme ;* Theuveny. 3 5

Sciences

Dr Galtier-Boissière : *Pour élever les nourrissons ;* Larousse. » »

Guillaume Bolsche : *Descendance l'Homme ;* Schleicher. 1

Sociologie

Emile Boutmy : *Etudes politiques ;* Colin. 3 50

Henri Fourestié : *Népotisme et favoritisme ;* Fischbacher. » »

A. Roguenant : *Patrons et Ouvriers* Lecoffre. 2

Joseph Viaud : *La Dictature ;* Bloud 1 2

Théâtre

Horace Van Offel : *Les Intellectuels ;* Bruxelles, « La Belgique Artistique ». 3 5

Voyages

Ernest Lemarchand : *Le Château de Vincennes ;* Daragon. 7 5

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Charles Guérin. — L'Opium. — Un phalanstère d'artistes en France. — Une société de l' « Art à l'Ecole ». — Une vente d'autographes — Auteur et éditeur. — L'Autriche et le poète Zeyer. — Au Cercle de l'Art moderne, au Havre. — Germanismes. — Libéralisme magyar. — La nouvelle pâte tendre de Sèvres. — Bibliothèque d'un nouveau genre. — Mieux vaut tard... — M. Gaston Deschamp et la chronologie. — Errata. — Le Sottisier universel.

§

Mort de Charles Guérin. — La mort vient d'arrêter brusquement dan sa tâche un jeune poète dont l'œuvre, si elle reste inachevée, possédait déj toutes les qualités de la maîtrise. Charles Guérin s'est éteint doucemen sous le toit familial, à Lunéville, dimanche 17 mars, alors qu'il venait

ine d'achever sa trente-troisième année. Les lettres françaises font une rte irréparable, mais nous pleurons un ami, dont les rares qualités nous aient fait aimer l'homme autant que nous admirons le poète.

Voici treize ans déjà que nous le suivions pas à pas. Toute sa vie ne fut 'un long acheminement vers la perfection. Depuis ses timides essais litraires qu'il faisait imprimer à Nancy et à Munich — où il passa quelques nées d'études — à travers de multiples tâtonnements, jusqu'à ses derniers res, dont beaucoup de pages sont déjà des chefs-d'œuvre, son talent suit e lente et sûre progression.

Il n'avait pas tout à fait vingt ans quand parut *l'Agonie du Soleil*, avec e préface de Georges Rodenbach. Emile Krantz, doyen de la Faculté des tres de Nancy, lui consacrait alors dans *les Annales de l'Est* (1894) une ude où il saluait son jeune talent.

Après un nouveau recueil, *le Sang du Crépuscule*, Charles Guérin trou- dans *le Cœur Solitaire* sa forme définitive. Collaborateur assidu du *ercure de France*, il donna çà et là des poèmes à *l'Ermitage* et aussi à *Revue des Deux Mondes* où il écrivit pour la première fois en 1899. 'admirables poèmes, publiés par séries dans les revues, furent réunis us tard dans *le Semeur de Cendres* (1901) et *l'Homme intérieur* (1905).

Ce n'est pas le moment de juger ici, en quelques lignes l'œuvre prodiieusement forte que laisse le poète. La probité artistique de Charles Guén était extrême. Nulle pièce de vers n'était livrée à la publicité qu'il ne eût longuement méditée et refaite. Son sens critique le poussait sans cesse se méfier de lui-même. Après la première inspiration, il passait parfois e longues semaines à parachever son œuvre, pour rendre sa pensée plus oncrète et donner à son vers à la fois plus de relief et plus de souplesse. faut l'avoir vu dans son ermitage de Lunéville, entouré de la chaude affecon des siens, allant de la table de travail à la table familiale, pour comrendre ce que fut cette vie de poète.

A vrai dire, il n'en rêvait pas d'autre. Et il eût voulu rester toujours insi, tout à ses songes, pour nous donner seulement, de temps en temps, n beau livre. Cette probité qu'il mettait dans son œuvre remplissait toute a vie. Compagnon exquis, aux heures d'expansion, il inclinait cependant ers la gravité. Sensible à l'excès, sa réserve prenait parfois la forme de a timidité. Il avait par-dessus tout l'horreur du vulgaire.

Malgré son apparence robuste, Charles Guérin était d'une santé délicate. De longs voyages n'ont pas toujours suffi à le distraire de sa mélancolie. En novembre de l'année dernière, il espérait détendre ses nerfs à Rome. Mais l'Italie lui fut funeste. Les médecins l'envoyèrent en traitement à Saint-Moritz. Le 27 février, il en revint, souffrant d'une dyspepsie nerveuse. En peu de jours son état devait empirer. Bientôt il n'y eut plus d'espoir. La mort que Charles Guérin avait tant de fois chantée allait le prendre dans ses bras. Sa fin fut douce et presque sans souffrances...

Charles Guérin continuera à vivre parmi nous. Son corps repose au cimetière de Lunéville, mais son œuvre, magnifique testament de celui qui n'est plus, aujourd'hui nous console de sa perte et demain lui assurera l'immortalité. — H. A.

§

L'Opium.— Nous recevons de M. Jean Ajalbert la lettre suivante :

6 mars.

Mon cher Vallette,

« Je laisse la parole à M. Ajalbert », écrit M. Carl Siger, dans le dernier numé[ro] du *Mercure*. Et mon nouveau contradicteur, sur cette question de l'opium, cr[oit] m'embarrasser beaucoup, par diverses remarques sur *mes divagations littérair[es] ou morales*... Je croyais avoir serré le sujet d'assez près, pour éviter ce reproc[he] discourtois. M. Carl Siger a fumé l'opium, dit-il. On m'avait toujours affirmé q[ue] la pipe faisait la pensée plus subtile, et les manières plus polies. Sans dout[e] M. Carl Siger n'a pas assez fumé... Mais passons — et *divaguons*.

M. Carl Siger, qui ne divague pas, écrit : « M. Jean Ajalbert soutient une thès[e] *morale*. Il appelle l'opium : la *pâte de mort !* Il admire les Chinois qui vont enray[er] le fléau et ont pris des mesures décisives à cet égard. Enfin, il blâme le fume[ur] d'opium d'être un être prostré, obligé de se coucher pour fumer... On pourra[it] répondre à M. Ajalbert que l'amour se fait aussi au lit, du moins, en général. Ce[tte] pratique ne nuit en rien à l'individu et elle assure la conservation de l'espèce; [de] plus, il est reconnu que l'amour pratiqué debout donne de fâcheuses secousses a[ux] centres nerveux. Il en est peut-être de même pour la pipe d'opium. Mais laisso[ns] ces arguments d'ordre physiologique. »

Il paraît que je soutiens une *thèse morale*. C'est fort possible — et je n'en su[is] pas autrement ennuyé. Mais, dans mon article du *Matin*, que M. Carl Siger ve[ut] bien reprendre, après V. S., j'avais eu surtout le souci de rapporter des fai[ts] avec ou sans morale. C'était de la chronique, documentée, rien de plus. Et je [ne] mène pas de croisade contre la liberté individuelle, ainsi qu'on me le reproch[e] plus loin... Et je n'ai pas blâmé les fumeurs de se coucher pour fumer. V. [S.] ayant parlé du tabac et de l'alcool, j'ai répondu que le cigare et le petit verre [ne] nécessitaient pas, de leurs adeptes, un renoncement à la vie sociale On peut t[ra]vailler, traiter les affaires en buvant et en fumant le tabac. Le fumeur d'opium [se] retranche de la vie commune. Il lui faut se prostrer, *perinde ac cadaver*... Je [ne] blâme pas, je vais jusqu'à respecter ce demi-mort pour montrer toute ma bon[ne] volonté à M. Carl Siger. Je constate seulement que, le cigare aux lèvres, un homm[e] peut parcourir la vie, y déployer son activité, son talent ou son génie. Le fumeu[r] d'opium s'allonge, et ne se relève plus de longues heures, comme s'il s'entraînait [à] l'attitude du tombeau. Je croyais m'être assez expliqué. Il paraît que non. Je m[e] répète donc. Je ne blâme pas les gens de préférer une position à une autre. J[e] signale l'inconvénient que cela peut offrir dans la destinée des citoyens. Les Japo[nais] y ont vu des inconvénients — et se sont débarrassés de l'opium. On connaî[t] la suite. Mais M. Carl Siger regrette peut-être le temps ancien. Je ne prends don[c] pas parti. J'ai constaté que la Chine se réformait dans le même sens. C'est d[e] l'histoire — morale ou non, — je n'y puis rien. Et M. Carl Siger peut me ré[pondre] que l'amour se fait au lit, aussi, le plus généralement, je n'y contredira[i] pas. Je l'avais entendu dire, en effet. Mais je m'aperçois que je divague — à suivr[e] mon contradicteur — et j'arrive aux *deux considérations* qu'il juge *décisives, l'un[e] d'ordre économique, donc, capitale, et l'autre, d'ordre moral, puisque morale il y a, hélas !*

Voyons la considération *économique*, donc *capitale*... Je n'aurais jamais cr[u] qu'une *considération économique* pût être *capitale* pour M. Carl Siger qui, plu[s] loin, « se *moque du point de vue social*.... » Mais si la considération économi[que] touche M. Carl Siger — alors qu'il reste insensible au point de vue social littéraire ou moral.

« La régie de l'opium fournit 15 à 20 millions de francs au budget général d[e] l'Indo-Chine, qui est, par ailleurs, en déficit. Est-ce le moment de supprimer un[e] recette de cette importance? Et par quoi compenser cette suppression ? Je laisse l[a] parole à M. Ajalbert. »

Mais ce n'est pas à moi de répondre. Il y a un Ministre des Colonies, il y a u[n] Gouverneur général de l'Indo-Chine pour cela... J'ai exposé une situation, l'inter[diction] de l'opium, par tout l'Extrême-Orient, alors que l'Indo-Chine va rester seule à pratiquer ce sport sur le dos. . Certes, la considération économique est impor[tante] — mais non capitale. La considération capitale est celle-ci. L'Indo-Chine, qu[i] pouvait vivre à côté de la Chine fumant l'opium, ne saurait subsister en tan[t]

ndo-Chine, au voisinage de l'*Empire du Milieu* réveillé de sa léthargie... par la suppression de l'opium que le Japon a commencé sa foudroyante ution.

uis je reviens à la question capitale de M. Carl Siger. Où retrouver les 7.500.000 res de la régie ? Je n'en sais rien. Si je le savais, le Ministre des Colonies et ouverneur général, qui ne savent pourtant pas grand'chose, le sauraient, sans e, aussi. Et tout le monde le saurait. Je confesse mon ignorance, et j'espère M. Carl Siger me tiendra compte de cet aveu, quoiqu'il témoigne d'une cer- moralité. Cependant, cela ne m'empêche pas de croire qu'il soit possible et e de prendre ailleurs le rendement de la Regie de l'opium. Seulement, ce ne t pas en frappant tel autre objet de consommation, incapable de supporter un el impôt. Et ce ne sera pas tant que fonctionnera le système de colonisation, ministration, actuel... *Tout est à refondre...* si l'on ne veut aller à la faillite... de nos erreurs a justement été de considérer que, jusqu'à la fin du siècle, le Bud- pourrait compter sur l'opium .. Et c'est cette manière de voir qui nous mène npasse... J'entends M. Carl Siger : Je n'apporte pas une solution catégorique ? non. Mais où M. Carl Siger a-t-il vu que j'avais pris cet engagement ? Je ie des notes de voyage, qui ne prétendent qu'à être exactes. Je signale le danger. gouvernement français ne peut pas trouver le moyen de supprimer l'opium ndo-Chine — c'est la Chine qui le fera — voilà tout.

Au point de vue moral — que M. Carl Siger n'envisage pas sans une vive guance — depuis quand une loi, un règlement a-t-il modifié les mœurs ? » in- oge M. Carl Siger.

ais n'est-ce pas par des lois que les Japonais ont chassé l'opium ? N'est-ce pas des lois que les pays du Nord ont vaincu l'alcoolisme ? J'étais en Suisse, cet et j'y ai vu boycotter l'absinthe. La Belgique, aussi, l'a proscrite.

e quel droit M. Ajalbert veut-il empêcher V. S. de se prostrer pour *fumer pipette ?* »

ais je ne veux pas empêcher V. S. de *fumer sa pipette*. J'avertis seulement S. que le voisin qui ne fume pas lui prendra sa maison, à V. S., pendant qu'il *ne sa pipette...*

Pourquoi M. Carl Siger affecte-t-il d'écrire fumer sa *pipette* ? Pipette est une te pipe. La pipe à opium, de bambou, de bois rare, de métal, d'ivoire, est un nsile assez long, assez gros, trois fois plus long et six fois plus gros qu'une ne pipe d'Europe. *Pipette !* Comment est-ce qu'il vous les faut !)

t puis, M. Carl Siger attaque l'*affreux moralisme, habillé d'hypocrites pré- tes ! Et s'il me plait à moi d'être cardiaque... Cela ne fait de tort qu'à -même...* Etc.

vidемment, chacun prend son plaisir où il le trouve. Et s'il plait à M. Carl er de se faire cardiaque, je n'ai pas le moyen de l'arrêter. C'est une distraction quelle je n'aurais pas songé, pour mon compte !

Tout de même, il y a quelque chose que M. Carl Siger me semble ignorer : c'est s qui avons propagé l'opium — dont l'usage était infime, avant la conquête. Et s en provoquons la vente, nous établissons son debit au fond de la brousse, s créons la tentation, nous primons les détaillants, donnons des gratifications agents les plus zelés... C'est l'opium obligatoire... Je ne me place pas au nt de vue moral et social — mais au point de vue de la liberté individuelle. -ce la respecter que de la précipiter totalement à la consommation du produit de pouillerie officielle ?

Mais qu'avant tout cela on supprime le travail, s'écrie M. Carl Siger. Il a donc des fumeurs d'opium travailler ? Pourtant, c'est plutôt rare.

« *La vie de bureau* (*je parle de ce que je connais*) tue plus sûrement l'énergie n homme que dix mille pipes d'opium... » affirme M. Carl Siger.

C'est que M. Carl Siger ne connait pas la vie du fumeur d'opium. Je m'en étais uté, quand il écrivait *pipette*. M. Carl Siger croit avoir donné un chiffre consi- rable avec dix mille pipes d'opium. Or, sait-il quelle est la ration quotidienne n fumeur ? Elle n'est guère moindre de dix à vingt pipes (une pipe, c'est une, ux bouffées) et les fumeurs invétérés dépassent les cent pipes. De sorte que dix lle pipes, cela ne fait guère que trois mois, six mois d'intoxication...

Encore M. Carl Siger *s'est laissé dire que l'opium, en Extrême-Orient, était un cellent préventif contre la dysenterie...*

Eh bien ! M. Carl Siger s'en est laissé conter.

Ce n'est pas *l'opium fumé*, c'est l'opium *ingéré*, qui peut être un préventif.

Les *mangeurs*, et non les *fumeurs d'opium* peuvent tirer ce bénéfice de leur ha-bitude, néfaste par cent autres côtés...

L'opium est un préventif contre la dysenterie... voilà qui doit primer toutes divagations morales et littéraires...

Or, la pipe d'opium n'a jamais préservé personne de la dysenterie...

Enfin, si je doutais trop de moi, devant la certitude hardie avec laqu[elle] M. Carl Siger me voit divaguer, moralement et littérairement, je n'aurais, p[our] me remettre de cette gentillesse si tranquillement assénée, qu'à relire *Mangeur[s et] fumeurs d'opium*, du Dr Jeanselme... Je vois là qu'au point de vue de la scie[nce] (comme aux autres points de vue littéraire, moral et social, hormis pour M. C[arl] Siger), la cause de l'opium à fumer ou à manger est difficile à défendre, l'opi[um] tueur d'énergies et tueur de races ..

Que ceux qui veulent fumer fument, mais que l'on ne pousse pas les autres à [la] consommation.. Les jeunes gens expédiés aux troupes de terre et de mer co[lo]niales fument dans la proportion de 25 o/o, chiffre officiel minimum... Des fu[me]ries s'installent dans tous nos grands ports... Comme pour la peste ou la vari[ole] il est peut-être permis, sans violenter la conscience individuelle, de limiter les ra[va]ges de la contagion...

Fidèles souvenirs, mon cher Vallette, de votre tout dévoué

JEAN AJALBERT.

§

Un Phalanstère d'Artistes en France. — Tandis qu'en Suisse [et] en Italie on discute sur la possibilité de la création d'un « Cœnob[ium] laïque », à propos d'une initiative prise par la revue *Cœnobium*, c[ette] création est déjà un fait accompli en France. Ce sont des artistes très [jeu]nes, poètes, peintres et musiciens, qui en ont eu l'idée et l'ont réalisée [de]puis quelques mois.

Dans l'enquête poursuivie par la revue *Cœnobium*, MM. Maurice M[aeter]linck, Séailles, Paul Sabatier, Paul Mantegazza, etc., ont donné [leur] opinion pour ou contre la fondation du Cœnobium laïque qui devrait sur[gir] dans quelque coin solitaire de la Suisse, pour y accueillir en général [des] affaiblis ou des découragés. Le Cœnobium français, qui fonctionne a[ux] portes de Paris, à Créteil, sert au contraire à réunir des jeunes talents, [des] jeunes forces, qui, étant peu fortunés, ne veulent pas se soumettre à tou[tes] les concessions de la vie de la métropole et préfèrent réunir leurs maig[res] ressources pour se faire tous ensemble une vie harmonieuse et indép[en]dante.

Leur maison, qui n'est point une maison de retraite, mais au contra[ire] une sorte de campement en vue de grands combats intellectuels est [ou]verte à tous les fondateurs, qui lui ont donné le nom de l'Abbaye, en s[ou]venir de Thélème, y ont installé une imprimerie et un atelier de lithog[ra]phie pour que leurs livres et leurs dessins soient imprimés par les créate[urs] mêmes. En outre, en conciliant ainsi la vie de l'esprit et la vie matérielle[, le] labeur du talent et le labeur manuel, ils acceptent et demandent aux litté[ra]teurs et aux artistes de leur confier quelques publications qui, très soign[eu]sement imprimées, ne coûteraient que le prix de la main-d'œuvre pur[e et] simple. Pendant quelques heures par jour, tous les membres effectifs [de] l'Abbaye s'engagent à travailler eux-mêmes à tour de rôle, dans le[s] ateliers.

Il y a des membres effectifs, qui vivent à l'Abbaye, et il y a des memb[res] adhérents, une sorte de Tiers Ordre esthétique, répandus partout. Pa[rmi] les premiers, qui sont les fondateurs eux-mêmes, il y a les poètes Char[les] Vildrac, René Arcos, Georges Duhamel, le peintre Mahn, etc., en tout

ne. Parmi les membres adhérents on compte déjà des écrivains, des ciens, des peintres, tels que MM. Ricciotto Canudo, Jules Romains, Marinetti, T. Varlet, M. Lenoir, M. Robin, Albert Doyen, etc.

'Abbaye, groupe fraternel d'artistes », prépare par souscription un *d'Or*, et fera paraître peut-être périodiquement une *Gazette de l'Ab-* où, au fur et à mesure des résultats, on rendra compte de l'évolution tte curieuse et intéressante tentative.

§

e Société de l'Art à l'Ecole s'est constituée le jeudi 14 février à l'hôtel de la Société des Gens de Lettres, et M. Armand Fallières en epté la présidence d'honneur. Nous reproduisons ci-dessous les arti- et II des Statuts, qui exposent les intentions des fondateurs :

Ier. — L'Association dite Société Nationale de l'Art à l'école a pour but de aimer à l'enfant la nature et l'art, de rendre l'école plus attrayante et d'aider ormation du goût et au développement de l'éducation morale et sociale de la sse.

II. — Les moyens d'action de la Société sont : l'embellissement, extérieur érieur, des locaux scolaires, la décoration permanente ou mobile de l'école, la ion de l'imagerie scolaire (livres, bons-points, etc), appropriée à l'âge et aux és de l'enfant, et son initiation à la beauté des lignes, des couleurs, des for- des mouvements et des sons.

bureau est ainsi constitué : Président : M. Couyba, député, agrégé de versité, rapporteur des budgets de l'Instruction publique et des Beaux- ; Vice-Présidents : MM. Ferdinand Buisson, Gasquet, Frantz Jourdain, r Marx, Henri Turot ; Secrétaire général, M. Léon Riotor ; Secrétaires nts : MM. P.-L. Garnier, J. Teutsch, L. Vauxcelles ; Trésorier-géné- M. Victor Dupré, directeur de l'Imprimerie Nationale ; Archivistes, Langlois et Galtier-Boissière.

MMISSIONS : *Propagande et finances :* MM. Balz, Caillet, Gers, olle, de Monzie, G. Moreau, Et. Moreau-Nélaton, Ch. Plumet, J. sch, G. Van Brock.

agerie et décoration : M. L. Benedite, Mme Besnard, MM. Bigard- , Guébin, Havard, Fr. Jourdain, R. Marx, Mellerio, de Monzie, oreau, Raffaelli, Valentino.

quêtes : Mme Besnard, MM. Besques, Beurdeley, Mlle S. Brès, Dayot, Descaves, Feine, Mme Girard, MM. Guébin, G. Lecomte, Pol ux, Ed. Petit, Quenioux, Ch. Plumet, L. Robelin, Mme Severine, Steck, Thiébault-Sisson.

s locaux suivants sont à la disposition du Comité : Hôtel des Gens de es, Musée pédagogique, Imprimerie Nationale, Ligue de l'Enseigne- , Société pour le développement de la culture artistique (Pl. Saint-Ger- -des-Prés).

§

ne vente d'autographes. — A une grande vente d'autographes qui d'avoir lieu à Leipzig des collectionneurs, littéralement affolés, furent éreurs d'un lot de trois lettres de Martin Luther (9.500 francs), d'une de Calvin (2.200 francs), d'une lettre de Gœtz de Berlichingen o francs). Une missive de l'empereur Charles V au pape Clément VII nontée à 1.700 francs, et on a payé 3.800 francs pour quatre lettres de nchton et un furieux acte d'accusation de Luther par Thomas Murner.

Un enchérisseur belge a donné 630 francs pour une très piquante lettre Blücher datée du 26 janvier 1815. Voici le contenu de cette lettre adres par le vainqueur de Napoléon à sa femme :

Les Parisiens ont envoyé des députés pour demander un armistice. Je ne le pas reçus. Bonaparte est déposé; il ira en Amérique. Je demande aux député mort de Bonaparte (*sic!*) ou son extradition (Auslieferung) et la reddition de tes les forteresses.

Les collectionneurs d'autographes se sont arrachés également des cartes l'Empereur allemand actuel à sa grand'mère (l'impératrice Augusta) et invitation au roi Humbert d'Italie à servir de parrain au prince héri d'Allemagne.

§

Auteur et éditeur. — De tous ceux qui ont bénéficié de la publica de *Aus einer kleinen Garnison*, l'auteur lui-même, le lieutenant Bilse, sans doute le moins bien partagé. Cette publication lui a rapporté six m d'emprisonnement, la perte de sa carrière et la somme totale de 4.200 Il a été établi d'autre part, dans une brochure autorisée par l'auteur et circule à Berlin, que le libraire viennois à qui M. Bilse a vendu ses droi tiré de la vente un profit net de 280.000 francs.

§

La nouvelle pâte tendre de Sèvres. —Notre Manufacture nati vient de réussir enfin dans des recherches qu'elle poursuivait depuis de gues années en vue de retrouver le secret de l'ancienne pâte tendre q au dix-huitième siècle la réputation de Sèvres et dont les produits so appréciés des amateurs. Supplantée vers 1770 par l'introduction de la celaine dure, elle avait été complètement abandonnée en 1800, lors de trée de Brongniart, comme directeur, à la Manufacture : on rêvait alor « faire grand » et la porcelaine tendre ne répondait guère à ces desse Depuis, s'étant rendu compte de la faute commise, on avait tenté à sieurs reprises de retrouver le secret des pâtes d'autrefois. Des prem essais, dus à MM. Lauth et Vogt, figurèrent à l'Exposition de 1900. derniers temps, enfin, M. Vogt étudiait une nouvelle composition et a vait à obtenir une pâte beaucoup plus facile à façonner, dont on peut maintenant attendre les plus heureux résultats.

§

L'Autriche et le poète Zeyer. — Le ministre autrichien de l'Inst tion publique Marchet vient d'allouer 15.000 couronnes sur la caisse l'Etat au Monument que la nation tchèque va élever au poète Jules Ze dans le jardin Chotek, à Prague. C'est la plus grande cotisation que l'I autrichien ait jamais souscrite pour un monument et la première pour un nument à une célèbrité tchèque.

§

Au Cercle de l'Art moderne, au Havre. — Nous avons signalé moment de sa fondation ce groupement, qui a pris l'initiative de manife tions résolument modernes, aussi bien en peinture qu'en musique et en térature. Depuis un peu plus d'une année, il a, en mainte occasion, pro sa vitalité. Dernièrement, il a fait appel au concours de M. Charles Mor dont une conférence sur la *Tourmente artistique* a reçu le meilleur accu

§

Germanismes. — Avec l'usage de la bière se sont répandus, en France ıme ailleurs, un certain nombre de vocables allemands. Le mot *bock* depuis longtemps naturalisé chez nous. On sait moins que le *moos*, rant à Lyon, n'est pas d'origine anglaise, quoi qu'en pensent les garçons café qui croient bien faire de le prononcer *moûss* : c'est le *maass* de ınich et même prononcé à la bavaroise *mõss*. On a constaté des germanes analogues dans le nord de l'Italie : deux bouteilles y font une *mosa ;* ıs le Trentin, la mesure de capacité pour les liquides s'appelle également *osa;* on y dit bien aussi *il wagerle* pour un cheval de selle et *una säga* ır un moulin !

§

Libéralisme magyar. — Les débuts de la Chambre de Budapest ttent parfois en lumière de singuliers traits du chauvinisme magyar à ard des « Hongrois de langue non magyare ». C'est ainsi qu'en Tranvanie de pauvres servantes s'étant offert de planter un mai, enguirlandé seuls rubans qu'elles aient pu trouver, soit de rouges et de bleus, se t vues condamnées à payer chacune de 200 couronnes d'amende : *pour voir pas prévu que l'arbuste, en se dessèchant, formerait avec les ans un tricolore roumain.*

D'autre part, un écolier, ayant employé de l'ocre pour enluminer un lavis encre de Chine, a été sévèrement puni *pour avoir produit ainsi les ıleurs autrichiennes.*

§

Bibliothèque d'un nouveau genre. — L'Académie impériale et ıale des Sciences autrichienne vient de fonder ses *Archives phonographies.* Elle possède déjà 600 rouleaux contenant des discours de différentes ébrités autrichiennes. La *Neue Freie Presse* en a divulgué quelques-uns, ılusivement politiques et traitant de l'entente avec la Hongrie.

§

Mieux vaut tard... — Par une loi du 19 décembre 1906, le gouvernent danois confère désormais à tous ceux, nationaux et étrangers, qui ont nbattu pour le pays pendant la guerre de 1848-1850 — même s'ils n'ont ectement pris part à aucune bataille — un traitement d'honneur de 100 onen (140 fr.) par an, pour le reste de leurs jours.

§

M. Gaston Deschamps et la chronologie. — « Je crois bien que nville et sa postérité lointaine ou prochaine sont plus ou moins sortis de *Fête chez Thérèse.* » (GASTON DESCHAMPS, *le Temps*, n° 10703.)

La Fête chez Thérèse a paru en **1856**, dans le premier volume des *Connplations*. Les plus anciens poèmes des *Odes funambulesques* (*Triolets, Ombre d'Eric*) datent de **1844**, **1845**, **1846**. Il faut cependant concér à M. Gaston Deschamps que les *Odes funambulesques*, éparses dans vers journaux, n'ont été réunies en volume qu'en février 1857 ; mais tou; ou presque toutes avaient été composées « au hasard et bribe par bribe,

à vingt époques différentes », longtemps avant l'apparition des *Contemplations*.

Et si l'on veut donner une postérité à *la Fête chez Thérèse*, c'est dans *les Fêtes galantes* que le lignage est le plus incontestable, et non dans *Cyrano* ou dans *les Bouffons*.

§

Errata. — No 234 (15 mars), écho : *Mort de Victor Remouchamps* :

L. 10, lire : *Vers et Prose.*

L. 13, lire : *Vers l'Ame.*

L. 14, lire : 1895.

§

Le Sottisier universel.

... Sa lanterne magique que fait marcher Féret, semblable à l'animal du Bonhomme. — *L'Ame normande*, janvier 1907.

Mais si les circonstances de la catastrophe excusent l'incorrection d'un amira pavé de bonnes intentions... — *Les Débats*, 23 janvier.

... La force de notre pensée vient de la vigueur de notre esprit... Le penseu médite et réfléchit... Qu'elle [la guerre] soit sanglante et meurtrière en temps d'hostilités, tout le monde est d'accord là-dessus... — *Les Débats*, 18 février.

Et le Saint-Père, employant la langue française qu'il comprend fort bien, ma qu'il ne parle pas, s'écria par deux fois : « Oh ! la bonne Bretagne ! » — *Nouvelliste de Bretagne*, 12 mars.

Votre mari vous trompe, vous le trompez : vous appliquez la loi de Lynch. — *La Vie Parisienne*, 2 mars.

... Au moment où Bywater tentait d'escalader un mur, ce dernier tombait mort frappé de deux balles. — *Le Matin*, 8 mars.

Les chiffres du Bureau Veritas ne comprennent que les bâtiments faisant le cabotinage ou le long-cours. — *Le Monde Illustré*, 2 mars.

> ... Annonçaient la démarche et les griffes puissantes
> De deux grands loups-cerviers et de deux louveteaux.
>
> ALFRED DE VIGNY : *La Mort du Loup*.

Une femme insultée donnera, sans même le vouloir, ses fils à son injure. — HENRI BORDEAUX. *Le Figaro*, 6 mars.

La culasse d'un canon du fort de Porzic (Finistère) excite la convoitise des cambrioleurs. Elle est déçue (*Fournier*). — *Le Matin*, 19 février.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo

H. DARAGON, Éditeur, 30, rue Duperré, Paris (IXe)

BIBLIOTHÈQUE DU VIEUX PARIS

de jolis vol. in-8° sur papier vergé, tirés à 500 ex. et orné de pl. hors texte.

MBEAU. — **Le Cimetière Sainte-Marguerite et la Sépulture de** **ouis XVII**. 3 pl. .... 8 fr.
Honoré d'une souscription du Conseil Municipal de Paris.

IBEAU. — **La Place Royale** (Place des Vosges). 1 vol. 3 pl. ...... 12 fr.
Honoré d'une souscription du Conseil Municipal de Paris.

AULIEU. — **Les Théâtres du Boulevard du Crime**. 3 pl. .... 8 fr.
Honoré d'une souscription du Conseil Municipal de Paris.

JTANT. — **Le Palais Bourbon au XVIIIe siècle**. 11 pl. .... 8 fr.
Honoré d'une souscription du Conseil Municipal de Paris.

GÉ DE LASSUS. — **La Vie au Palais Royal**. 3 pl. .... 10 fr.

BIDA. — **L'Ile de Lutèce. — La Cité**. 1 eau-forte, 22 croquis. .... 5 fr.

ISE. — **Bibliographie du Jardin des Plantes**. 8 pl. .... 15 fr.

BEVER. — **Contes et Conteurs gaillards du XVIIIe siècle**. 8 pl. 15 fr.

VEZ. — **Les Sociétés d'amour au XVIIIe siècle**. 8 pl. .... 20 fr.

VEZ. — **Les Femmes et la Galanterie au XVIIe siècle**. 2 pl. . 15 fr.

ÉRAS et D'ESTRIE. — **Les Théâtres Libertins au XVIIIe siècle**.
pl. .... 15 fr.

UTON. — **L'Hôtel de Transylvanie**. 4 pl. .... 4 fr.

IARCHAND. — **Le Château Royal de Vincennes**. 4 pl. .... 7 fr. 50

A la même librairie:

CHESNE. — **L'Abbaye Royale de Longchamp**. 4 pl. .... 4 fr.

BERCY. — **Montmartre et ses chansons**. 5 pl. .... 10 fr.

Théâtres de Paris, par HENRY LECOMTE. — Série de jolis volumes
r papier de Hollande et tirés seulement à 150 ex. numérotés par l'auteur.
préliminaire sur les théâtres (disparus) de Paris, 1402-1904 .... Epuisé.
naissance. 1 vol. avec 1 vue .... 6 fr.
éâtre Historique. 1 vol. avec 1 vue .... 6 fr.
éâtre National et le Théâtre de l'Egalité. 1 vol. avec 1 vue ... 6 fr.
ouveautés. 1 vol. avec 1 vue .... 6 fr.
éon et l'Empire par le Théâtre. 1 vol. avec 1 pl. .... 7 fr. 50
nour de Déjazet ( ) Histoire et correspondance inédites. 1 vol. . 6 fr.

Spécialité d'ouvrages sur la question Louis XVII

Catalogues spéciaux sur demande.

spondance intime et inédite de Louis XVII, par OTTO FRIEDRICHS.
vol. in-8° .... 20 fr.

Historique de la Question Louis XVII. Abonnement annuel.... 1 fr.

ient de paraître dans la Bibliothèque des Sciences Maudites: (*Catalogues sur* *de*).

RT FLUDD. — **Traité d'Astrologie générale** .... 10 fr.

BB. — **Formulaire de Haute Magie**. 1 vol. avec 50 pantacles... 2 fr. 50

T continuel de livres et de Bibliothèques sur les sciences occultes et sur Louis XVII.
ESSION pour le compte des auteurs à des conditions très avantageuses. Catalogues périodiques sur demande. Recherches d'ouvrages épuisés.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — Paris-VIe

PIERRE LASSERRE
Le Romantisme françai

Essai sur la révolution dans les sentiments et dans les idées au
siècle. Volume in-8..

PIERRE LASSERRE
Les Idées de Nietzsche s la Musique.

Vol. in-18.........................

RONSARD
Livret de Folastries,

publi l'éd ori de 1553 et augmenté d'un choix de pièces d'expression satirique et gauloise tir éditions originales, avec une notice et des notes par Ad. Van Bever. Portrait de de Ronsard. Vol. in-18..

J.-M. BARRIE
Margaret Ogilvy,

trad. par Robert d'Hu Vol. in-18........

CARL SIGER
Essai sur la Colonisatio

Volume in-18..

COLETTE WILLY
La Retraite sentimental

roman. Volume in-18..

HENRIK IBSEN
Poésies

Traduction de Ch. de Bigault de Casanove, autorisée pa teur. Préface et Notes du traducteur. Vol. in-18.....

GRÉGOIRE LE ROY
La Chanson du Pauvre

(La Cha du Pau Mon Cœur pleure d'Autrefois), poésies. Vol. in-18........................

BULLETIN FINANCIER

ant plus d'une semaine le marché présenta une allure franchement mauvaise. La a est loin encore d'être excellente; cependant, elle tend à s'améliorer. D'une part, ertain que les projets fiscaux du gouvernement français, désastreux pour ceux sèdent ou économisent, rencontreront au Sénat de vives résistances, et ces résis- réconfortent naturellement les porteurs de titres. D'autre part, le gouvernement pris contact avec la nouvelle Douma, et de cette rencontre est née l'impression te Douma se montrera moins hurluberlue que la précédente. Ces deux faits ont ur donner plus d'aisance aux transactions.

3 o/o s'inscrit à 94,92; les fonds russes sont en reprise : le 5 o/o 1906 arrive à e 4 o/o 1901 à 72,25, le 3 o/o 1896 à 59,55, le 3 o/o 1891 à 61,60, le Bon du à 488.

trouvons l'Extérieure à 94,85, le Turc unifié à 94.

tablissements de Crédit s'occupent à peu près tous de leur assemblée générale. a Crédit Lyonnais a eu lieu le 20 mars. Les bénéfices se sont élevés à 34 millions de 27, et toutes les propositions présentées par le Conseil d'administration ont es à l'unanimité. L'assemblée de la Société générale a eu lieu le 29 mars et celle ptoir d'Escompte aura lieu le 9 avril.

mars la maison Rothschild a procédé à l'émission d'un emprunt de 290 millions ur du Japon, qui convertit son 6 o/o en 5 o/o.

Le Masque d'Or.

evel Offers to Regular Reaers: 1° Send us 15/- and we will send you the **World's** for 12 months. If you do not like the magazine after receiving the first 3 num- turn them and we will refund the money. 2° Cut out the coupons marked 1 to send them to us; ask for our Premium Catalogue and we will send you books alue of 6/-.

44 **PAGES of Clever, Bright, and instructive Reading all about what the World's Workers are doing**

FOR ONE SHILLING EACH MONTH. It is the only Magazine that gives a Bird's Eye view of contemporary human activity and progress.

ORLD'S WORK

New efforts are being made to make THE WORLD'S WORK an emporium of all human activity and progress. Its scope is being enlarged, its pages enriched, and new blood infused to vitalise even more than in the past the pages and what as been acknowledged the most up-to-date and progressive Magazine of the age

ONE SHILLING NET MONTHLY

Yearly 13/6 (Great Britain and Ireland), 15/— (Foreign and Colonial)

don: WILLIAM HEINEMANN, 21 Bedford Street, W. C.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte d'« encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : Georges Polti.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiâtrie et Sciences médicales Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Ésotérisme et Spiritisme : Jacques Brieu.
Les Bibliothèques : Gabriel Renaudé.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : A.-Ferdinand Herold.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Gomez Carrillo.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres néo-grecques : Démétrius Asteriotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P. G. La Chesnais.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France		Étranger	
Un an	25 fr.	Un an	30 fr.
Six mois	14 »	Six mois	17 »
Trois mois	8 »	Trois mois	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS, avec prime équivalant au remboursement de l'abonnement.

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

La prime consiste : 1° en une réduction du prix de l'abonnement; 2° en la faculté d'acheter chaque année 20 volumes des éditions du *Mercure de France* à 3 fr. 50, *parus ou à paraître*, aux prix absolument nets suivants (emballage et port compris).

France : 2 fr. 25 | **Étranger : 2 fr. 50**

Envoi franco, sur demande, du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.